

Vol 2 only

ESQUISSES
HISTORIQUES
ET BIOGRAPHIQUES
DES PROGRÈS DE LA BOTANIQUE
EN ANGLETERRE.

On trouve chez M. Maradan, libraire, l'ouvrage suivant :

Précis historique et chronologique sur le Droit Romain, avec des notes et des éclaircissemens, traduit de l'anglais de Schomberg, par A. M. H. Boulard. Seconde édition, corrigée et augmentée.

4259

ESQUISSES HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES DES PROGRÈS DE LA BOTANIQUE EN ANGLETERRE,

Depuis son origine jusqu'à l'adoption du système de Linnée;

Ouvrage traduit de l'anglais de RICHARD PULTENEY; Membre de la Société Royale de Londres.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1809.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE

DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table du tome second.

ESQUISSES HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES DES PROGRÈS DE LA BOTANIQUE EN ANGLETERRE.

CHAPITRE XXVII.

Recherches les plus anciennes sur l'état de la botanique en Écosse. — Alan-Ogilby. — Le docteur Cargill, correspondant de Bauhin et de Lobel. — Les Balfours. — Anecdotes sur Sibbald. — Son Prodromus historiae naturalis Scotiae. — Cor-meille. — Histoire de Fife et de Kinross. — Ses autres écrits. — Wallace. — Preston. — Mémoire d'Alston. — Index officinalium. — Tirocinium. — Personnes qui combattent le systême de Linnée. — Materia medica.

SIBBALD.

L'HISTOIRE naturelle ne fut cultivée que tard en Écosse. Ce que les chroniques rapportent

du roi Josina, qui, suivant elles, vécut plus de cent cinquante années avant l'ère chrétienne, et qui a écrit un livre *de Virtutibus herbarum*, ne mérite pas d'examen. On dit que Fingal connoissoit bien les vertus des plantes, et que Temory guérissoit les blessures de ses compatriotes, par la connoissance qu'il avoit des vertus des végétaux.

Alan-Ogilby, né en Écosse, qui fleurissoit vers 1471, voyagea dans l'Orient, résida quelque temps à Constantinople, et se fixa à Venise. Indépendamment de sa grande habileté dans les langues orientales, il est célèbre pour la connoissance qu'il avoit de l'histoire naturelle. Il laissa un livre *de Balneis*, et six livres *de Virtutibus herbarum*.

Je ne puis rapporter des anecdotes importantes sur le docteur Jacques Cargill d'Aberdeen, quoiqu'il mérite qu'on en fasse une mention particulière, puisqu'il est évident, d'après la nature de ses communications avec ses amis, tant du continent que des pays étrangers, qu'il doit avoir extrêmement bien connu la botanique de son temps. Il est assez prouvé qu'il étudia la botanique et l'anatomie à Bâle, pendant que Gaspard Bauhin professoit ces sciences, pour lesquelles il fut pour la première

fois érigé une chaire dans cette ville, en 1589. Cet illustre professeur nomme Cargill parmi ceux qui lui ont procuré des semences et des échantillons. Gesner rapporte aussi que Cargill lui rendit le même service. Lobel, dans ses *Adversaria*, reconnoît avoir les mêmes obligations à ce docteur, et parle plusieurs fois de lui avec estime, comme d'un philosophe, et d'un homme bien versé dans les sciences de la botanique et de l'anatomie. Il paroît avoir vécu en 1603, temps où il envoya à Gaspard Bauhin des échantillons du *fucus digitatus*, avec la description qu'on en voit dans le *Prodromus* de cet auteur. Je ne connois aucun ouvrage qui ait été publié par Cargill, et je ne sache pas qu'il ait été fait d'efforts couronnés du succès, dans le genre de l'histoire naturelle, avant le temps des Balfours.

La fondation du jardin botanique et du muséum d'Edimbourg, par sir André Balfour, peut être regardée comme l'introduction de l'histoire naturelle en Écosse. Sir Robert Sibbald, qui fut l'ami ainsi que le collègue de sir André Balfour, et qui ajouta lui-même aux richesses du muséum, a écrit *Memoria Balfouriana*, exprès pour transmettre à la postérité les bienfaits et les encouragemens

généreux accordés aux lettres par sir Jacob et sir André Balfour.

Le jardin fut établi vers l'an 1680, et il étoit si bien cultivé en 1683, par Jacques Sutherland, l'intendant, qu'on dit qu'il contenoit trois mille espèces de plantes disposées suivant la méthode de Morison. On en publia une description sous le titre suivant : *Hortus medicus Edimburgensis*, ou Catalogue des plantes du jardin de médecine d'Edimbourg, contenant leurs noms latins et anglais les plus convenables; par Jacques Sutherland, in-8°. pp. 367. Cependant les variétés occupent une grande place dans ce catalogue, et on y trouve très-peu de plantes indigènes de l'Écosse. C'est à Robert Sibbald que l'on doit la première tentative relative à la botanique indigène.

Robert Sibbald fut membre du collége des médecins d'Edimbourg, et le premier professeur de médecine institué dans cette université vers l'an 1685. Il fut fait chevalier par Charles II; on lui conféra aussi le titre de médecin et de géographe du roi. C'étoit un homme ayant des connoissances très-étendues et très-variées. Il ajoutoit à la connoissance de sa profession, celle de l'histoire naturelle et des antiquités. Il fut, sinon le premier, au moins un des premiers,

dont il y ait des écrits sur les antiquités de son pays, sur lequel il publia plusieurs savans ouvrages pour éclaircir plus spécialement l'histoire d'Ecosse pendant le temps des Romains.

Il publia *Scotia illustrata, sive Prodromus* historiæ naturalis Scotiæ, in quo regionis natura, incolarum ingenia et mores, morbi iisque medendi methodus, et medicina indigena explicantur, et multiplices naturæ partus, in triplici ejus regno, vegetali scilicet, animali, et minerali explicantur; 1684, in-folio, et 1696, in-folio.

Dans ce volume, qu'il nous dit avoir été l'ouvrage de vingt ans, une partie est appropriée aux plantes indigènes d'Ecosse. Elle contient des observations sur les usages médicinaux et économiques. Peu d'espèces rares paroissent pour la première fois dans ce livre; de ce nombre, sont particulièrement la *sibbaldia*, que Linnée a ainsi nommée d'après notre auteur, et le *ligusticum scoticum*.

Sibbald ayant fait quelques critiques sur les principes mathématiques de médecine, dont le savant docteur Pitcairn étoit un défenseur zélé, celui-ci écrivit une satire très-dure contre la *Scotia illustrata*, sous le titre : *De legibus historiae naturalis*, Edim. 1696.

Mais elle ne contient rien de solide, et fut regardée par plusieurs personnes comme étant un ouvrage de parti, si elle n'étoit pas même le résultat d'une aversion personnelle.

Parmi les *Miscellanea quaedam* eruditæ antiquitatis, de sir Robert, publiés en 1710, il y a une dissertation sur la *chara* de César (1), mentionnée aussi par Dion, végétal dont se nourrirent les soldats de l'armée de Valerius, qui manquoient de pain. Quelques-uns ont pensé que cette racine étoit le karemile, carmele, ou, comme M. Lightfoot l'appelle, le corr, ou cor-meille (2) des montagnards (highlanders) d'Ecosse. C'est l'orobus tuberosus Linnæi, ou pois des bois (wood pease).

Dans son histoire de la juridiction du sherif de Fife et Kinross, imprimée la même année, il y a un catalogue des plantes, principalement des maritimes, qui croissent aux environs du Frith de Forth, parmi lesquelles il a donné le nom de balforiana à une qui est nommée aujourd'hui *pulmonaria maritima*.

En zoologie, Sibbald publia séparément

---

(1) De Bello civili, lib. III, §. 40.

(2) *Voyez* Pennant's Tour in Scotland, vol. 1, Appendix 292.

Phalainologia nova, 1692, in-4°., ou Observations sur quelques animaux du genre de la baleine, jetés dernièrement sur les rivages de l'Ecosse. Ce traité a eu assez de mérite, pour qu'on le publiât de nouveau aussi récemment qu'en 1773. Il méditoit une *Caetologia*, ainsi qu'une histoire des autres animaux marins de l'Ecosse, comme on le voit dans son second volume du Prodromus.

En 1706, il communiqua à la société royale une description exacte, accompagnée de la figure d'un animal avec sa coquille, nommé balanus balenæ, ou pediculus ceti de Boccone (lepas diadema de Linnée. System. 1108.). Elle fut publiée dans le vingt-cinquième volume des Transactions philosophiques, p. 2314.

Quoique Sibbald n'ait point poussé ses recherches assez loin pour mériter une réputation parmi les naturalistes, cependant, comme il a montré le chemin dans cette partie de la science, et comme il a singulièrement été utile à l'étude des antiquités de son pays, il a un juste titre au rang honorable qu'il a obtenu parmi les écrivains du nord de l'Angleterre (1).

---

(1) Son nom fut donné par Linnée, dans la *Flora Laponica*, à une petite plante de la classe de la pen-

WALLACE.

Il parut, en 1700, une description des îles d'Orkney, par Jacques Wallace, docteur en médecine, et membre de la société royale. Elle contient un catalogue de quelques-unes des plantes indigènes de cette région septentrionale. Flore n'est pas prodigue de ses dons dans les régions froides du nord. Je n'ai pas vu ce livre, mais je sais que les *arborescentes*, et quelques autres tribus, particulièrement les malvacées, ne se trouvent guère dans ces îles.

PRESTON.

Je ne sais s'il y a eu aucun surintendant du jardin d'Edimbourg avant Sutherland, et George Preston, que Blair appelle un infatigable botaniste, et qui publia, vers l'an 1710, le catalogue suivant, écrit en latin et en anglais :

---

iandrie, qui étoit connue de Gaspard Bauhin et de plusieurs autres botanistes, et qu'ils regardoient comme ayant de l'affinité avec les fragariæ et les pentaphylla. Sa figure fut donnée pour la première fois par Sibbald, dans son Prodromus; elle ne se trouve que dans la Grande-Bretagne, seulement sur les montagnes de l'Écosse (highlands).

Catalogus omnium plantarum quas in Seminario medicinæ dicto transtulit Georgius Prestonus, Bot. Prof. et Hort. Edimburg. Præfectus, ex auctoritate ejus, in-12. N'ayant pas vu ce volume, je ne puis en rien dire. Je trouve un écrivain du même nom, qui fut correspondant de Ray, mais je ne sais si c'est la même personne. Voyez dans les lettres de Ray, p. 308-316, quelques observations sur la Synopsis de Ray, par le docteur Preston, tendantes à éclaircir les caractères d'environ quinze espèces de plantes anglaises, avec quelques critiques sur la méthode de classification de Tournefort.

En 1716, Charles Alston succéda à Preston, dans la surintendance du jardin.

ALSTON.

Charles Alston, ainsi que nous l'apprenons du docteur Hope, étoit fils de M. Alston d'Eddlewood; celui-ci, qui avoit un petit bien dans la partie occidentale de l'Écosse, et étoit allié à la famille noble d'Hamilton, étudia la médecine, voyagea avec plusieurs gentilshommes (gentlemen), renonça à la pratique de sa profession, et se retira dans son patrimoine. Son fils, Charles, naquit en 1683, et lors de la mort de son père, il étoit à Glascow,

où il s'occupoit de ses études avec beaucoup de zèle. Dans cette circonstance, la duchesse d'Hamilton le prit sous sa protection : elle auroit désiré qu'il se destinât à être homme de loi ; mais son goût pour la botanique et l'étude de la médecine renversèrent tout autre plan, et depuis 1716, il se consacra entièrement à la médecine.

A trente-trois ans, il se rendit à Leyde pour étudier sous Boërrhave, et il y resta près de trois ans. Il contracta, dans cette ville, une liaison intime avec le célèbre docteur Alexandre Monro que nous avons perdu, et ce fut avec lui, qu'à leur retour à Edimbourg, il forma le projet de faire revivre les leçons de médecine. On avoit fait peu de chose pour cette partie de l'instruction, dans la capitale de l'Ecosse, depuis le premier établissement des chaires de médecine en 1665, sous sir Robert Sibbald et le docteur Pitcairn. Le plan fut formé d'après celui de Leyde : Monro fut nommé pour donner des leçons en anatomie et en chirurgie, et Alston pour en donner de botanique et de matière médicale. Rutherford, Sinclair et Plummer furent ensuite choisis pour remplir les autres départemens. C'est aux efforts courageux de ces hommes célèbres, que l'u-

niversité d'Edimbourg doit l'origine de cette réputation qu'elle a depuis si justement méritée, d'être l'une des premières écoles de médecine de l'Europe.

Alston continua d'enseigner la botanique et la matière médicale, avec un zèle et une assiduité infatigables, jusqu'à sa mort. Il est décédé le 22 novembre, 1760, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Alston publia, pour l'usage de ses élèves, 1°. en 1740, un livre intitulé : Index plantarum præcipuè officinalium, quæ in horto medico Edimburgensi studiòsis demonstrantur; in-8°. 2°. en 1752, un livre intitulé : Index medicamentorum simplicium triplex; in-8°., pp. 172. Voici comme cet index est divisé : 1°. Une partie alphabétique, contenant les noms officinaux avec les nombreux synonymes pris dans les meilleurs écrivains botaniques; pp. 118; 2°. une partie contenant les noms officinaux seulement et les fossiles, les végétaux et les animaux, suivant l'ordre de ses leçons; 3°. la classification des noms officinaux, suivant leurs vertus, en commençant par les absorbans, et en finissant par les vulnéraires : on trouve ensuite une table des doses des émétiques et des purgatifs.

En botanique, le principal ouvrage d'Alston fut son Tirocinium botanicum Edimburgense; 1753, in-8°. Il contient une nouvelle publication de son Index, imprimé pour la première fois en 1740, auquel il ajouta, dans cette nouvelle édition, les *Fundamenta botanica* de Linnée. Mais le fond de l'ouvrage a pour but déclaré, de critiquer le système du naturaliste suédois, et particulièrement, de renverser tous ses argumens en faveur du sexe des plantes. Cette partie de l'ouvrage fut traduite par lui-même et publiée, l'année suivante, dans le premier volume des Essais et observations physiques et littéraires (Essays and observations, etc.), in-8°. Si la doctrine du sexe des plantes eût été facilement ébranlée, Alston étoit assez instruit et assez habile pour réussir à le faire. Mais cette doctrine n'étoit plus, à cette époque, soutenue par une simple hypothèse. Elle avoit acquis une grande force par de nouvelles expériences et des inductions puissantes qui en résultoient. Alston ayant été élevé, dès ses premières années, dans les systêmes de Tournefort, de Ray et de Boërrhave, le premier desquels systêmes il avoit même perfectionné, on ne trouvera pas étrange que, dans un âge avancé, il ait rejeté un systême

aussi nouveau que celui qui étoit présenté par Linnée. Nous ne sommes pas disposés à désapprendre, à soixante ans, ce que nous avons approuvé et aimé dès nos plus jeunes années.

Les mémoires d'Alston, relatifs à la médecine, sont une dissertation sur l'étain, comme anthelmintique; une dissertation sur l'opium, et le récit d'un cas d'extravasion de sang dans le péricarde. Ils sont imprimés dans les Essais de médecine d'Edimbourg (Edinburg medical essays).

En 1743, il découvrit dans la chaux vive une propriété, qui le porta à croire que la faculté de la chaux n'étoit point épuisée, quoiqu'on eût souvent jeté de l'eau sur la même chaux; il ajoute même vingt ou trente fois. Les premières expositions de ce paradoxe, comme il l'appeloit, furent communiquées à la société royale, et ensuite imprimées dans le quarante-septième volume des Transactions philosophiques. Cette opinion fut contestée, et lui attira une controverse avec le docteur Whytt, son ami et son collègue. Ayant continué ses expériences et étendu ses observations, il publia, en 1752, sa dissertation sur la chaux vive et sur l'eau de chaux, réimprimée en 1754 et 1757, dans laquelle il répond aux critiques

de Whytt ; et, après avoir fait l'énumération de diverses maladies dans lesquelles on avoit trouvé l'eau de chaux utile et efficace, il confirme l'opinion de son collègue relativement à ces vertus lithontriptiques.

Les leçons d'Alston sur la matière médicale, avoient été mises en état d'être imprimées avant sa mort, et elles furent publiées sous le titre suivant : *Lectures on the materia medica, contening the natural history of drugs, etc.* ou Leçons sur la matière médicale, contenant l'histoire naturelle des drogues, leurs vertus et leurs doses, ainsi que des conseils pour l'étude de la matière médicale, et un appendix sur la manière de faire des ordonnances ; ouvrage publié d'après le manuscrit du feu docteur Charles Alston, professeur de botanique et de matière médicale, dans l'université d'Edimbourg, par Jean Hope, docteur en médecine, professeur de médecine et de botanique dans cette université, en 2 vol. in-4°., 1770, pp. 544 et 584.

Les onze premières leçons consistent en discours préliminaires, sur la naissance et les progrès de cette branche de connoissances, sur l'opération des médecines, sur les erreurs relatives à la matière médicale, sur la classifi-

cation des simples d'après leurs vertus ; et quelques détails sur les auteurs qui ont écrit sur les simples.

En traitant chaque sujet, après avoir donné le nom officinal et le principal synonyme, la description et l'endroit où la plante croît, Alston expose lui-même les qualités sensibles, les vertus et les usages de chaque simple ; après quoi l'on trouve, avec les termes des auteurs même, un exposé étendu des écrivains estimés, par rapport à la plante dont on traite. Le tout est terminé par une énumération de tous les composés officinaux dans lesquels entre chaque simple. Le lecteur trouvera en outre, dans cet ouvrage, un grand nombre de recherches accessoires et historiques, connoissance qui sans cet ouvrage ne pourroit s'acquérir que par de pénibles travaux, et qui est extrêmement agréable à tous ceux qui veulent étendre leurs recherches au-delà de la pure nomenclature de la seule qualité de chaque substance.

Le lecteur ne trouvera pas que l'auteur ajoute foi implicitement et aveuglément aux vertus multipliées et vantées, attribuées à un nombre infini de simples par presque tous les écrivains qui l'ont précédé ; au contraire, il y verra des doutes judicieux, des observations et des expé-

riences. Cependant, en reconnoissant ce mérite dans Alston, sa matière médicale doit au total être regardée comme présentant l'état de cette partie de la science, plutôt comme il a été, que comme il est, dans les ouvrages de Lewis, de Bergius, de Murray et de Cullen. Ce n'est que tard que les philosophes et les médecins ont, par rapport aux vertus des remèdes, fait usage de ce degré de scepticisme, qu'on doit toujours employer, quand les expériences seules forment le fondement de la médecine pratique.

S'il entroit dans mon plan d'étendre mes observations, il seroit bien agréable pour moi de parler au long des grands progrès que la botanique a faits après cette époque à Edimbourg, quand le zèle et les talens du feu docteur Jean Hope, mon très-respectable ami, secondés par la bonté du roi, ont mis ce savant en état d'y porter l'étude de la botanique à une supériorité qui, si l'on excepte Upsal, n'a été atteinte par aucune université de l'Europe.

CHAPITRE XXVIII.

Plukenet, botaniste savant, laborieux et versé dans la critique. — Sa Phytographia. *— Almagestum et Mantissa. — Son Amaltheum. — Ses ouvrages ont beaucoup de mérite. — Ils contiennent près de deux mille huit cents figures. — Plukenet n'a pas égard aux caractères génériques. — Ses critiques de Sloane. — Ses ouvrages réimprimés en 1769. — Le docteur Uvedale d'Enfield.*

PLUKENET.

La mémoire de beaucoup de savans qui ont rendu de grands services à la république des lettres, a éprouvé le malheur d'avoir les particularités et les circonstances de leur vie tellement enveloppées dans l'obscurité en un petit nombre d'années, que, quelque désir que leur postérité immédiate eût de satisfaire une curiosité naturelle et louable, et de leur payer le tribut dû à leurs services, elle n'a pu voir le succès couronner les efforts qu'elle faisoit pour les sauver de l'oubli.

Si je ne me trompe, on voit un exemple frappant de cette vérité dans la personne de celui dont j'ai à parler, suivant l'ordre du temps. D'après mes recherches, je n'ai pu trouver d'autres renseignemens sur le docteur Plukenet, que ceux qu'on peut reçueillir dans les préfaces de ses ouvrages, et ses ouvrages en contiennent peu. Plukenet nous y apprend qu'il naquit en 1642, mais on ne voit pas clairement s'il étoit Anglais d'origine, et quelle étoit sa famille. On a cependant conjecturé qu'il étoit d'extraction française. Je ne suis pas en état d'indiquer avec certitude où il a reçu son éducation scolastique, et dans quel lieu il a pris ses degrés en médecine. On trouveroit quelque lumière à cet égard, si on pouvoit connoître où William Courten, écuyer, et le révérend docteur Uvedale d'Enfield, ont été élevés, parce qu'il parle de ces personnes comme ayant été élevées avec lui (fellow-pupill): probablement ce fut à Cambridge, car, lors de la publication de son Almageste en 1696, il avoit un fils qui suivoit ses études à cette université. Quoi qu'il en puisse être, ses écrits prouvent suffisamment la connoissance étendue qu'il avoit des langues savantes. Il date les préfaces de ces ouvrages du vieux palais Yard, à West-

minster, où, d'après une particularité mentionnée dans sa Phytographie, on pourroit conclure qu'il avoit un petit jardin. Je ne sais s'il a jamais eu quelque réputation comme médecin praticien. Je présumerois plutôt le contraire, puisque je ne trouve pas son nom dans les diverses listes du collége des médecins, imprimées dans les premières années du dix-huitième siècle, ni dans celles de la société royale, à la même époque.

Son ardeur pour son étude favorite fut extrêmement grande. *Ut pene nullus, sic ardeo*, étoit sa devise. Il ne paroît pas qu'il ait jamais eu occasion de satisfaire son goût, en voyageant pour chercher des plantes. Il semble avoir consacré tous ses loisirs à son ouvrage intitulé *Phytographia*, n'ayant pas épargné ses soins pour se procurer des échantillons des plantes rares et nouvelles. Il avoit des correspondans répandus dans toutes les parties du monde, et eut accès aux jardins des curieux dans les environs de Londres, et à celui d'Hampton-court, qui étoit dans un état florissant, d'après le soin que le roi et la reine en avoient. Le comte de Portland avoit aussi tant de goût pour les végétaux exotiques, qu'il envoya, à diverses reprises, Jacob Reede aux Indes occidentales,

afin de rassembler des productions curieuses pour le jardin du roi d'Angleterre. Plukenet fut un de ceux qui aidèrent Ray dans l'arrangement du second volume de son histoire ; et ce savant si distingué rend partout le plus honorable témoignage au mérite de notre auteur. Cependant Plukenet n'obtint pas cette protection à laquelle son savoir et ses connoissances lui donnoient des droits ; et on voit qu'il sentit vivement cette injustice. Dans la dernière partie de sa vie, il paroît avoir été brouillé avec Sloane et Petiver, deux hommes qui jouissoient de la plus grande réputation de son temps, dans la science qu'il cultivoit lui-même. On doit convenir qu'il critiqua leurs écrits dans un style qui avoit beaucoup d'aigreur. Je ne puis décider si cette animosité contre des hommes dont il avoit précédemment parlé dans des termes d'amitié et de respect, avoit son origine dans la jalousie, ou, ce qui est plus probable, dans cette fière indignation, qui est trop souvent le partage d'un homme de mérite qui est négligé, et qui a la conscience de ses forces, ou enfin dans quelqu'autre cause. Cependant on peut regarder comme une circonstance malheureuse pour Plukenet, que la réputation et le crédit de Sloane augmentassent toujours de plus en

plus à cette époque. Au surplus, les obstacles n'arrêtèrent point le zèle de Plukenet. Il faisoit lui-même la dépense de ses gravures, et imprima l'ouvrage à ses propres frais jusqu'à la publication de la dernière partie, son Amaltheum, où il se procura une modique souscription de la part de quelques nobles, qui monta environ à cinquante-cinq guinées. Vers la fin de sa vie, on dit qu'il fut assisté par la reine, et qu'il obtint la surintendance du jardin d'Hamptoncourt, et fut honoré du titre de professeur royal de botanique.

Je ne peux découvrir le temps exact de son décès; mais il est probable qu'il ne survécut pas long-temps à la publication de son dernier ouvrage, qui est de 1705.

Il y a une gravure en cuivre du portrait du docteur Plukenet, représenté dans la quarante-huitième année de son âge. Elle est en tête de sa Phytographia. On y voit ses armes, un champ d'hermine, portant une bande droite de gueules dentelée.

Plukenet avoit tout cet enthousiasme sans lequel peu d'hommes parviennent à la prééminence; et comme, de tous les pays du monde, on apportoit sans cesse dans la Grande-Bretagne de nouvelles richesses de Flore, il ne man-

quoit pas de profiter lui-même de toutes les occasions d'augmenter son trésor. Les sujets indigènes, de même que les exotiques, étoient également recherchés par cet industrieux et savant collecteur. Aussi, à la longue, son herbier se trouva-t-il composé de huit mille plantes, nombre qu'il est étonnant qu'un simple particulier, qui n'étoit pas opulent, ait pu rassembler. Pour ces plantes, on peut regarder la *Phytographia*, comme le dessin des espèces rares et nouvelles, et l'*Almagestum*, la *Mantissa* et l'*Amaltheum*, comme le catalogue du tout.

La Phytographia fut publiée en différentes fois. La première partie parut en 1691, in-4°.; sous le titre suivant : Phytographia, sive stirpium illustriorum et minus cognitarum icones.

. . . . . .	1691,	in-4°.,	tab. 1. — 72.
Pars II.	1691,	in-4°.,	tab. 73. — 120.
Pars III.	1692,	in-4°.,	tab. 121. — 250.
Pars IV.	1696,	in-4°.,	tab. 122. — 328.

Ces quatre parties, qui forment le premier volume de ses ouvrages, ne sont composées que de planches.

Dans la même année, avec la quatrième partie de la Phytographia, parut l'ouvrage intitulé : Almagestum botanicum, sive Phytographiæ

Plukenetianæ Onomasticon, methodo synthetică digestum; exhibens stirpium exoticarum, rariorum, novarumque nomina, quæ descriptionis locum supplere possint, in-4°., 1696, pp. 402.

Plukenet ne suit point de systême; le catalogue est alphabétique, et contient près de six mille espèces, dont il nous dit que cinq cents étoient neuves. On a ajouté à chacune les synonymes, et on renvoie à celles dont les figures sont dans la *Phytographia*. Depuis Gaspard Bauhin, nul homme n'avoit jusqu'alors examiné les anciens auteurs avec autant d'attention que Plukenet, dans la vue d'établir les synonymes d'une manière vraie; et beaucoup de notes critiques, qui se trouvent répandues dans son ouvrage, prouvent qu'il connoissoit intimement toutes les ressources de la littérature botanique.

N'étant pas curieux de former de nouveaux genres, il renvoie, d'après la conformité de port dans presque tous les exemples, ses nouvelles plantes aux genres des anciens auteurs; plus soigneux et plus jaloux par rapport aux espèces, il les a décrites avec une exactitude qui a été applaudie. Plukenet cependant connoissoit le *systême*, comme on le voit d'après

une de ses critiques de Sloane, dans la Mantissa, p. 113, et d'après ses observations sur la première édition de la Synopsis de Ray, publiée dans la collection des lettres de ce dernier, p. 226.

Quatre années après la publication de la Phytographia, il parut une continuation des planches sous ce titre: Almagesti Botanici Mantissa plantarum novissimè delectarum ultra millenarium numerum complectens; 1700, in-4°., pp. 192, tab. 329—354. Outre beaucoup de plantes nouvelles, ce volume contient des additions très-nombreuses aux synonymes de l'Almageste. On trouve, dans ce volume, un grand nombre d'observations critiques très-curieuses sur quelques-unes des plantes citées par les anciens auteurs: elles prouvent la profondeur des connoissances de Plukenet, et les peines extrêmes qu'il prenoit dans la recherche et l'examen de ses sujets (1). Un index très-considérable des matières contenues dans les deux volumes, termine l'ouvrage.

---

(1) *Voyez* ses observations sur le *cèdre*, p. 41; sur le *juniper* des Hébreux, p. 109; sur le *kinsa* des Chinois, ou le *poco sempie*, p. 111; sur le *myrobalans*, p. 132; sur le *ginseng*, p. 135, etc.

La Mantissa est le premier des ouvrages de Plukenet, où nous trouvons des critiques de Sloane et de Petiver. Il critique Petiver surtout, avec une acrimonie satirique, pour des erreurs dans l'application des synonymes, dans ses *Centuriae*. Il censure Sloane pour de pareilles méprises dans son catalogue des plantes de la Jamaïque, accusant ce dernier d'avoir encore appliqué ses synonymes d'après la *Phytographia*, sans y avoir renvoyé, ou sans avoir déclaré d'où il les avoit tirés : *Hinc illae lacrymae*.

Cinq jours après la Mantissa, il publia son dernier ouvrage, l'Amaltheum Botanicum, seu stirpium indicarum alterum copiæ cornu, millenas ad minimam, et bis centum diversas species novas et indictas nominatim comprehendens : quarum sexcentæ et insuper selectis iconibus æneisque tabulis illustrantur ; 1705, in-4°., pp. 216, tab. 351 — 454. Quelques-unes des planches de ce volume appartiennent à la Mantissa : il contient beaucoup de nouveaux sujets envoyés de la Chine et des Indes orientales par M. Cunningham et M. Brow, ainsi que plusieurs venus de la Floride.

L'ouvrage de Plukenet contient plus de deux mille sept cent quarante figures. Beaucoup

d'entr'elles furent gravées d'après des échantillons secs, et beaucoup d'après de petits rejetons dénués de fleurs, ou de quelques parties de la fructification, et qu'on ne pouvoit, par conséquent, connoître d'une manière certaine. Cependant, à mesure que l'auteur trouva de meilleurs échantillons, on a donné une seconde fois les figures de plusieurs, dans les planches subséquentes. Comme il employa différens artistes, elles ont été faites d'une manière inégale; on préfère ordinairement celles de Vander-Gucht. Quoique les imperfections de cet ouvrage doivent, en grande partie, être attribuées au siècle où il a été fait, cependant on ne peut s'empêcher de regretter que Plukenet n'ait pas pu faire faire ses figures sur une plus grande échelle. Il y a incontestablement beaucoup de variétés représentées comme des espèces réelles. Tout l'ouvrage a en outre un grand défaut, c'est que les nouvelles plantes ne sont décrites que par les définitions spécifiques, qui étoient alors insuffisantes, parce qu'on manquoit des vrais caractères génériques.

C'étoit cependant un grand magasin de richesses botaniques, au point que nul ouvrage, publié auparavant par un seul homme, n'avoit encore présenté un si grand nombre de nouvelles

plantes ; et comme beaucoup des espèces anglaises sont ici présentées pour la première fois, il fit également plaisir aux amateurs des deux botaniques, indigène et exotique.

Linnée et d'autres font mention d'une nouvelle édition des ouvrages de Plukenet, en 1720; mais ce n'est rien de plus qu'une ruse ordinaire des libraires qui, ayant acheté les exemplaires restans d'un ouvrage, mettent en tête une nouvelle page servant de titre. Cependant ils ont été réimprimés et divisés en quatre volumes, en 1769, avec l'addition d'un petit nombre de planches qui manquoient dans quelques exemplaires de la quatrième partie de la *Phytographia*. Ceux qui consultent par occasion cet auteur, regretteront qu'on n'ait pas profité de cette circonstance, pour insérer dans l'*Almagestum*, des additions d'après la *Mantissa*, en les mettant en plus petit caractère, et indiquant les pages pour les deux, en marge. L'*Herbarium* de Plukenet fut ensuite possédé par Sloane, et il est maintenant dans le muséum botanique.

En 1779, l'index Linnæanus, pour les tables, fut publié par le docteur Giseke, professeur de poésie et de philosophie naturelle, dans le Gymnasium de Hambourg, qui contient un

petit nombre de notes, d'après un manuscrit laissé par Plukenet (1).

Plukenet n'a pas manqué de rapporter les noms d'une nombreuse suite de bienfaiteurs, qui, par leurs communications, l'ont de temps en temps mis en état d'augmenter ses collections, et de faire connoître aux curieux beaucoup de nouvelles plantes. Parmi plusieurs autres, nous trouvons cités plusieurs fois les noms de Petiver, de Courten, de Sherard, de Dubois, de l'évêque Compton, du docteur Tancrède Robinson, du docteur Sloane, de Cunningham et d'Uvedale. J'aurai occasion de parler, dans des articles séparés, de quelques-uns d'entr'eux ; mais je regrette de n'avoir pu trouver aucun renseignement important sur son ami et son camarade de collége Uvedale, docteur ès-lois, dont Plukenet parle toujours dans un style qui indique qu'il avoit pour lui une grande estime.

---

(1) Le père Plumier a fait à ce savant botaniste l'honneur de donner son nom à une plante grimpante à feuille de lierre, de la classe de la monœcia, ayant une fleur monadelphe, que lui et Rumphius seul ont décrite, comme originaire des deux Indes.

UVEDALE.

Le docteur Uvedale vécut à Enfield, où il cultivoit un jardin, qui paroît avoir été riche en productions exotiques. Quoiqu'il ne soit pas connu parmi ceux qui ont fait faire des progrès à la botanique indigène dans l'Angleterre, cependant son mérite comme botaniste, et l'encouragement qu'il a donné à la science en général, ont été assez considérables pour déterminer Petiver à appliquer son nom à une nouvelle plante que Miller a conservée dans son dictionnaire, mais qui a passé depuis dans le genre polymnia du système de Linnée, dont l'auteur a cependant conservé le mot *Uvedalia*, comme l'épithète triviale.

CHAPITRE XXIX.

Anecdotes sur Petiver. — Il réussit à former un muséum de curiosités naturelles. — Ses ouvrages. — Centuriae. — Gazophylacium. — Plantes de Middlesex. — Plantae Chinenses. — Plantes de Suisse. — Pterigraphia. — Herbier anglais. — Divers autres catalogues. — Plusieurs autres mémoires insérés dans les Transactions philosophiques.

PETIVER.

UN des contemporains de Plukenet, fut Jacques Petiver, sur lequel nous savons peu de choses.

Il paroît qu'il étoit apprenti de M. Feltham, apothicaire de l'hôpital de Saint-Barthelemi. Il travailla lui-même pour son compte, dans la rue Aldersgate, où il vécut le reste de ses jours. Il devint apothicaire de Charter-House, et fut très-employé dans sa profession.

Il eut de bonne heure du goût pour ces études; et, si l'on excepte M. Courten et le docteur Sloane, il paroît être le seul, après Trades-

cant, qui ait fait une collection considérable en histoire naturelle. Petiver engagea les capitaines et les chirurgiens de vaisseaux à rapporter dans leur patrie quelques échantillons et semences de plantes, d'oiseaux, d'animaux empaillés et d'insectes. Il dirigea leurs choix, et les mit en état de juger en quelque sorte des objets, en leur distribuant des listes imprimées, contenant des avis. Il n'étoit pas moins soigneux de se procurer ce que son pays natal produisoit, et il réussit tellement dans ses recherches, que sir Hans Sloane, qui acheta dans la suite le muséum de Petiver, lui en offrit quatre mille livres sterlings, quelque temps avant sa mort. Si cette offre doit être regardée comme une preuve de l'opulence de Sloane, elle en est également une de l'étendue de la collection.

Le désir de voir des curiosités si rares, le fit bientôt jouir d'une grande distinction, et le nom de Petiver fut également connu dans l'Angleterre et dans le pays étranger. Il fut nommé membre de la société royale; et comme son goût particulier étoit pour les plantes, il devint de bonne heure le correspondant de Ray, qui reconnoît en avoir été aidé pour l'arrangement de son second volume de l'histoire des plantes, et qui avoue partout les grandes obli-

gations qu'il lui a eues pour l'étendue et la libéralité franche de ses communications.

En 1692, après la publication de son premier ouvrage, Petiver fit un voyage dans les comtés du milieu de l'Angleterre. Je me rappelle à cette occasion le plaisir que j'eus, dans ma jeunesse, de voir le *lichen jubatus*, croissant dans l'endroit où je crois qu'il le découvrit le premier, sur les rochers les plus élevés, dans la forêt Charley, dans le Leicestershire.

Le premier ouvrage publié par Petiver, fut Musei Petiverani centuriæ decem ; 1692—1703, in-8°. Ce livre contient les noms et les synonymes de divers animaux, fossiles et plantes rares, parmi lesquels on présente ici, pour la première fois, plusieurs articles curieux, qui sont le produit de l'Angleterre, particulièrement quelques sujets de la classe de la cryptogamie, dans la recherche desquels il réussit beaucoup.

Gazophylacii naturæ et artis decades decem ; 1702, tab. 100, in-fol. Ce livre fut très-précieux lors de sa publication, les gravures étant accompagnées de courtes descriptions d'animaux de tous genres, de végétaux et de fossiles. On y trouve beaucoup de fougères américaines, de plantes des Alpes et du cap de Bonne-Espérance ; elles avoient toutes été

vues rarement, ou on ne les avoit pas décrites. Il sera estimé tant qu'on fera usage des écrits de Linnée.

Parmi les catalogues des plantes des provinces, imprimés en 1695, dans l'édition de Camden, de l'évêque Gibson, M. Petiver communiqua les plantes de Middlesex. Toutes les autres furent données par M. Ray, comme on l'a observé à son article.

Après le Gazophylacium, suivant l'ordre des temps, Petiver publia dans le troisième volume de l'histoire des plantes de Ray, l'écrit suivant, quoique ce ne soit pas un ouvrage distinct : Plantæ rariores Chinenses, Madraspatanæ et Africanæ, a Jacobo Petivero, ad opus consummandum collatæ : cum ejusdem catalogo plantarum in hortis suis siccis conservatarum, quæ vel ineditæ, aut hactenus obscurè descriptæ sunt. Adjicitur farrago stirpium indicarum, et Americanarum incertæ sedis.

Le premier de ces catalogues monte à cent quatre-vingt-quatre planches ; celles de l'Hortus siccus à plus de huit cents espèces, et le dernier, à soixante-quinze. Quoiqu'un grand nombre de ces plantes ne soit incontestablement que des variétés, ces catalogues seront toujours un monument honorable qui rappellera le zèle ex-

trême de cet ancien et infatigable collecteur d'objets rares et curieux.

En 1709, il publia, sans y mettre son nom :

1°. Un catalogue de plantes trouvées sur les montagnes des environs de Genève, le Jura, la Dole, le Salève, ainsi que des autres qui croissent dans les champs, telles qu'elles avoient été observées par Gesner, les Bauhin, Chabræus et Ray.

2°. Pterigraphia Americana, icones continens plusquam CCCC filicum variarum specierum, tab. 20, 1712, in-fol. Les fougères occupent seize de ces planches : celles-ci contiennent la plupart des fougères du père Plumier. Les quatre planches qui restent sont des productions sous-marines.

Petiver ne négligea aucune occasion d'augmenter la Flore anglaise. Il fut le premier qui découvrit beaucoup de plantes anglaises, ainsi que d'autres productions naturelles, dont plusieurs sont gravées dans le Gazophylacium ; mais il méditoit, et il a en partie exécuté, un ouvrage qui n'avoit pas été tenté avant lui, un assortiment (set) de figures distinctes des plantes anglaises. Malheureusement il ne vécut pas assez pour le finir.

Cet ouvrage, qui distingue Petiver comme

ayant rendu service à la botanique anglaise, porte en anglais le titre suivant : Catalogue de l'herbier anglais de M. Ray, éclairci par des figures, in-fol. 1713, t. 50, et continué avec les fleurs à quatre feuilles, t. 51—72, in-fol. 1715. Douze plantes sont gravées sur chaque planche. L'ouvrage finit par la dix-septième classe. Les figures ne sont guère que des premiers traits extérieurs (outlines), mais elles sont nettes; et quoiqu'elles aient le défaut des anciens herbiers, d'être toutes sur la même échelle, elles sont précieuses, surtout comme indiquant beaucoup de variétés dans la Synopsis de Ray, particulièrement parmi les tribus des apétales, et de la classe de la syngénésie. On réimprima ces planches en 1732, sous la direction de Sloane.

Tels furent les ouvrages les plus importans de Petiver. Les petits morceaux qu'il publia sont en grand nombre, et sont moins importans aujourd'hui, étant principalement de courts catalogues, et de simples gravures (tables) de plantes rares, destinées, dans beaucoup de cas, à servir d'instruction à ses différens correspondans.

Plantarum Etruriæ rariorum catalogus, 1715, in-fol. une feuille.

Monspelii desideratarum plantarum catalogus, 1716, in-fol. une feuille.

Plantarum Italiæ marinarum et graminum icones, nomina, etc., 1715, in-fol. une feuille, avec cinq planches.

Hortus Peruvianus medicinalis; l'herbier de la mer du Sud, de Feuillée, pour les plantes médicinales, 1715, avec cinq planches.

Graminum, muscorum, fungorum submarinorum et Britannicorum concordia, 1716, in-fol.

Petiveriana, seu collectanea naturæ domi forisque auctori communicata, 1717, in-fol.

Plantæ Silesiacæ rariores ac desideratæ, 1717, in-fol., une seule feuille.

Plantarum Ægyptiacarum rariorum icones, et aliarum catalogi duo, 1717, in-fol., avec deux planches.

Plantes gravées dans l'herbier anglais de Petiver, in-fol., une planche.

Hortus siccus pharmaceuticus.

Conseil pour cueillir des plantes.

Indépendamment de ces petites publications, il a donné en différentes fois vingt-huit planches de plantes rares, dont dix-neuf contiennent des

plantes américaines, quatre des plantes rares de diverses parties de l'Italie, deux des plantes de l'Autriche, et une de racines et de gommes de l'Inde.

Il y a plus de vingt morceaux écrits par Petiver, et publiés à différentes fois dans les Transactions philosophiques, entre les années 1697 et 1717.

Un catalogue de quelques plantes de la Guinée, avec leur nature, leurs noms et leurs vertus, envoyé par le révérend Jean Smith, de Cape-Coast, avec des remarques, par Petiver, nº. 232, vol. XIX, p. 627.

Une description de quarante-six plantes, rassemblées par M. Samuel Browne, près Madras, avec les synonymes et des observations critiques, par Petiver, nº. 244, vol. XX, p. 313.

Remarques sur quelques animaux, plantes, etc., envoyés par le révérend M. Hugues Jones, du Maryland, nº. 246, vol. XX, p. 396.

Description d'une partie d'une collection de plantes et drogues curieuses, rassemblées à Madras, par M. Samuel Browne, et présentées à la société royale, par la compagnie des Indes

orientales, en huit livres, publiée en différentes fois; la première, dans le n°. 236, la dernière, dans le n°. 299, vol. XXIII.

Petiver fut un des premiers qui adoptèrent l'idée qu'on pouvoit déterminer les vertus des plantes, d'après leurs rapports et leur analogie, quant aux caractères et classes naturelles. Je dis *adoptèrent*, parce que cette idée étoit beaucoup plus ancienne. Césalpin lui-même, l'inventeur du système, donne à entendre que les vertus des plantes sont indiquées par leur structure, et les affinités qu'elles ont les unes avec les autres. Voici ses termes : Tandem et facultates, quas medici maxime quærunt, tanquam proprietates innotescunt ex naturarum cognitione : quæ enim generis societate junguntur, plerumque et similes possident facultates (1).

Le mémoire de Petiver porte le titre suivant en anglais : Quelques essais faits pour prouver que les herbes du même genre ou de la même classe, ont en général la même vertu, et tendent à produire le même effet; n°. 255, vol. XXI, p. 289.

Comme s'étant le premier essayé sur ce sujet,

---

(1) Cæsalp. præfatio ad Libr. de plantis.

Petiver l'a traité avec succès. On sait quel usage Linnée et d'autres en ont fait depuis ; et le docteur Murray, professeur actuel à Gottingue, a choisi cet arrangement pour son *Apparatus medicaminum*. Dans les observations diverses (miscellaneous observations) de Blair, publiées en 1718, Petiver défend sa doctrine, en répondant aux doutes que Blair avoit élevés à ce sujet.

Remarques sur quelques insectes envoyés par M. Banister, de Virginie, en 1680; n°. 270 des Transactions philosophiques.

Description de quelques animaux, envoyés par M. E. Bulkeley, de Madras; n°s. 271 et 276.

Description de quelques coquilles, des îles Moluques ; n°. 274.

Description de quelques animaux envoyés à M. Petiver, des îles Philippines, par le père Gemelli ; n°. 277.

Description de quelques coquilles, envoyées de Madras, par le révérend M. Lewis, à M. Petiver ; n°. 282.

Description de quelques coraux, et de quelques productions qui sont sous la mer, envoyés des îles Philippines, par le père Camelli à M. Petiver ; n°. 206.

Description de quelques coquilles et animaux envoyés de la Caroline à M. Petiver ; n°. 299.

Catalogue des coquilles fossiles, métaux et minéraux, envoyés par le docteur Jean Scheuchzer à M. Petiver ; n°. 301.

Description de quelques minéraux, coquilles pétrifiées et autres fossiles, de Berlin ; n°. 302.

Description d'un manuscrit du père Camelli, contenant plusieurs coquilles, minéraux, fossiles et bains chauds des îles Philippines ; n°. 311.

Description de quelques minéraux de Suède envoyés à M. Petiver ; n°. 337.

Comme Petiver accompagnoit ces communications de remarques, l'exhibition de pareils objets par un naturaliste aussi intelligent, dans les premiers temps de la société royale, époque où l'étude de la nature étoit dans son enfance, ne pouvoit manquer de répandre beaucoup d'instruction, et d'exciter la curiosité à s'occuper avec zèle d'un des principaux travaux qui étoient le but de son institution.

Dans le n°. 313, Petiver communiqua à la société royale la manière de faire le *styrax liquida*, qu'il dit être composé de l'écorce de la *rosa mallas* (dont le caractère est inconnu),

qui croît sur l'île de Cobross, dans la mer Rouge. Si c'est là l'origine du genre vrai ou oriental, il y a aussi un *styrax liquida*, produit par le liquidambar, arbre de la Virginie. Ce qu'on trouve généralement sous ce nom aujourd'hui, est justement soupçonné d'être une composition mixte et artificielle.

Dans le n°. 232, Petiver publia sous le titre de Botanicum hortense, une description de diverses plantes rares, observées dans plusieurs jardins curieux autour de Londres, particulièrement dans le jardin médical à Chelsea. Cela fut continué en sept traités séparés au n°. 346, vol. XXVII, XXVIII, XXIX.

Petiver mourut à sa maison, dans Aldersgate-Street, le 20 avril 1718; son corps fut porté à Cooke-Hall, où, suivant la coutume du temps, il fut mis sur un lit de parade. Le poêle fut porté par Hans Sloane, le docteur Levit, médecin de Charter-House, et quatre autres médecins. Il laissa cinq guinées au docteur Brady, pour prêcher son sermon funèbre, et cinquante livres sterlings à l'école de charité de Sainte-Anne, à Aldersgate (1).

---

(1) Plumier a donné le nom de Petiver à un de ces nouveaux genres américains, dont une seconde espèce

Beaucoup des plus petites pièces de Petiver étant devenues très-rares, ses ouvrages, autres que les morceaux qui sont dans les Transactions philosophiques, furent rassemblés et publiés en 1764, en deux vol. in-fol. et un in-8°.; on y ajouta quelques planches qui ne sont pas dans la première édition.

---

est commune à la Jamaïque, et a été décrite par Sloane, comme appartenant à la verveine, ou au genre scrofulaire.

CHAPITRE XXX.

Noms de personnes donnés aux plantes. — Ancienneté de cet usage. — Exemples chez les anciens ; — chez les moines ; — chez les restaurateurs de la botanique ; — chez Gesner et chez Mathiole. — Le père Plumier le fait revivre. — Il fait un usage généreux et impartial de ce privilége. — Anecdotes sur Plumier. — Détails sur ses ouvrages. — Description des plantes américaines. — Nova genera. — Fougères d'Amérique. — Cinq cents de ses planches sont achetées par Boërrhave ; — et publiées par Burman. — Son Art de tourner.

NOMS DE PERSONNES DONNÉS AUX PLANTES.

PETIVER et Plukenet, d'après mes recherches, me paroissent avoir été les premiers Anglais qui ont suivi l'exemple de Plumier, en donnant des noms de personnes à de nouveaux genres. Néanmoins Petiver a été sévèrement blâmé par Linnée, pour avoir conféré cet honneur à

des hommes qui ne le méritoient pas (1). Le naturaliste suédois observe avec raison, que cet honneur n'est dû qu'à ceux qui se sont distingués comme botanistes. Je profiterai de cette occasion, pour faire connoître l'origine et les progrès de cet usage, qui semble être de la plus haute antiquité, puisqu'il y en a des exemples chez les poètes, les historiens et les médecins des anciens.

La poésie a consacré, de cette manière, les noms d'Adonis, de Daphné, d'Hyacinthe, de Narcisse et de plusieurs autres. Pline nous apprend qu'on dit que l'eupatorium étoit le surnom de Mithridate, qui découvrit, le premier, les usages de cette plante. Nous savons que les plantes suivantes tirent leurs noms, savoir : la *gentiana*, de *Gentius*, roi d'Illyrie ; la *lysimachia*, de *Lysimachus*, roi de Sicile ; le *telephium*, de *Telephe*, roi de Mysie ; le *teucrium*, de *Teucer*, roi de Troie ; le *cly-*

---

(1) Il est assez singulier que le célèbre Haller ait fait le même reproche à Linnée. *Voyez* 1°. la vie de Linnée, par Stoever, dont il va paroître une traduction ; 2°. la page 263 du cinquième tome du Magasin encyclopédique de 1808.

(*Note de A. M. H. Boulard.*)

menum, de *Clymène*; l'*artemisia*, de la femme du roi Mausole; l'*helenium*, d'*Hélène*, femme de Ménélas; l'*euphorbium*, d'*Euphorbe*, médecin de Juba II, roi de Mauritanie, quoique Saumaise certifie que ce nom étoit connu à une époque beaucoup plus ancienne : je pourrois citer beaucoup d'autres exemples.

Dans les siècles suivans, la piété des moines les porta à consacrer une foule de plantes aux saints du calendrier : ainsi nous avons l'herbe de saint Antoine, l'epilobium; de saint Christophe, l'actæa; de saint Gérard, l'ægopodium; de saint Rupert, le géranium; de saint Jacques, le senecio; de saint Pierre, la parietaria, etc. Jean Bauhin écrivit, en 1591, un traité, aujourd'hui fort rare, intitulé : De plantis à Divis Sanctis-ve nomen habentibus, ou des plantes qui ont des noms de Dieux et de Saints.

Les restaurateurs de la botanique ont fait revivre cette pratique dans un petit nombre de cas. Gesner, s'il avoit assez vécu pour terminer son plan, dans son Histoire des plantes, s'étoit proposé de perpétuer les noms de ses amis par des monumens de ce genre. Il paroît qu'il avoit prié Guilandini, Jean Bauhin, Kentman, Camerarius et notre célèbre compatriote le

docteur Caius, ou de choisir dans ses espèces nouvelles celles qu'ils préféreroient de voir porter leur nom, ou de lui accorder le privilége de faire, à cet égard, ce qu'il croiroit le plus convenable. Nous apprenons, par ses lettres, qu'il se proposoit de conserver, par le même genre de tribu, les noms de ses amis Gasserus, Occo, Aretius et plusieurs autres.

Cependant ce fut Mathiole qui rétablit effectivement cet usage, en donnant le nom de *cortusa* à une nouvelle plante, en l'honneur de Cortusus, successeur de Guilandini, dans le jardin de Padoue; et l'Ecluse suivit son exemple, en appelant la contrayerva des boutiques, *drakaena*, en l'honneur de sir François Drake : depuis cette époque, on accorda rarement cet honneur, jusqu'après l'invention du systême et la construction des caractères génériques, ce qui eut lieu à la fin du dix-septième siècle. Tournefort, Plumier et Petiver ont donné l'exemple, et il a été suivi par tous les auteurs distingués qui sont venus après eux, et principalement par Linnée lui-même. Cet usage peut être appelé l'apothéose des botanistes; et Linnée peut être comparé à un grand-prêtre qui a immortalisé, de cette ma-

nière, un groupe considérable d'hommes célèbres.

Cependant cet usage a été sévèrement critiqué par quelques anciens botanistes, qui objectèrent que ces noms, n'ayant point de connexion avec la forme, la nature, le port, ou les propriétés de la plante, ne pouvoient servir à la distinguer. Mais si cette objection est examinée avec soin, on trouvera qu'elle n'a pas de force, puisqu'il n'y a peut-être pas un seul nom, même parmi les meilleurs, d'étymologie grecque, quelqu'heureux qu'il soit, qui ne puisse, avec une égale convenance, être appliqué à une multitude d'autres plantes. Le libre usage que Plumier a fait de ce privilége, en rendant cet honneur à un si grand nombre d'Anglais, honore également, tant son propre discernement et son impartialité, que le mérite de ceux auxquels il a accordé cette distinction. Cette manière de penser noble et libérale de Plumier, me fait espérer que le lecteur lira ici avec plaisir une courte notice sur cet illustre étranger.

PLUMIER.

Charles Plumier naquit à Marseille en 1646. Après une éducation classique, il se consacra

à la vie religieuse; et, à l'âge de seize ans, il entra dans l'ordre des minimes. Ayant eu, de bonne heure, du goût pour la mécanique et la philosophie, il étudia les mathématiques à Toulouse, sous le père Maignan, célèbre professeur de cette science, et religieux du même ordre. Dans quelques-unes de ses heures de loisir, il s'amusa à tourner, ayant appris cet art de son père, et il y devint si habile, qu'il a écrit un livre sur ce sujet. Sous le père Maignan, il apprit aussi à faire des lentilles, des miroirs, des microscopes et d'autres instrumens de physique, et apprit, étant jeune, à dessiner et à peindre. Ses supérieurs l'envoyèrent bientôt à Rome, où sa grande application, tant à ces études et à ces arts, qu'à l'optique et aux mathématiques, dérangea sa santé. Dans cette situation, il chercha du relâchement dans l'étude de la botanique, en prenant des leçons du père Sergeant, dans un couvent à Rome, et en profitant des instructions de François de Onuphriis, médecin italien, et de Sylvius Boccone, Sicilien. Ces liaisons le conduisirent insensiblement à se consacrer à sa nouvelle étude. Ayant été rappelé par son ordre en Provence, il fut placé dans un couvent près Hyères, et obtint, de ses supérieurs, la permission de par-

courir les côtes de cette contrée, ainsi que les Alpes qui les avoisinent, pour chercher des plantes. A cette époque, il conçut le projet de former un nouveau Pinax ou une histoire générale des végétaux, pour laquelle il avoit fait beaucoup de dessins et rassemblé des matériaux; mais sa destination subséquente l'empêcha d'exécuter ce plan. Bientôt après, il connut Tournefort, qui faisoit alors sa tournée botanique dans le midi de la France; et, conjointement avec Garidel, professeur de botanique à Aix, il accompagna ce célèbre membre de l'académie des sciences de Paris, dans ses recherches.

Lorsqu'il eut acquis toutes ces connoissances, et pendant qu'il voyageoit sur les côtes de Marseille, il fut choisi comme associé de Surian, pour examiner les établissemens français dans les Indes occidentales. Les Français furent excités à faire cette expédition, par le succès que notre grand naturaliste Sloane avoit eu dans la Jamaïque. Plumier s'acquitta si bien de sa commission, que, dans la suite, il fut envoyé deux fois, aux frais du roi de France, pour compléter l'histoire naturelle des Antilles, et fut récompensé par le titre de botaniste du roi, et reçut, après chaque voyage,

une augmentation de pension. Il passa deux fois dans ces îles et sur le continent voisin ; mais il fit de Saint-Domingue sa principale résidence. Il fit des dessins et des peintures de plusieurs centaines de plantes, sur une échelle aussi grande que nature, indépendamment de beaucoup de figures d'oiseaux, de poissons et d'insectes.

A son retour de son second voyage, il obtint, par le crédit de M. de Pontchartrain, que le premier *Specimen* de ses travaux fût publié au Louvre, sous le titre de *Description des plantes de l'Amérique*, in-folio, 1695 ; planches, 108. La première partie de ces plantes représente des fougères ; le reste représente diverses espèces du genre des arum, le piper, les passifloræ, la rajania, le dolichos et plusieurs autres. Les figures ne sont guère composées que des premiers traits (outlines) ; mais comme elles sont aussi grandes que nature, et comme elles ont été tirées avec beaucoup d'exactitude et de facilité, elles produisent un très-bel effet. Les descriptions sont en français.

A son retour du troisième voyage, il s'établit à Paris, en portant l'habit de son ordre, et il publia, en 1703, son ouvrage intitulé : *Nova plantarum genera*. Dans cet ouvrage, qui est

composé sur le plan des *Elémens de botanique de Tournefort*, l'auteur décrit les caractères de cent six nouveaux genres de plantes dont il donne les figures, et parmi lesquels il y a beaucoup de plantes employées en médecine. C'est dans ce livre qu'il rend l'hommage dont nous avons si souvent parlé, non-seulement aux mânes des botanistes décédés, mais encore à plusieurs hommes distingués qui étoient alors vivans : il a, de cette manière, donné des noms de botanistes à plus de cinquante genres de plantes.

Dans le cours du présent ouvrage, j'ai fait mention, sous leurs articles respectifs, des noms des botanistes anglais ayant de la réputation, qui ont été ainsi immortalisés par le père Plumier ; mais je vais les rassembler ici, pour qu'on puisse les embrasser d'un coup-d'œil :

Gerardia.	Plukenetia.
Lobelia.	Rajania.
Morisonia.	Sloanea.
Parkinsonia.	Turnera.
Petiveria.	

En 1704, Fagon, premier médecin de Louis XIV, détermina Plumier à entreprendre

le voyage du Pérou, pour découvrir et dessiner l'arbre du quinquina; il n'y avoit que le plus grand zèle pour la science, qui pouvoit décider un homme âgé de cinquante-huit ans à entreprendre un voyage aussi périlleux. Pendant qu'il attendoit sur le vaisseau, pour s'embarquer avec le nouveau vice-roi, au port Sainte-Marie, près Cadix, il fut attaqué d'une pleurésie dont il mourut.

Comme, avant de quitter Paris, il avoit mis son *Traité des fougères* en état d'être imprimé, cet ouvrage fut imprimé in-folio, en 1705, en cent quarante-six pages, et avec cent soixante-douze planches. Le texte est en français et en latin. Toutes les fougères contenues dans le précédent volume, entrèrent encore dans celui-ci; et, comme il fut également imprimé aux frais du roi, il a dans l'exécution tous les avantages qui accompagnent la munificence royale.

Le docteur Lyster nous apprend que Plumier laissa des dessins de plantes suffisans pour faire dix volumes, égalant le premier volume ci-dessus mentionné. Quelques-uns de ces dessins restèrent dans le couvent de Paris, auquel Plumier appartenoit; d'autres furent remis dans la bibliothèque du roi. Parmi ces

derniers, Boërrhave se procura des copies de cinq cent huit espèces, faites par Aubriet, sous l'inspection de Vaillant. Celles-ci furent publiées, de 1755 à 1760, par le professeur Burman, à Amsterdam, en dix fasciculi, accompagnés de deux cent soixante-deux planches, sur lesquelles il y a plus de quatre cents espèces gravées, et le docteur Bloch, de Berlin, en a tiré beaucoup de poissons pour son bel ouvrage sur l'ichtyologie.

Plumier est l'auteur de deux dissertations, insérées, l'une dans le journal des savans, en 1694, et l'autre dans le journal de Trévoux; elles ont pour but celui de prouver que la cochenille est un insecte; fait révoqué alors en doute par beaucoup de personnes, et par rapport auquel on a même contesté son propre témoignage. On trouve dans le même ouvrage plusieurs morceaux de Plumier, sur d'autres sujets zoologiques.

Son *Art de tourner* fut publié, pour la première fois à Lyon, en 1701, et une seconde fois à Paris, aussi récemment qu'en 1749, in-fol., avec quatre-vingts planches. Il passe pour un ouvrage curieux et singulier, contenant les instructions les plus complètes qu'on puisse trouver relativement à cet art.

CHAPITRE XXXI.

Banister communique des plantes à Ray ; périt en Virginie, en tombant d'un rocher. — Morceaux de cet auteur, qui sont dans les Transactions philosophiques. — Vernon et Kreig forment un herbier dans le Maryland. — Cunningham enrichit la botanique exotique, en envoyant des plantes de la Chine et des Indes orientales. — Brown, Samuel et Alexandre. — Glen, contemporain de Ray. — Son herbier.

BANISTER.

Ray parle de Jean Banister, dans les termes les plus honorables, comme d'un homme d'un talent distingué dans l'histoire naturelle. Il fit d'abord un voyage dans les Indes orientales, où il resta quelque temps ; mais par la suite il se fixa en Virginie. Dans ce pays il chercha des plantes avec zèle, les décrivit, et dessina lui-même les espèces rares ; il fut aussi célèbre pour sa connoissance des insectes, et se propo-

soit d'écrire l'histoire naturelle de la Virginie, ouvrage qu'il étoit très en état de bien faire, suivant que Ray l'observe. Il envoya à ce dernier, en 1680, un catalogue des plantes qu'il avoit observées en Virginie. Ce catalogue fut publié dans le second volume de l'histoire de Ray, p. 1928.

Sa mort prématurée priva la république des lettres d'une grande partie du fruit de ses travaux. Il augmente le nombre des martyrs de l'histoire naturelle. Dans une des excursions qu'il faisoit pour les recherches dont il s'occupoit, il tomba d'un rocher et périt. Son herbier tomba dans la possession de Sloane, qui le regarda comme une acquisition précieuse.

Les morceaux suivans, écrits par Banister, furent publiés dans les Transactions philosophiques.

Un catalogue de plusieurs curiosités trouvées en Virginie, n°. 198, p. 667.

Observations sur le musca lupus de Mouffet, dans la Virginie; elles sont relatives aux peseurs (balancers or poisers) appelés par Linnée *halteres*, mis dans l'ordre des diptères parmi les insectes, n°. 198, p. 670.

Sur diverses espèces de limaces observées dans la Virginie, ibid. p. 672.

Une description de la pistolochia ou serpentaria Virginiana ou snake-root, des boutiques (aristolochia serpentaria Linnæi), n°. 247, p. 467 (1).

VERNON ET KREIG.

Vers le même temps que Banister, suivant que je le conjecture, M. Guillaume Vernon, membre du collége de Saint-Pierre à Cambridge, et le docteur David Kreig, médecin allemand, guidés par leur génie pour la botanique, firent un voyage à Maryland. Ils revinrent après avoir formé un herbier de plusieurs centaines de plantes nouvelles qui n'avoient pas été encore décrites. Ces plantes finirent par être en la possession de Sloane, qui les communiqua généreusement, pour qu'elles fussent insérées dans le supplément de l'Histoire de Ray. Ce dernier parle encore

---

(1) M. Houston a consacré à Banister un genre de plantes grimpantes de la décandrie, que Sloane, Plukenet et Plumier ont rangé avec l'*acer;* mais la distinction de Houston a subi l'épreuve des règles de Linnée, et est conservée dans le système sexuel.

de Vernon comme d'un homme qui n'étoit pas moins habile et moins zélé pour la recherche des plantes anglaises, et enfin, qui étoit versé dans toutes les autres parties des connoissances naturelles. Ses découvertes dans la classe de la cryptogamie furent nombreuses.

Tout ce que je puis dire du docteur Kreig, c'est qu'il étoit Saxon. Je présume qu'après son retour du Maryland, il se retira dans son pays natal. Il étoit l'ami et le correspondant de Dale, qui, dans sa *Pharmacologia*, cite son nom de la manière la plus honorable, par reconnoissance des notices qu'il lui avoit communiquées, et qui le place dans le petit nombre d'hommes distingués de son temps qui excellèrent dans la connoissance de la matière médicale et de la chimie. Kreig ne vivoit plus, quand Dale publia la troisième édition de l'ouvrage ci-dessus mentionné en 1637.

Kreig communiqua à la société royale un mémoire sur le cobalt et la préparation de l'émail (smalt) et de l'arsenic, suivant le procédé usité dans les mines de Shneeberg dans l'Hermanduria. Il est imprimé dans les Transactions philosophiques, n°. 293, vol. XXIV, p. 1754, avec des figures représentant les fourneaux.

CUNNINGHAM.

A l'époque dont nous traitons maintenant, peu de voyageurs connoissoient assez bien la nature, ou avoient un esprit de recherche assez puissant pour les engager à enlever quelques momens à leurs poursuites dictées par l'intérêt, afin de les employer à l'étude de l'histoire naturelle. Sloane, Banister, et un petit nombre d'autres, furent à la vérité des exceptions ; et ce seroit commettre une injustice de ne pas inscrire, parmi les noms de ces voyageurs amis des sciences, celui de Jacques Cunningham, à qui Ray, et particulièrement Plukenet, ainsi que Petiver, reconnoissent avoir eu d'importantes obligations pour les communications abondantes qu'il leur fit de plantes nouvelles.

Le mérite de Cunningham m'auroit fait souhaiter de pouvoir satisfaire plus complètement la curiosité sur les circonstances de sa vie, que je ne suis en état de le faire. Tout ce que j'ai pu découvrir, c'est qu'il partit en 1698 comme chirurgien de la factorerie établie auprès de la compagnie des Indes à Emuy ou Amoy, sur la côte de la Chine, et qu'ensuite il fit un second voyage avec le même titre

pour l'établissement subséquent qui eut lieu à Kusan ou Chusan, en 1700, île où il résida quelque temps.

Je présume aussi qu'il se fixa ensuite à Pulo-Condore, et que c'est à lui que nous devons le récit du massacre des Anglais par les Macassars à cette factorerie en 1705, tel qu'il est rapporté dans la partie moderne de l'Histoire universelle, vol. X, p. 154, édition anglaise de 1759, in-8°.

Cunningham tint un journal du temps, dans ses deux voyages en Chine; et pendant son séjour à Kusan, il paroît avoir été très-actif pour rassembler les productions de cette île. Il envoya à Plukenet et Petiver, un nombre très-considérable de plantes nouvelles, comme on en peut juger d'après l'inspection de leurs écrits. Son nom se trouve presqu'à chaque page dans l'Amaltheum de Plukenet.

Cunningham fit passer à Petiver, de l'île de l'Ascension, une description des coquilles et plantes qu'il y avoit observées. Il envoya un journal de son voyage, et une description de l'île de Chusan, qui fut imprimée dans les Transactions philosophiques, n°. 280, vol. XXIII, p. 1201. Elle contient beaucoup de particularités intéressantes pour le lecteur au-

glais, relatives aux habitans, ainsi qu'à leurs pêcheries, leur agriculture, et leurs arts. Il corrige plusieurs méprises du père Martini, et de le Compte; il est, je crois, le premier auteur anglais qui ait donné une histoire ou description de l'arbre à thé, qui, quoique courte, est reconnue être exacte, d'après la dernière description que Thumberg en a donnée dans la Flora Japonica.

Indépendamment de la description de Chusan, je trouve les morceaux suivans, écrits par Cunningham, et imprimés dans les Transactions philosophiques :

Un catalogue de plantes et de coquilles recueillies dans l'île de l'Ascension; n°. 255, vol. XXI, p. 295.

Des observations sur le temps à Emuy en Chine, en 1698, 1699, avec l'état du baromètre; n°. 256, vol XXI, p. 223.

Sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, et observation thermométrique près la ligne; n°. 264, vol. XXII, p. 577.

Registre météorologique du temps, dans un voyage en Chine, en 1700, et registre du temps à Chusan en Chine; n°. 292, p. 1639 et 1648.

BROWN.

Outre Cunningham, il y eut encore deux chirurgiens de mérite, portant le nom de Brown, résidant aux Indes occidentales, contemporains de Plukenet et de Petiver, et auxquels ces deux derniers écrivains eurent des obligations singulières pour la générosité et l'importance des communications qu'ils firent de productions de ces contrées, tant du règne animal que du règne végétal.

Samuel Brown étoit chirurgien au fort Saint-George, appelé aujourd'hui Madras. Nous avons déjà parlé de sa correspondance avec Petiver, et de ses collections.

On trouve, dans beaucoup d'endroits des ouvrages de Plukenet, le nom d'Alexandre Brown. Celui-ci découvrit plusieurs plantes nouvelles, tant dans les Indes orientales, qu'au cap de Bonne-Espérance (1).

---

(1) Plukenet a nommé un nouveau genre de plantes d'Afrique, de la classe de la pentandrie, *ericephalos bruniades*, en l'honneur d'Alexandre Brown. Linnée a perpétué le genre ; mais, suivant ses règles qui n'admettent pas de pareilles terminaisons, il a changé ce terme en *brunia*, dont il y a quelques espèces connues dans les jardins anglais.

GLEN.

Parmi les contemporains de Ray, je suis conduit, par une information particulière, à faire mention d'André Glen, maître-ès-arts et théologien, qui, quoique son nom ne se trouve pas dans les écrits de son temps, fut l'ami de cet homme célèbre, et acquit vraisemblablement du goût pour le même genre de recherches, d'après son commerce fréquent avec lui, dans la maison de son illustre ami Willughby, près Nottingham. J'ai vu un herbier formé par Glen, portant la date de 1685, et contenant plus de sept cents plantes indigènes, et deux cents plantes exotiques. Quelques-unes furent recueillies dans un voyage sur le continent. Il voyagea ensuite en Suède et en Italie, et résida quelque temps à Turin, où il commença une autre collection datée de 1692, mais ne contenant pas plus de deux cents échantillons. Si l'on considère les circonstances, cet herbier étoit précieux dans le temps où il a été composé. Glen fut ensuite recteur d'Haterne, dans le comté de Leicester, où il mourut dans un âge avancé.

CHAPITRE XXXII.

Notice sur Sloane. — Il naquit en Irlande. —Goût vif qu'il a dès sa jeunesse pour l'histoire naturelle. — Il voyage avec le docteur Tancrède Robinson. — Il est ami de Sydenham. — Il suit le duc d'Albermale à la Jamaïque. — Il réussit dans sa recherche d'objets d'histoire naturelle. —Il est secrétaire de la société royale. —Il est un promoteur zélé du dispensaire. — Catalogus plantarum Jamaicae. — Il fait des communications libérales à Ray. — Il augmente considérablement son muséum, en y joignant celui de Courten.

SLOANE.

LA même époque produisit Ray, Morison, Plukenet, Petiver, Sloane et Sherard, par les travaux de qui la connoissance de la nature reçut le perfectionnement le plus rapide et le plus substantiel qu'elle eût encore éprouvé. A cette époque, le systême devoit une nouvelle vie et des améliorations à Morison, Ray, Herman, Tournefort et Rivin. A cette époque,

Rhede, Rumphius, Plumier et Sloane publièrent, sur la botanique exotique, ces grands ouvrages qui ont immortalisé leurs noms : cette époque fut aussi la fin du dix-septième siècle. De même que ce temps a été nommé l'âge d'or du savoir, en Angleterre, par l'élégant et le savant auteur (1) de l'Essai sur le génie et les écrits de Pope, il a été aussi appelé l'âge d'or de la botanique par Linnée, dans son histoire allégorique de la naissance et des progrès de cette science. Sloane fut un des plus brillans ornemens de ce temps.

Il seroit inutile d'essayer de donner ici un récit détaillé de sa vie, puisque ce tribut a été payé à sa mémoire, dans le recueil des éloges de l'académie royale des sciences de Paris, dans la Biographia Britannica, dans le Biographical Dictionnary, et dans les autres collections et recueils de ce genre, qui sont d'un usage journalier : j'en tirerai seulement les principaux traits de sa vie, en tant qu'ils contribuent à répandre du jour sur son caractère général, sur ses progrès en histoire naturelle, et sur les ouvrages de botanique qu'il a publiés.

Hans Sloane descendoit de parens qui étoient

---

(1) Wharton.

d'une famille originaire d'Ecosse. Il naquit à Killileagh, dans le comté de Down, en Irlande, le 16 avril 1660. Ses plus jeunes années furent marquées par une grande passion pour l'étude des œuvres de la nature. A seize ans, ses études furent interrompues par sa mauvaise santé, et par la suite d'un crachement de sang qui le força à rester chez lui pendant trois ans. Quand il fut guéri, il étudia les parties préliminaires de la médecine à Londres, pendant quatre ans; la chimie, sous un élève du célèbre Stahl; sa science favorite, au jardin de Chelsea qui venoit justement d'être établi; et étant alors jeune, il fit connoissance avec Boyle et Ray. Dans la suite, Sloane, accompagné de Tancrède Robinson et d'un autre étudiant, voyagea en France pour son instruction. A Paris, il suivit Tournefort et Duverney, et on présume qu'il prit ses degrés en médecine à Montpellier, ou, suivant quelques personnes, à Orange. Il retourna à Londres à la fin de 1684, et devint le favori du docteur Sydenham, qui le prit dans sa maison et s'intéressa vivement à son sort. En novembre 1684, il fut nommé membre de la société royale, et en avril 1687, il entra dans le collége des médecins. Ces avancemens rapides dans sa profes-

sion, sont les plus fortes preuves qui déposent en faveur de ses connoissances supérieures et des espérances que donnoient ses talens. Cependant il renonça à l'espoir flatteur que ces succès devoient lui donner, afin de se livrer à son goût pour l'histoire naturelle.

Le 12 septembre 1687, et dans la vingt-huitième année de son âge, il s'embarqua pour la Jamaïque, comme médecin du duc d'Albermale, et toucha à Madère, aux Barbades, à Nevis et à Saint-Christophe. Le duc étant mort, le 19 décembre, aussitôt après leur arrivée à la Jamaïque, le séjour de Sloane dans cette île n'excéda pas quinze mois. Telle fut cependant son application pendant ce temps, que, pour employer les termes de l'auteur français de son éloge, s'il n'avoit pas converti ses minutes en heures, il n'auroit pu faire ces acquisitions nombreuses qui contribuèrent tant à étendre la connoissance de l'histoire naturelle, et qui furent ensuite la base de la réputation et de la fortune dont il a joui.

Ici je dois observer que, dans son voyage à la Jamaïque, il y eut un concours de circonstances qui le rendirent singulièrement heureux pour l'histoire naturelle. Il fut le premier savant que l'amour seul de la science eut amené

d'Angleterre dans cette partie éloignée du globe, et par conséquent il découvrit un champ entièrement neuf. Il étoit déjà au courant des connoissances de son siècle. Il avoit de l'enthousiasme pour l'objet de ses études, et il étoit à un âge où l'activité du corps et celle de l'esprit concourent à vaincre les difficultés. D'après cet heureux concours de circonstances, il n'est pas étonnant que Sloane soit revenu dans sa patrie avec une riche moisson. Effectivement, indépendamment d'un nombre proportionné de sujets du règne animal, il apporta de la Jamaïque et des autres îles où il aborda, jusqu'à huit cents espèces différentes de plantes; nombre beaucoup au-dessus de ce qu'aucun individu quelconque avoit jusqu'alors apporté dans l'Angleterre.

Sloane revint de son voyage le 29 mai 1689, et ayant fixé son séjour à Londres, il y eut bientôt de la célébrité. Il fut nommé médecin de l'hôpital du Christ, en 1694. Dans l'année précédente, il avoit été élu secrétaire de la société royale, et avoit fait revivre la publication des Transactions philosophiques, qui avoit été interrompue depuis 1687. Il posséda cette place jusqu'en 1712, et eut alors pour successeur le docteur Halley.

En 1695, Sloane épousa Elisabeth, fille de l'alderman Langley, à Londres. Elle mourut en 1724. Indépendamment d'un fils et d'une fille qui moururent jeunes, elle lui donna deux autres filles qui lui survécurent et qui furent avantageusement mariées, savoir : l'aînée à George Stanley, écuyer, du comté de Hants, et la plus jeune, au lord Cadogan.

Ce fut vers ce temps qu'il devint un membre actif du collége, en concourant avec zèle au plan d'un dispensaire pour les pauvres, plan qui fut à la fin mis à exécution. Les querelles que cet établissement excita, firent naître le fameux poëme satirique du docteur Garth, intitulé le *Dispensary* (1).

Ce ne fut qu'en 1696, que Sloane publia le *Prodromus* de son histoire des plantes de la Jamaïque, sous le titre suivant : Catalogus plantarum quæ in insulâ Jamaica sponte proveniunt vel vulgo coluntur, cum earumdem synonymis et locis natalibus, adjectis aliis quibusdam, quæ in insulis Maderæ, Barbados, Nievis, et Sancti Christophori nascuntur; seu

---

(1) *Voyez* l'ouvrage français d'Yart, sur la poésie anglaise.

(*Note de Boulard.*)

Prodromi Historiæ naturalis Jamaicæ, pars prima, in-8°., 1696, p. 232; præter indicem valdè copiosum nominum et synonymorum.

Quoique ce volume soit réellement précieux par lui-même, cependant on peut ne le considérer que comme la nomenclature ou l'index systématique de l'ouvrage qu'il publia ensuite. L'ordre dans lequel le sujet est exposé (ordre qui a été strictement suivi dans l'histoire), est à peu près celui de Ray, les végétaux étant distribués en vingt-cinq grandes classes, ou familles naturelles. Chez les botanistes de ce temps, les caractères génériques n'avoient atteint aucune précision remarquable; et Sloane, comme Plukenet, ne s'embarrassoit guère à cet égard que de rapporter ses plantes nouvelles à quelque genre déjà établi, sans faire attention aux parties de la fructification, qu'autant qu'elles contribuoient à former le caractère tiré du port; cependant, avec ce défaut, les figures et les descriptions de Sloane sont assez exactes pour avoir mis ses successeurs en état de rapporter presque toutes ses espèces aux places qui leur conviennent dans le système du temps actuel.

En négligeant ainsi de construire les genres, Sloane laissa à Plumier l'agréable occasion que

saisit ce savant minime de donner le nom de divers botanistes célèbres aux plantes qu'il découvrit. Au surplus, nous avons déjà rendu à ce Français estimable la justice d'observer que, dans la distribution de ce genre de faveurs, il avoit traité généreusement les Anglais.

Un fait digne d'être remarqué, c'est que dans ces classes il n'y a que deux plantes appartenantes à la tribu des ombellifères, et qu'un seul genre d'asperifoliæ; savoir, l'heliotropium. D'un autre côté, les fougères sont très-nombreuses dans les îles des Indes occidentales. Sloane en a plus de cent espèces; et peu d'années après, Plumier en découvrit un plus grand nombre.

Dans ce volume qui, quoique peu épais, est le résultat d'un immense travail, il y a une particularité qui fait beaucoup d'honneur à Sloane, et que tout naturaliste intelligent doit reconnoître; c'est le soin que l'auteur a pris d'employer toutes les ressources possibles, pour distinguer les différences des plantes, et éviter la multiplication inutile d'espèces qu'il auroit faite, s'il avoit décrit comme nouvelles, celles qui étoient connues auparavant. On n'avoit jamais inséré dans aucun catalogue local une liste si grande de synonymes; et

Sloane augmenta encore son mérite par une addition très-louable; car, par un travail incroyable, il renvoya à tous les voyageurs remarquables pour tous les végétaux reconnus pour leur utilité en médecine, dans les arts ou l'économie. On doit à cet égard regretter beaucoup qu'un exemple si digne d'éloges, n'ait pas été imité plus souvent par les botanistes qui sont venus après Sloane.

Avant de terminer cet article, je dois parler de l'esprit noble et libéral avec lequel Sloane permit à Ray de faire librement usage de ses manuscrits sur les plantes de la Jamaïque, lorsque Ray publia le troisième volume de son histoire, en 1704. Aussi trouvons-nous toutes les nouvelles plantes de Sloane insérées dans cet ouvrage, avec leurs descriptions fort étendues. Il communiqua aussi une liste de plantes anglaises, qu'il avoit vues croître sans culture à la Jamaïque. Cette liste fut imprimée dans la seconde édition de la Synopsis, et continuée par Dellenius dans la troisième.

Le docteur Sloane avoit commencé de bonne heure à former un muséum. Ce cabinet étoit devenu considérable d'après les collections qu'il avoit faites dans son voyage; mais il n'eut de la célébrité qu'en 1702, époque où il fut en-

richi des précieux trésors de M. Courten. Sloane avoit contracté de bonne heure une étroite amitié avec Courten, qui partageoit son amour pour les mêmes études; et il exista sans cesse entr'eux un échange de communications et de bons offices, dont Sloane a rendu lui-même dans ses écrits un témoignage public. Il est impossible aujourd'hui de fixer d'une manière certaine l'étendue de la collection de Courten, mais il est assez sûr qu'elle étoit très-considérable. Aussi son acquisition inspira-t-elle à notre naturaliste une nouvelle ardeur et un nouveau zèle. Il nous a donné lui-même un état général de ce que contenoit son muséum, vingt-deux ans après qu'il eut été augmenté par la collection de Courten. Par cet exposé, on voit que les sujets d'histoire naturelle seuls, sans y comprendre deux cents volumes de plantes conservées, montoient à plus de vingt-six mille deux cents articles. Ils montèrent dans la suite à plus de trente mille six cents, comme on peut le voir par la vue générale du contenu (*a general view of contents*), publiée un an avant sa mort. Je ne puis m'empêcher d'observer ici que ceux qui aiment l'histoire littéraire, doivent beaucoup de reconnoissance à l'auteur de l'article *Cour-*

ten, dans le quatrième volume de la nouvelle édition de la *Biographia Britannica*, qui nous a donné, après des recherches laborieuses, tant de particularités intéressantes sur M. Courten et sa famille. Ses travaux véritablement utiles, sont un grand service rendu à la mémoire de Courten et de Sloane, parce qu'ils ont empêché que leur liaison ne fût présentée sous un jour faux et défavorable. Nous y apprenons que, loin que Sloane, comme exécuteur du testament de son ami, ait acquis à bas prix son musée, il l'acheta au contraire à un prix beaucoup au-dessus de sa valeur réelle et originaire.

CHAPITRE XXXIII.

Suite de l'article de Sloane. — Il publie ses voyages à la Jamaïque. — Ses découvertes excitent l'émulation. — Il correspond avec Ray. — Est élu membre de l'académie royale des sciences de Paris; nommé médecin de la reine Anne; créé baronnet; médecin général de l'armée; président du collége des médecins, et président de la société royale de Londres. — Il se retire à Chelsea en 1741. — Sa mort et son caractère. — Liste de ses nombreux mémoires, qui sont dans les Transactions philosophiques.

SLOANE.

En 1701, Sloane fut nommé docteur en médecine à Oxford, et membre associé de plusieurs académies du continent. En 1707, il publia le premier volume de son histoire, sous le titre suivant : Voyage aux îles Madères, aux Barbades, à Nevis, à Saint-Christophe et à la Jamaïque, avec l'histoire naturelle des plan-

tes, des arbres, des quadrupèdes, des poissons, des oiseaux, des insectes, des reptiles, etc. On trouve en tête une introduction contenant des détails sur les habitans, l'air, les eaux, les maladies, le commerce, etc., de ces îles, et quelques autres détails sur le continent voisin, et sur les îles de l'Amérique; vol. 1, 1707, in-fol., pp. 254, tab. 156.

Ce volume est dédié à la reine. L'introduction contient cent cinquante-quatre pages, et est remplie de choses intéressantes. Elle montre évidemment combien l'auteur s'étoit donné de peine pour rassembler les matériaux de son ouvrage. Elle contient 1°. une description générale de la découverte des Indes occidentales, et de l'île de la Jamaïque en particulier; 2°. des remarques sur la géographie, le climat, le sol, la nourriture, les mœurs et l'économie des divers habitans; 3°. une description d'un voyage que l'auteur avoit fait dans différentes parties du pays, et spécialement aux ruines de Séville, avec des détails sur l'église bâtie par Pierre le martyr; 4°. enfin une liste de plus de cinquante végétaux d'Europe, principalement du genre des comestibles, cultivés dans les jardins de la Jamaïque. Il termine par une histoire des maladies, et le détail de beaucoup de cas qu'il

avoit lui-même observés. On trouve ensuite le journal du voyage, avec d'amples descriptions des animaux marins, observés dans son cours, et les plantes observées à Madère, dont plusieurs sont gravées dans l'ouvrage même; et enfin les observations du même genre, faites aux Barbades. Le reste du volume contient l'arrangement méthodique et la description de tous les végétaux herbacés, venant sous les eaux de la mer, et originaires des îles, lesquels montent à plus de cent cinquante. Il y a dans l'ouvrage peu de synonymes; mais, en général, Sloane renvoie à la collection nombreuse qui s'en trouve dans son catalogue. L'auteur a joint à chaque plante, d'après les auteurs de médecine et les voyageurs, la plus ample description de leurs différens usages.

Le second volume ne fut pas publié avant 1725, et fut dédié au roi. Les raisons de ce retard sont déduites dans l'exposition, et furent principalement le soin, l'arrangement et la description de son muséum. J'ai déjà parlé de l'addition de la collection de Courten: celle de Petiver, en 1718, avoit donné beaucoup de peine à Sloane. Petiver avoit amassé une plus grande quantité de productions de la nature, que qui que ce soit ne l'avoit fait avant lui;

mais il n'avoit pas mis le même zèle et le même soin à les conserver qu'à les acquérir, et il fallut prendre des peines extraordinaires pour les tirer du mauvais état où elles étoient. C'est dans l'introduction de ce volume, que Sloane donne un inventaire de sa bibliothèque et de son muséum, tels qu'ils étoient en 1725, ainsi que nous l'avons déjà dit. On voit qu'il l'augmenta considérablement depuis cette époque, en comparant ce catalogue avec le dernier qui fut publié.

Ce second volume comprend cinq cents pages, et complète la partie des végétaux et le règne animal. On y trouve les figures de presque toutes les plantes nouvelles : les planches sont continuées jusqu'au nombre de deux cent soixante-quatorze : les quarante dernières appartiennent aux animaux, dont il y a quelques-uns de toutes les classes qui y sont représentés, à l'exception des mammalia.

Le botaniste curieux trouvera digne d'être remarqué, que, parmi les huit cents végétaux décrits dans ce volume, il y ait plus de cent fougères, et que dans les autres il y ait plus de deux cents espèces du genre *arborescent.* Les voyageurs qui ont succédé à Sloane, ont établi comme un fait que, dans les pays

chauds et qui sont entre les tropiques, cette dernière classe forme en général le tiers des productions végétales : le contraire a effectivement lieu dans les climats froids et tempérés.

Sloane a mis dans ces volumes les citations tout au long des passages des livres des voyages mentionnés dans le *catalogue*, afin de faire connoître les différens usages de chaque végétal. Elles sont une preuve du zèle de l'auteur, et il seroit, je crois, difficile de citer un exemple pareil dans aucun autre ouvrage. Quoique les planches, qui furent principalement gravées par Vander-Gucht, soient sur une échelle large, comme elles ont le désavantage d'avoir été faites sur des échantillons secs, elles n'ont point ce port, et pour ainsi dire, ces attitudes naturelles qui sont un des mérites des ouvrages plus modernes. Dans ce volume, Sloane profite de diverses occasions pour se défendre contre les critiques de Plukenet, et à son tour il critique cet auteur, quoique dans un style beaucoup moins répréhensible que celui de la *Mantissa*.

Le voyage de Sloane fut encore par la suite très-utile à la science, en excitant l'émulation tant dans l'Angleterre que sur le continent. Sir Arthur Rawdon, après avoir vu cette belle collection, envoya à la Jamaïque Jacques Harlow,

habile jardinier, qui en revint avec un vaisseau presqu'entièrement chargé de plantes vivantes et d'un grand nombre d'échantillons secs : parmi ces derniers, Sloane eut presque tous ceux qui étoient nouveaux avant de publier son premier volume. Quant aux plantes vivantes, beaucoup furent placées dans le jardin de sir Arthur, à Moira en Irlande ; et beaucoup furent réparties dans les jardins de l'évêque de Londres, à Fulham, et du docteur Uvedale, à Enfield, dans le jardin de Chelsea, et surtout dans celui de la duchesse de Beaufort, à Badminton, dans le comté de Gloucester : les jardins botaniques d'Amsterdam, de Leyde, de Leipsick et d'Upsal eurent une part de ces raretés. Tournefort envoya en Angleterre le docteur Gundelscheimer, qui avoit fait avec lui le voyage d'Orient, pour y voir les plantes de Sloane, et cela fut l'occasion et la cause du voyage de Plumier aux îles Caraïbes.

Sloane commença de très-bonne heure à correspondre avec Ray. Sa première lettre est datée de 1684 ; et le recueil de Derham en contient treize. La plupart roulent sur des sujets de botanique, en même temps qu'elles prouvent l'amitié mutuelle de ces deux correspondans ; circonstance qui est en effet exprimée

d'une manière très-pathétique par M. Ray, dans la dernière lettre qu'il ait écrite, et le fut peu de jours avant sa mort, comme on le voit par sa date, qui est du 7 janvier 1704.

En 1708, Sloane fut élu membre étranger de l'académie royale des sciences de Paris, c'est une très-grande distinction dans les sciences; et elle étoit d'autant plus grande alors, que la France étoit en guerre avec l'Angleterre, et que le consentement de la reine étoit nécessaire pour accepter cette place. Il étoit souvent consulté par la reine Anne, qui, dans sa dernière maladie, fut saignée par lui. A l'avènement de George Ier, il fut créé baronnet, et il a été le premier médecin anglais à qui il ait été conféré un titre d'honneur héréditaire. Il fut nommé médecin général de l'armée, office dont il a joui jusqu'en 1727, époque où il fut nommé médecin de George II. Il gagna la confiance de la reine Caroline, et traita (prescribed) jusqu'à sa mort la famille royale.

En 1719, Sloane fut élu président du collége des médecins, place qu'il occupa pendant seize ans, et durant l'exercice de laquelle il donna des preuves signalées de son zèle pour les intérêts de ce corps.

En achetant le manoir de Chelsea, il donna

le fief (fee) simple du jardin botanique à la compagnie des apothicaires, à des conditions qui seront plus convenablement spécifiées dans la partie suivante de cet ouvrage.

A la mort de sir Isaac Newton, en 1727, Sloane fut nommé président de la société royale de Londres, dont jamais nul homme n'a plus uniformément pris et favorisé les intérêts. Il fit présent à la société de cent guinées, et du buste du roi Charles II, son fondateur. Ainsi, parvenu au zénith de sa prospérité, il présida en même temps les deux corps scientifiques les plus illustres du royaume; et pendant qu'il remplissoit avec distinction et avec gloire les devoirs respectifs de chacune de ces places, il avoit aussi l'emploi le plus étendu, et tenoit l'un des premiers rangs comme médecin. Il occupa ces places importantes de 1719 à 1733, année où il se démit de la place de président du collége des médecins. En 1740, étant âgé de quatre-vingts ans, il se démit également de la présidence de la société royale, et il forma la résolution de fuir le tumulte du monde, et de se retirer à Chelsea. En 1741, il y transporta sa bibliothèque et son muséum; et le 12 mai, il y fixa son séjour, où, visité, suivant les occasions, par ses amis et par les étrangers de

distinction, il passa dans la sécurité, ainsi que dans le constant exercice de la bienfaisance, les douze dernières années de sa vie, qu'il termina le 11 janvier 1752, vieux style.

Sloane étoit grand et bien fait, aisé, poli, et ayant des manières engageantes; sa conversation étoit spirituelle, et il étoit obligeant pour tout le monde. Il étoit extrêmement affable pour les étrangers, et prêt à montrer ainsi qu'à expliquer ses curiosités à tous ceux qui lui annonçoient à temps leur visite. Il tenoit table ouverte, une fois par semaine, pour les savans ses amis, et particulièrement pour ceux de la société royale. Lorsqu'il rassembla et examina sa vaste collection de livres, on dit qu'il envoya ses doubles, soit au collége royal des médecins, soit à la bibliothèque Bodléienne.

Il étoit gouverneur de presque tous les hôpitaux de Londres; et après avoir donné pendant sa vie cent livres sterlings à chacun, il leur laissa à sa mort un legs plus considérable. Il fut toujours le bienfaiteur des pauvres, qui ressentirent douloureusement sa perte (1). Il

---

(1) Le soulagement des pauvres sera toujours la première des gloires. C'est ce qui fera éternellement

montra beaucoup de zèle à favoriser l'établissement de la colonie de Georgia, en 1732, et proposa lui-même un plan pour élever les enfans de l'hôpital des enfans trouvés, en 1739.

Dans l'exercice de sa profession de médecin,

---

chérir toutes les personnes respectables dont les noms se trouvent consignés, 1°. dans la Bienfaisance française de Dagues de Clairfontaine; 2°. dans les Annales de la charité chrétienne, du père Richard, dominicain, qui ont paru à Lille, en 1785. Le même genre de mérite, celui de la bienfaisance, est celui, 1°. du respectable M. Sellier, curé actuel de Plainval, près Saint-Just, en Picardie; 2°. de M. Laideguive, ancien conseiller à la cour des aides de Paris; 3°. de M. Davy de Chavigné, auditeur des comptes de Paris, décédé en 1806, dont la mémoire sera toujours l'objet des plus vifs regrets pour ceux qui ont connu ses talens et ses vertus (MM. Viel et Goulet, architectes distingués, ont payé un juste tribut d'éloges à sa mémoire); 4°. de M. Billecocq, avocat distingué de Paris; 5°. de M. de Bourdeilles, ancien seigneur de Tronchoy, près Tonnerre, qui, par acte passé devant Boulard, notaire à Paris, le 27 mars 1786, fit une fondation de 36,000 livres pour les pauvres de Tronchoy. Puissent les enfans de M. de Bourdeilles obtenir les places qu'ils méritent par leurs talens, et auxquelles ils sont appelés par les services de leur respectable père!

(*Note du traducteur.*)

on dit qu'il étoit remarquable pour la certitude de ses pronostics; et la main de l'anatomiste vérifioit d'une manière distinguée la vérité de ses prédictions, relativement au siége des maladies. Par sa pratique, non-seulement il confirma l'efficacité du quinquina dans les fièvres intermittentes, mais il étendit encore son usage dans les autres fièvres, dans les maladies nerveuses, dans les gangrènes et les hémorragies. La sanction qu'il donna à l'inoculation, en faisant cette opération à quelques personnes de la famille royale d'Angleterre, contribua beaucoup à répandre cette pratique dans tout le royaume. Son onguent pour le leucoma n'a pas encore perdu son crédit auprès d'un grand nombre de médecins et autres officiers de santé distingués.

Jouissant d'une fortune considérable, qu'il devoit entièrement à son mérite, Sloane jouit pendant une longue vie de toute la satisfaction, ainsi que de tous les agrémens que la science peut procurer; enfin, dans le muséum britannique, il a élevé, non-seulement le plus noble monument à sa propre gloire, mais encore un temple en faveur de ceux qui cultivent les lettres et les sciences. Ce monument et ce temple transmettront sa donation aux âges

futurs, comme un exemple glorieux de la munificence d'un particulier.

Pour qu'on trouve ici une liste complète des écrits de Sloane, je dois, conformément au plan général que j'ai suivi dans cet ouvrage, citer les morceaux qu'il a insérés dans les Transactions philosophiques. Beaucoup présentent des recherches littéraires curieuses, et contiennent un nombre considérable de faits et d'observations qui les rendront long-temps précieux à tous ceux qui ont du goût pour de pareilles recherches, et qui se rappellent les services et les talens éminens de l'auteur.

Le premier des morceaux de Sloane, dans les Transactions philosophiques, est une description accompagnée de figures, 1°. de l'arbre à poivre, ou poivrier de le Jamaïque (*myrtus pimenta* Linnæi); 2°. de la manière d'en soigner les baies ou graines, ainsi que l'huile qu'on en distille, et qui se vend communément pour du carpobalsamum; n°. 192, vol. XVII, p. 462.

Une description du cannellier sauvage, faussement appelé cortex winteranus (winterania cannella Linnæi), qui avoit été vanté par les premiers écrivains sur les Indes occidentales,

comme un remède pour le scorbut; n°. 192; vol. XVII, p. 465.

Une description du pin argenté (protea argentea Linnæi), et d'un autre arbre portant des coings (coniferous tree), tous deux du cap de Bonne-Espérance; n°. 178, vol. XVII, p. 664.

Preuves des effets vénéneux de la mercurialis cynocrambe de Linnée (dog's mercury); n°. 203, vol. XVII, p. 876.

Description du véritable cortex winteranus (*drimys Winteri* Linn. sup. p. 269) du détroit de Magellan.

Sloane observe que les qualités sensibles de cette écorce ressemblent tellement à celles de la cannelle, qu'il croit qu'on peut aisément remplacer l'une par l'autre; n°. 204, vol. XVII, p. 922. On y trouve la figure d'une petite branche.

Description de l'arbrisseau du café, avec le premier échantillon apporté de l'Arabie heureuse par M. Clive, et une figure de l'arbrisseau, ainsi qu'une description de sa culture; n°. 208, vol. XVII, p. 65.

Description de l'oiseau appelé condor du Pérou, d'après la relation du capitaine Strong,

qui en avoit eu un sur la côte du Chili. En le mesurant, il lui avoit trouvé seize pieds d'envergure (from tip to tip of the wings).

C'est une des premières descriptions qui ayent été faites de cet oiseau depuis celle de Laet. Les voyageurs avoient fait des récits incroyables sur la force et la rapacité de cet oiseau. Linnée le nomme *vultur gryphus*; n°. 208, vol. XVIII, p. 61.

Description d'un tremblement de terre qu'on éprouva pendant le séjour de Sloane à la Jamaïque, le 19 février 1687—8, avec une note concernant le grand tremblement de terre du 7 juin 1692, qui détruisit le Port Royal; n°. 209, vol. XVIII, p. 80 et 81.

Remarques sur l'opinion vulgaire, qu'on aide la digestion en avalant des pierres. Elles furent occasionnées par la circonstance d'un homme qui avoit avalé deux cents cailloux; n°. 253, vol XIX, p. 192.

Observation sur quatre espèces de fruits d'Amérique, jetés sur les côtes des parties du nord-ouest de l'Ecosse. L'auteur reconnut trois de ces fruits, pour être originaires de la Jamaïque. — 1°. Les cosses du phaseolus maximus. *Hist. Jamaic.* 1, p. 178 (mimosa

scandens Linnæi). — 2°. La horse eye bean, ou phaseolus brasiliensis. Histor. Jamaic. 1, p. 178 (dolichos pruriens Linnæi). — 3°. L'arbre appelé ash coloured nickar tree, ou lobus echinatus, etc. Histor. Jamaic. 11, p. 40 (guillandina bouduc Linnæi). — 4°. Le fructus orbicularis sulcis nervisque distinctus, C. B. pin. 405, b. IV, n°. 222, vol. XIX, p. 298. Sloane pense que ces espèces et plusieurs autres, qu'on trouve en abondance sur la côte de la Norwège, ont été apportées par les courans, à travers le golfe de la Floride, dans l'océan septentrional de l'Amérique. L'apparition de ces fruits sur les bords septentrionaux de l'Europe a été citée par quelques auteurs, comme une preuve de l'existence du passage par le nord-est.

Description de la langue fossile, de la pastinaca marina (*raia pastinaca* Linnæi), trouvée dans une fouille faite au Maryland; on y a joint une comparaison de cette langue avec les langues récentes du Tornback, éclaircie par un grand nombre de figures; n°. 232, vol. XIX, p. 674.

Remarques sur le remède de Dampier, pour la morsure d'un chien enragé, spécifiant que ce n'étoit pas le fungus à oreille de juif, mais

le lichen cinereus terrestris de Ray; n°. 237, vol. XX, p. 52.

Notes sur un écrit ayant pour but de recommander l'ipécacuanha comme un remède infaillible dans les dyssenteries. Sloane le recommande, mais il parle de son efficacité avec plus de modération. Il montre que c'est un Portugais anonyme qui en a parlé le premier, en le nommant ipecaya, ou pigaya. *Voyez* Purchas's Pilgr., ou Voyage de Purchas; vol. IV, n°. 238; vol. XX, p. 78.

Description du contenu d'un cabinet chinois, contenant des instrumens et des curiosités naturelles, présentée à la société royale, par M. Buckley, chirurgien au fort Saint-George; n°. 246—250, vol. XX et XXI.

Description de l'agneau de Tartarie, *agnus scythicus*, ou *barometz*, qu'on avoit jusqu'alors représenté aux personnes crédules, comme une espèce de zoophite, ou animal végétant. D'après l'examen, il prouve que c'est une racine, sortant de terre, d'une grosse espèce de fougères, que quelques personnes ont jugée être le *polypodium aureum*, à qui l'on a donné la forme grossière d'un animal. Elle est naturellement couverte d'une *lanugo*, ou d'un duvet jaune châtain, appelé *poco-*

sempie, dans la Chine, ainsi que dans l'Orient, vanté comme un astringent, et employé, tant intérieurement qu'extérieurement; on y a joint une figure de ce prétendu animal; n°. 247, vol. XX, p. 461.

Description de la nux pepita, ou féve de St.-Ignace (*Ignacia amara* Linnæi, sup. 149) simple, étant d'un usage commun dans les îles Philippines, comme tonique; n°. 249, vol. XXI, p. 44.

Description de quelques semences ou graines dont il est fait usage sur les côtes du Malabar et de Coromandel, pour clarifier l'eau; n°. 249, vol. XXI, p. 44. Il est très-vraisemblable qu'elles doivent cette propriété à une qualité mucilagineuse.

Description avec figure d'un gui, ou *epidendrum*, appelé pin sauvage à la Jamaïque (*tillandsia utriculata* Linnæi), dont les feuilles forment un réservoir pour l'eau, qui est d'une grande utilité dans les temps secs; avec des observations sur l'économie de plusieurs autres végétaux, par rapport à la propagation des espèces; n°. 251, vol. XXI, p. 113.

Idées pour le perfectionnement du jardinage, tirées de l'attention qu'on fait à la nature du

sol, du climat et des plantes; n°. 251, vol. XXI, p. 119.

Moyen employé par les Chinois pour faire du fil d'or, en dorant le papier d'un côté avec un fil d'or, le coupant en longs morceaux, et le tissant dans leurs soies, ce qui le fait paroître très-riche et très-fin, sans frais, ou avec peu de frais; n°. 251, vol. XXI, p. 71.

Un marbre calcaire, découvert dans le pays de Galles, par le docteur Lhwyd, que Sloane juge être l'*astroites* de Wormius; n°. 252, vol. XXI, p. 188. On l'a nommé depuis *corallia astroitae*. On le trouve dans les mers de la Jamaïque.

Le cas d'une hydropisie de l'ovaire; n°. 252, vol. XXI, p. 150.

Les dangers d'avaler des morceaux de plomb (plumb stones), montrés par l'exemple d'un homme dans les entrailles duquel on trouva du plomb renfermé dans le centre d'un *calculus aegagropila*, qui avoit six pouces de circonférence, et pesoit une once et demie; n°. 282, vol. XXII, p. 1283.

Description de mousses, ou fondrières de tourbe, dans le nord de l'Irlande; n°. 330, vol. XXVII, p. 296.

Remarques sur la description faite par M. S.-Gray, des fossiles de la colline de Reculver, qui tendent à prouver que le bois qu'on y trouve est celui de chêne ; n°. 368, vol. XXII, p. 762.

Description d'une paire de grosses cornes, très-extraordinaires, trouvées dans un cellier, à Wapping, avec des figures. Le docteur Hook présume que c'étoit des cornes d'un animal décrit par Nieuhoff, sous le nom de sukotyro, comme il est nommé par les Chinois. Sloane conjecture que ces cornes ont pu appartenir au *taurus carnivorus* d'*Agatarchides*, dont il trace l'histoire d'après les écrits des anciens ; mais il pense qu'il est très-incertain que ce soit le même animal que le sukotyro ; n°. 397, vol. XXXIV, p. 222.

Description de diverses espèces de dents et d'os d'éléphans, tels qu'on les voit dans le muséum de Sloane, avec figures ; n°. 403, vol. XXXV, p. 457. Ce morceau servoit d'introduction au suivant :

Remarques sur diverses descriptions de dents et d'os trouvés sous terre. Le lecteur curieux trouvera beaucoup d'instruction dans cet écrit.

Description des symptômes résultans de ce qu'on a mangé des semences de jusquiame, avec des remarques; n°. 429, vol. XXXVIII, p. 99.

Conjectures sur la faculté d'enchanter, attribuée au serpent à sonnettes; n°. 433, vol. XXXVIII, p. 321.

Réponse à la lettre du marquis de Caumont, relatives à un calcul extraordinaire de la vessie; n°. 450, vol. XL, p. 374. Il y a une figure de la pierre, dans les Transactions. Elle ressemble en quelque sorte pour la forme à des pyrites globulaires, entourés de pointes longues, émoussées et ramifiées; n°. 450, vol. XL, p. 374.

Réponse à M. Powel, qui l'avoit consulté sur une femme rendant avec son urine des poils et des matières croûteuses. Sloane lui rend compte de différens accidens du même genre, et lui indique un moyen de guérison; n°. 460, vol. XLI, p. 703.

Description, avec figure, d'une plante maritime curieuse, qui est le *frutex marinus, flabelliformis*, *cortice verrucoso obductus*. Doodii, Raii Synops. ed. 3, p. 32 (*gorgonia verrucosa* Linnæi); n°. 478, vol. XLIV,

p. 51. On en a trouvé de petits échantillons sur les rivages du comté de Cornouailles ; mais elle croît partout ailleurs à la hauteur de quatre pieds.

Description du prétendu serpent de pierre, appelé *pietra de cobra de cabelos*, et de la *pietra de monbazzo*, ou du bézoard rhinoceros : on y a joint la figure du rhinocéros avec une double corne ; n°. 492, vol. XLVI, p. 118.

Description de l'inoculation par Sloane, baronnet, donnée à M. Ranby pour être publiée en l'année 1736 ; vol. XLIX, p. 516. Ce morceau est curieux, comme pouvant servir à l'histoire de l'introduction de l'inoculation en Angleterre. Il est encore précieux, non-seulement comme présentant une preuve de la candeur de l'auteur, et de la franchise avec laquelle il communiquoit ses idées, mais encore comme offrant une manière simple de traiter, qu'il eût été bien heureux pour la société qu'on vît universellement adoptée par les praticiens qui lui ont succédé (1).

---

(1) Le nom de Sloane a été donné par Plumier à une plante arborescente de la classe de la polyandrie,

que Marcgraave a décrite le premier. Elle a tant d'affinité avec le châtaignier, que Miller, dans son dictionnaire, la rapporte à ce genre. Cependant Linnée, par confiance pour Loefling, a conservé le nom de *Sloanea*, donné par Plumier, et a ajouté d'autres espèces, d'après les plantes de la Caroline, de Catesby.

CHAPITRE XXXIV.

Société royale de Londres. — Elle contribue à faire faire des progrès à l'histoire naturelle. — Jardin de Chelsea. — Herborisations. — Il est doté par Sloane. — Il est extrêmement utile à la botanique. — Démonstrateurs. — Rand. — Miller. — Célèbres jardins établis après la révolution de 1688. — Ceux d'Hamptoncourt ; de Badminton ; du duc d'Argyle ; d'Uvedale. — L'évêque Compton. — Notice sur ce prélat. — Il favorise et encourage l'étude de la botanique ; est lui-même un vrai botaniste. — Son beau jardin à Fulham. — Il rend beaucoup de services à Ray, à Plukenet et à Petiver. — Doody. — Il n'est pas un auteur. — Il étend considérablement la classe de la cryptogamie.

SOCIÉTÉ ROYALE.

Parmi les établissemens publics qui contribuèrent singulièrement, à cette époque, à inspirer le goût de l'histoire naturelle en Angle-

terre, la société royale mérite surtout le rang le plus distingué. D'après le but de son institution, et dans sa marche progressive, elle fut la mère et la dépositaire des connoissances physiques. La collection d'un muséum de curiosités fut un des objets dont elle s'occupa; et cette société se fit tellement respecter, et comme corps, et dans ses individus, que, par son moyen, on peut dire que la nation entière contribua considérablement à enrichir ce cabinet. Tous les objets nouveaux de curiosité, toutes les découvertes qu'on faisoit dans les trois règnes de la nature, tous les livres nouveaux qui paroissoient, tant en Angleterre que dans le pays étranger, tous ces objets venoient s'offrir sans cesse: de cette manière, cette société savante, non-seulement tendoit à écarter les préjugés qui s'opposoient très-fortement alors aux progrès de l'étude de la nature, mais par le fait, elle inspira encore au public une passion qui se développa d'une manière si avantageuse, en faisant faire de grands progrès à l'histoire naturelle, et même en général, à toute science réelle et utile, qu'il n'y a pas d'exagération à affirmer que les connoissances physiques ont fait de plus grands pas, par l'influence de cet illustre corps, dans un seul

siècle, qu'elles n'en avoient fait auparavant, depuis les siècles les plus reculés. La botanique participa à ces avantages, et les premiers volumes des Transactions philosophiques sont remplis de descriptions, tant de plantes nouvellement découvertes, que de propriétés aussi nouvellement observées dans cette partie de la création. Ce corps savant fit faire des expériences pour approfondir différentes matières. Sous ses auspices, l'anatomie et la philosophie des plantes furent éclaircies par Grew, et perfectionnées par Halle. J'ai déjà parlé, et je parlerai encore succinctement, dans le cours de cet ouvrage, de ceux des mémoires des Transactions philosophiques, qui sont plus directement relatifs à mon objet.

JARDIN DE CHELSEA.

J'observerai maintenant que, parmi les secours que la science a reçus des corporations et des établissemens publics, on doit mentionner honorablement ceux qu'elle a reçus du jardin de plantes médicinales, fondé par la compagnie des apothicaires, à Chelsea, institution qui fait le plus grand honneur à cette respectable société. Il fut établi en 1673, quoiqu'on lise dans l'inscription, qui est sur la

porte d'entrée, que le jardin n'a été effectivement formé qu'en 1686.

Depuis l'époque où vivoit Johnson, éditeur de Gérard, il s'étoit établi parmi les apothicaires de Londres l'usage de former chaque été une société, et de faire des excursions pour chercher des plantes. Les *Itinera*, publiés par Johnson, peuvent être regardés comme le fruit de pareils voyages; mais je crois qu'ils furent interrompus pendant un grand nombre d'années. Après la fondation du jardin, on fit revivre cette louable pratique; on fixa les époques précises où se feroient ces associations, et on les soumit à des réglemens, les herborisans étant alors distingués en privés et en généraux. Les premiers, dont les courses ont pour but d'exciter le goût de la botanique parmi les apprentis de la compagnie, commencent leurs promenades le second mardi d'avril, et les continuent chaque mois le même jour, jusqu'à septembre inclusivement, dans quelques-uns des villages du voisinage immédiat de Londres. A la fin de la saison, on donne, comme prix, un exemplaire de la Synopsis de Ray, et aujourd'hui, à sa place, la Flora anglica d'Hudson, au jeune homme qui a le mieux réussi à découvrir un plus grand nombre

de plantes. L'herborisation générale se fait chaque année une seule fois en juillet; alors le démonstrateur, avec d'autres membres de la cour des assistans de la compagnie, fait une excursion, à une distance considérable de la cité, rassemble des plantes rares, et dîne près de Londres; souvent il est aussi accompagné d'autres particuliers qui aiment le même genre d'études.

Cet établissement de Chelsea (1) fut rendu plus stable, et acquit de la permanence par la libéralité de Sloane, qui, après avoir acheté le manoir en 1721, donna le franc-fief (freehold) du terrain consistant en près de quatre acres, à la compagnie, à condition que le démonstrateur, au nom de la compagnie, remettroit, tous les ans, à la société royale, cinquante nouvelles plantes, jusqu'à ce que le nombre montât à deux mille, qui seroient toutes spécificalement différentes. La liste en étoit publiée tous les ans dans les Transactions philosophiques; la première de ces listes fut publiée

(1) Chelsea est un village dans le voisinage de Londres, sur le bord de la Tamise, à environ un mille de Westminster.

(*Note de A. M. H. Boulard.*)

en 1722, et les catalogues en ont été continués jusqu'en 1773, époque où le nombre de deux mille deux cent cinquante fut complet. Ces échantillons sont conservés avec soin dans les archives de la société, pour que les curieux puissent les y voir.

Le jardin de Chelsea a été florissant, ayant eu d'excellens surintendans. Il n'a peut-être été surpassé par aucun autre établissement public de ce genre en Europe, pour le nombre des exotiques curieux qu'il contient. Le dictionnaire et les plantes donnés par le feu docteur Muller, en fournissent des preuves suffisantes. En effet, les avantages d'une pareille institution sont aisés à sentir, et Sloane lui-même avoit reconnu l'utilité dont elle lui avoit été dans les premières années de sa vie.

Pour rendre justice à la mémoire de ceux qui ont rempli d'une manière distinguée les places de professeurs et de démonstrateurs, dans le jardin de Chelsea, je citerai les noms de ceux qui les ont exercées seulement depuis l'époque de la donation de Sloane, car je ne suis pas en état de remonter au-dessus de cette époque.

Isaac Rand, apothicaire, membre de la société royale. } 1722—1739.

Joseph Miller apothicaire.	1740 — 1746.
Jean Wilmer, docteur en médecine.	1747—1764.
Guillaume Hudson, membre de la société royale.	1765—1769.
Stanesby Alchorne.	1770—1772.
Guillaume Curtis.	1773.

M. Rand publia, en 1730, in-8°., *Index plantarum officinalium horti Chelsejani.* Ce catalogue contient cinq cent dix-huit plantes de la *materia medica*, et spécifie la partie de chacune de ces plantes, dont il est fait usage dans la médecine. Le même auteur publia *Horti Chelsejani index compendiarius*, 1739, in-8°.

Joseph Miller publia *Botanicum officinale*, ou A compendious herbal, etc. c'est-à-dire, Herbier abrégé, renfermant des détails sur toutes les plantes dont il est fait usage en médecine, avec leurs descriptions et leurs vertus, in-8°. p. 466. Les plantes sont rangées dans l'ordre alphabétique, suivant leurs noms officinaux. Le sommaire des vertus est, dans beaucoup de cas, une traduction de la *Pharmacologia* de Dale.

Si l'on excepte l'Orthotonie, jointe à l'édition de Shipton, de la *Pharmacopaeia Bateana*, le *Botanicum officinale* de Miller est le seul livre sur ce sujet, qui ne soit point d'une date très-moderne, dans lequel l'étudiant trouve du secours pour l'accentuation des noms latins des plantes; mais le plan de cet ouvrage étant fort restraint, l'avantage n'est pas considérable.

Parmi les circonstances favorables dont j'ai déjà parlé, qui paroissent avoir contribué à distinguer, ou qui, je peux le dire, ont aidé à former *l'âge d'or de la botanique*, on doit compter ce goût croissant pour la culture des exotiques, qui se répandit en Angleterre, parmi les grands et les riches, après que l'établissement de Charles II sur le trône nous eut procuré la paix intérieure. Archibald, duc d'Argyle, passe pour avoir été un des premiers qui se distinguèrent en faisant venir et cultiver des arbres et arbrisseaux étrangers. M. Evelyn encouragea et répandit le même goût par son exemple et ses écrits. Il cultiva un jardin et des plantations à Saye-Court, près Deptford; et sa *Sylva* est un monument de son savoir et de ses vues patriotiques, qui ne peut être sitôt oublié.

Après la révolution de 1688, les jardins royaux d'Hampton-Court furent riches en belles plantes, et celui de Saint-James avoit aussi quelque prix, si nous en jugeons par beaucoup de nouvelles plantes que Plukenet en reçut. La duchesse de Beaufort avoit un jardin fort riche et très-précieux, à Badminton, dans le comté de Gloucester. Le docteur Henry Compton, évêque de Londres, en avoit un autre à Fulham, et beaucoup de particuliers vivant noblement, rivalisoient entr'eux dans ces agréables et utiles délassemens. Les jardins du docteur Uvedale d'Enfield, de M. Dubois, qui faisoit le commerce avec les Indes orientales, de M. Courten, et de plusieurs autres, tenoient le premier rang, et furent très-utiles à MM. Ray, Plukenet et Petiver, dans leurs travaux. L'accroissement du commerce dans la nation, et une plus grande correspondance avec la Hollande, où il s'étoit fait des collections immenses, tirées des colonies hollandaises, donnèrent plus de facilité qu'on n'en avoit jamais eu pour satisfaire ce goût, et la science en général profita considérablement de ces heureuses circonstances.

L'ÉVÊQUE COMPTON.

Parmi ceux dont je viens de parler, le docteur Henri Compton, évêque de Londres, mérite une mention particulière, puisque nous apprenons de Ray et de Plukenet, qu'il joignoit à son goût pour le jardinage une connoissance réelle et scientifique des plantes, mérite qui, à cette époque, étoit rare parmi les grands.

Ce prélat éminent, si distingué pour son zèle en faveur du protestantisme (1), et pour la part active qu'il prit au succès de la révolution de 1688, étoit né en 1632. Il étoit entré comme noble au collége de la reine, à Oxford, en 1649; il y resta environ trois ans, et ensuite il voyagea dans le pays étranger.

Après la restauration, ou l'avènement au trône de Charles II, il prit l'état militaire, mais il le quitta bientôt pour entrer dans l'église. En 1666, il devint recteur de Cottenham, dans le comté de Cambridge; et après

(1) L'auteur anglais de cet ouvrage est protestant. (*Note du traducteur.*)

avoir eu différentes places dans l'église, il fut nommé, en 1674, évêque d'Oxford, et l'année d'après, évêque de Londres, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1713, dans la quatre-vingt-unième année de son âge.

Dans sa retraite de Fulham, l'évêque Compton satisfit pleinement son goût favori. Les circonstances du temps, dont nous avons déjà parlé, jointes à son zèle et à une résidence de trente-huit ans sur le même siége, le mirent définitivement en état de rassembler une plus grande variété de raretés de Green-House, et de planter un plus grand nombre d'arbres et d'arbrisseaux exotiques, qu'on n'en avoit vu auparavant dans aucun jardin d'Angleterre.

Ce trésor précieux de botanique fut toujours accessible aux curieux et aux savans; et nous voyons que Ray, Petiver et Plukenet, reconnoissent sans cesse combien ils étoient redevables à cette généreuse et libre communication des plantes rares et nouvelles du jardin de Fulham. Beaucoup des figures de Plukenet sont gravées d'après les échantillons du jardin de ce prélat, et quelques-unes l'ont été d'après un recueil de dessins qui étoit en sa possession,

et qui est cité sous le nom de *Codex Comptoniensis.*

Nous trouvons dans le second volume de l'histoire des plantes de Ray, p. 1798, un catalogue de quelques espèces nouvelles d'arbres et de plantes, observées par l'auteur dans ce jardin; elles venoient principalement de l'Amérique septentrionale. Le lecteur qui désireroit avoir plus de détails sur le jardin de Fulham, peut consulter la description de l'état dans lequel il fut trouvé en 1751, écrite par feu sir William Watson, et imprimée dans le quarante-septième volume des Transactions philosophiques.

DOODY.

Si l'on doit accorder quelqu'éloge extraordinaire à quelqu'individu de cette époque, pour des découvertes faites dans la botanique indigène, c'est à M. Samuel Doody, le contemporain et l'ami de Ray, de Plukenet et de Sloane, qui tous ont rendu justice à son mérite. Je regrette de ne pouvoir donner plus de détails sur ce laborieux amateur de plantes; tout ce que j'en peux dire, c'est qu'il naquit dans le comté de Stafford, fut apothicaire à Londres, et membre de la société royale. Il

fut nommé surintendant et démonstrateur du jardin à Chelsea, place qu'il avoit encore peu d'années avant sa mort, arrivée en 1706.

Comme M. Doody vivoit à Londres, et comme il est assez vraisemblable qu'il étoit fort employé, il ne pouvoit pas faire d'excursions bien loin de cette ville. Il se donnoit un soin sans exemple dans son voisinage. Il a ouvert une nouvelle carrière aux botanistes, en leur facilitant l'étude de cette tribu, qui comprend les plantes imparfaites, appelées maintenant la classe de la cryptogamie. Il a fait dans cette classe un plus grand nombre de découvertes qu'aucun autre homme de son temps, et il est évident que personne alors ne la connoissoit mieux que lui. Ses travaux enrichirent beaucoup les premières éditions de la Synopsis de Ray; et cet illustre savant le représente comme un homme doué d'une rare sagacité, généralement pour découvrir les plantes et en faire connoître les différences. Jussieu, l'habile successeur de Tournefort, nomme Doody le coryphée des pharmaciens de Londres. Dans le vrai, il étoit le Dillen de son temps. La seconde édition de la Synopsis de Ray, contient une longue liste de plantes rares, dont beaucoup étoient nouvelles, et avoient été

découvertes par Doody. Il y a même des observations de ce dernier sur d'autres espèces. Je trouve aussi l'histoire d'une hydropisie de poitrine, écrite par lui, et publiée dans les Transactions philosophiques, en 1697, n°. 224, vol. XX, p. 77.

Note relative à Rand dont il est parlé page 102.

Houston a donné le nom de *Rand* a un arbrisseau des Indes occidentales, de la classe de la pentandrie, et dont Sloane a donné la figure. Linnée a conservé ce nom.

Quel sera le botaniste qui donnera à une plante le nom de *Fenelonia*, en l'honneur de l'abbé de Fénélon, bienfaiteur des petits Savoyards? On peut voir une notice sur sa vie dans les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, qui paroissent, à Paris, chez M. Leclère, libraire.

CHAPITRE XXXV.

Notice sur Llwyd, célèbre antiquaire et naturaliste. — Son Lithophylacium. — Sa correspondance avec Ray. — Son Archaeologia. — Liste des morceaux qu'il a insérés dans les Transactions philosophiques. — Lawson, habile botaniste. — Son catalogue des plantes du nord de l'Angleterre. — Le docteur Tancrède Robinson. — Il est ami de Ray. — Morceaux qu'il communique à la société royale. — Dodsworth.

LLHWYD.

EDOUARD LLHWYD fut un des plus savans et des plus célèbres antiquaires du dix-septième siècle, et un très-habile naturaliste. Suivant Wood, il étoit fils d'Edouard Llhwyd, ou Lloyd, de Kidwell, dans le Carmartenshire; mais, suivant Boyer, il dut le jour à Charles Llhwyd, écuyer, de Lanvordia, dans le Salop. Il naquit en 1670, et devint en 1687, étudiant du collége de Jésus, dont le docteur Plot étoit

membre; il fut en grande partie élevé sous ce dernier. Lors de la résignation de Plot, il lui succéda dans sa qualité de gardien du musée Ashmoléen, vers 1690. Il voyagea plusieurs fois dans le pays de Galles, traversa le nord de l'Ecosse, et passa en Irlande, où il paroît avoir fait un assez long séjour. Il passa quelque temps dans le comté de Cornouailles, et dans la province française de la Bretagne, pour y chercher des antiquités, et y rassembler les matériaux nécessaires pour l'exécution des vastes projets qu'il avoit formés.

Dans tous ses ouvrages il fit constamment attention aux objets d'histoire naturelle, aux fossiles, aux plantes, et à tous les phénomènes remarquables de la nature. Celles de ses observations qui ont été publiées dans les Transactions philosophiques, sont pleines de recherches curieuses et nouvelles sur ces sujets. La connoissance qu'il avoit des plantes de son propre pays, et particulièrement de celles du pays de Galles, lui donne un juste titre à l'obtention d'une mention dans notre ouvrage, quoiqu'il n'ait pas écrit *ex professo* sur la botanique.

Llhwyd fit le premier connoître plusieurs des plantes rares du pays de Galles, dont beaucoup,

jusqu'à ces derniers temps, étoient regardées comme n'étant indigènes d'aucune autre partie de la Grande-Bretagne. Il découvrit plusieurs espèces très-rares dans le comté de Cornouailles. Il les fit toutes connoître, et les communiqua à Ray, qui les inséra dans les éditions de sa Synopsis, en reconnoissant les obligations qu'il lui avoit. Après avoir fait des collections très-considérables d'antiquités du pays de Galles, et après avoir formé de grands projets littéraires, il mourut en 1709, avant d'avoir pu mettre ses matériaux en état d'être publiés.

Indépendamment des communications considérables qu'il fit sur les antiquités du pays de Galles à l'évêque Gibson, pour son édition de la Britannia de Cambden, il forma, d'après le résultat de ses propres recherches, le catalogue des plantes, qui est joint à la description de ce pays.

Il publia *Litophylacii Britannici Ichnographia*, 1699, in-8°., cum tab. 25. Cet ouvrage, qui est un catalogue méthodique des fossiles, portant des empreintes de figures, qui sont dans le musée Ashmoléen, est composé de mille sept cent soixante-six articles, et fut imprimé aux frais de sir Isaac Newton, de sir Hans Sloane, et de quelques autres de

ses savans amis. Comme on n'en avoit tiré que cent vingt exemplaires, M. Huddesford en publia en 1760 une nouvelle édition, à laquelle on a joint plusieurs lettres de Llhwyd à ses savans amis, sur le sujet des fossiles; sa *Praelectio de stellis marinis Oceani Britannici, et asteriarum, entrochorum, et encrinorum origine.*

Nous trouvons, dans la correspondance de Ray, treize lettres écrites par Llhwyd; toutes, à l'exception d'une, portent la date de 1690 et des quatre années suivantes. Elles roulent principalement sur les fossiles. En octobre 1692, il informe Ray qu'il étoit occupé à faire le catalogue des livres, médailles et tableaux composant le legs de M. Asmole (1). Nous trouvons dans la liste de ses ouvrages imprimés, *Catalogus librorum manuscriptorum in museo Ashmoleano*, en dix feuilles in-folio sans date. En 1707, il publia *Archaeologia Britannica*, in-folio, 1 vol., *Glossographie*;

(1) Asmole légua ses livres, ses médailles et ses tableaux, à l'université d'Oxford. *Voyez* le Dictionnaire historique.

(*Note de Boulard.*)

ouvrage pour lequel son souvenir se conservera long-temps parmi les amis de l'antiquité.

J'ai appris par des informations particulières, que Llhwyd avoit laissé une bibliothèque considérable et une collection nombreuse de manuscrits et autres objets, produits de ses recherches ; qu'en 1728, ces livres manuscrits et autres objets étoient tous en la garde du docteur Fowlques de Llanher, qui mourut peu de temps après. Il se passa ensuite dix ans sans qu'on en disposât ; les livres imprimés, qui avoient un grand prix, furent évalués par un particulier vivant noblement, et deux libraires. Ces trois personnes ayant refusé d'en faire l'acquisition, ils furent offerts au duc de Bedford. Je n'ai pas pu pousser plus loin mes recherches.

Je vais terminer cette notice en donnant une liste des morceaux de Llhwyd, publiés dans les Transactions philosophiques.

Description du *lapis amianthus*, ou linum fossile asbestinum, trouvé dans la partie septentrionale d'Anglesey, avec le procédé de M. Llhwyd, pour en faire un papier; n°. 166, vol. XIV, p. 223.

Une description en latin de plusieurs fossiles portant des empreintes régulières, avec

des figures. Ces fossiles étoient les siliquastra, bufonites, glossopetræ, etc.; n°. 200, vol. XVII, p. 746.

Un morceau sur un essaim de sauterelles, qui parurent dans le pays de Galles, en 1693, et un extrait de l'histoire du comté de Pembroke, relatif à un nombre immense de chenilles qui dévorèrent le produit de deux mille acres de gazon, en trois semaines de temps, en l'an 1601; n°. 208, vol. XVIII, p. 45.

La relation d'une exhalation ou vapeur enflammée, qu'on vit à Harleck, dans le Merionetshire, en 1693 et 1694, qui mit le feu à plusieurs meules de foin, et fit périr un grand nombre de bestiaux. Llhwyd observe que le son des tambours et des trompes ou cors, les éloignoit des maisons et des meules, et que par ce moyen on en sauva beaucoup; n°. 213, vol. XVIII, p. 223.

Sur une grêle extraordinaire qui tomba à Pontipool, en juin 1697; n°. 229, vol. XIX, p. 579.

Quelques remarques sur les langues, dans lesquelles Llhwyd adopte l'opinion de Pezron, que le grec, le latin et le celtique, ont une origine commune; n°. 243, p. 280.

Des inscriptions romaines, françaises et irlandaises, et des antiquités d'Ecosse et d'Irlande, avec sept figures; n°. 269, vol. XXII, p. 790.

Sur la différence entre les fossiles d'Essex, ceux du pays de Galles, et ceux d'Irlande, dont les premiers sont calcaires, et les derniers cristallins; n°. 291, vol. XXIV, p. 1566.

Sur quelques oiseaux singuliers, observés dans le pays de Galles; n°. 334, p. 464.

Observations faites sur l'histoire naturelle dans le pays de Galles, sur les marcassites, les quadrupèdes, les poissons, et sur des manuscrits gallois; n°. 334, vol. XXVII, p. 462.

Sur les fossiles et les mines de fer de Brecknockshire; p. 467.

En Irlande, un stonehenge (1) près de Drogheda, la chaussée des géans, des ba-

---

(1) *Voyez* sur les stonehenges, ou monumens druidiques, les mémoires de l'Académie Celtique, l'Angleterre ancienne de Strutt, et le premier volume de l'histoire d'Angleterre du docteur Henry, traduite par Boulard.

saltes sur le sommet du Cader Idris ; antiquités, etc. ; nº. 335, vol. XXVII, p. 503.

Antiquités et plantes rares en Irlande ; nº. 336, ibid., p. 524.

Curiosités naturelles dans le comté de Cornouailles ; nº. 336, vol. XXVII, p. 527.

Fossiles et antiquités dans le pays de Galles ; monnoies galloises, grains de colliers des druides, plantes rares, avec figures ; nº. 337, vol. XXVIII, p. 93.

Observations sur l'histoire naturelle et sur les antiquités d'Ecosse ; nº. 337, vol. XXVIII, p. 97.

Description et figure d'une plante marine remarquable (tubularia indivisa Linnæi) ; nº. 337, vol. XXVIII, p. 71.

LAWSON.

Parmi ceux qui se distinguèrent par leurs connoissances en botanique, sans avoir publié d'ouvrages *ex professo* sur cette science, on ne doit pas oublier Thomas Lawson, dont les découvertes enrichirent la Flore anglaise.

Tout ce que je puis trouver sur Lawson, c'est qu'il vivoit au grand Strickland, dans le Westmoreland, à l'époque où il transmit à Ray un catalogue des plantes rares du nord

de l'Angleterre, qui a été imprimé dans les *Lettres philosophiques de Ray*, p. 213. Ce catalogue démontre évidemment que l'auteur s'étoit beaucoup occupé de son sujet; et, dans le fait, Lawson fit connoître le premier plusieurs plantes anglaises. C'est encore à lui que nous devons la partie botanique qui se trouve dans l'essai sur l'histoire naturelle du Westmoreland et du Cumberland, par Robinson.

La citation fréquente de son nom dans les écrits de Ray, et la longueur du catalogue de plantes rares, reconnues par lui à une époque si ancienne, prouvent suffisamment qu'il a mérité que le célèbre Ray l'ait appelé un botaniste diligent, industrieux et habile. Il paroît que Lawson voyagea dans différentes parties de l'Angleterre, puisqu'il parle de plantes recueillies par lui dans la plaine de Salisbury; il fit même, si je ne me trompe, une excursion dans l'île de Man.

Je présume qu'il survécut plusieurs années à Ray, mais il ne vivoit pas lors de la publication de la troisième édition de la *Synopsis stirpium*, quoiqu'il ait laissé des papiers dont Dillenius, ou Dillen, profita dans cette circonstance.

LE DOCTEUR ROBINSON.

On doit aussi placer à cette époque le docteur Tancrède Robinson, médecin à Londres, et membre du collége royal des médecins, ainsi que de la société royale, qui fut lié avec Ray par l'amitié la plus tendre et la plus sincère. *Amicorum Alpha* est le titre distinctif que Ray lui donne. Leur correspondance imprimée commence en 1683, époque où Robinson voyageoit dans les pays étrangers, et elle dura plus de dix ans. On voit dix-sept lettres du docteur Robinson dans la *Correspondance philosophique* (1), avec toutes les réponses de Ray. Elles roulent la plupart sur des sujets de zoologie ; mais elles contiennent aussi des observations botaniques et philosophiques.

Ces lettres, et les écrits publiés par le docteur Robinson dans les Transactions philosophiques, prouvent qu'il étoit bien versé dans les différentes parties des connoissances humaines ; qu'en outre, il savoit profondément l'histoire naturelle, dans laquelle il a dû être

(1) *Voyez* ci-devant, la vie de Ray.

initié de très-bonne heure, puisque Ray, dans ses préfaces de l'*Historia plantarum*, en 1686, reconnoît, dans les termes les plus forts, qu'il lui a de grandes obligations pour la peine extraordinaire que Robinson s'est donnée en corrigeant et enrichissant cet ouvrage; il ajoute même que Robinson y a mis un zèle qui n'auroit pas pu être plus grand, si l'ouvrage avoit été entièrement le sien.

Ray lui confia dans la suite le manuscrit de la *Synopsis*, et renouvela encore ses témoignages de reconnoissance pour l'utilité dont cette révision avoit été à l'ouvrage.

Robinson est auteur des morceaux suivans, imprimés dans les Transactions philosophiques :

Description des quatre premiers volumes de l'*Hortus Malabaricus*, avec des remarques; n°s. 145, 198, 200, 214.

Description avec figure du pont du St.-Esprit en France; n°. 160, vol. XIV, p. 584.

Sur la sublimation naturelle du soufre, des pyrites et de la pierre à chaux, dans l'Ethna, le Vésuve, et à la Solfatara; n°. 169, vol. XV, p. 924.

Observations sur les fontaines bouillantes,

et sur les vapeurs souterraines, faites d'après l'inspection de celles de Parone, près Montpellier, avec l'énumération de beaucoup d'autres, dans diverses parties du monde; nos. 169 et 172, p. 922, 1038, avec des remarques.

Sur le lac *Avernus*; ibid. p. 172.

Sur les truffes trouvées à Rushton, dans le Northamptonshire, avec figures; no. 224, vol. XVII, p. 935.

Sur la barnaque, ou oie d'Ecosse, et sur la macreuse de France; no. 172, vol. XV, p. 1036.

Notice sur Henri Jenkins, qui vécut cent soixante-neuf ans; no. 221, vol. XIX, p. 267.

Sur les aurores boréales, observées sur le Vésuve et les îles Strombolo, avec des conjectures sur leur origine; no. 349, vol. XXIX, p. 483.

Observations faites, en 1683 et 1684, aux environs de Rome et de Naples, sur l'opuntia, le liége, la manne, les volcans, les palmiers et les autres productions végétales, qui se trouvent dans les environs de Naples; antiquités, oiseaux et poissons; no. 349, vol. XXIX, p. 473.

DODSWORTH.

Le révérend Matthieu Dodsworth, qui paroît avoir résidé dans l'Yorckshire, est cité par Ray et par Plukenet, comme ayant bien connu la botanique anglaise.

CHAPITRE XXXVI.

Anecdotes sur Dale. — Sa Pharmacologia. — Ses Antiquités d'Harwich, *écrites par Silas Taylor. — Additions précieuses, faites par Dale, à cet ouvrage. — Il aide Ray de bonne heure. — Ses morceaux qui sont dans les Transactions philosophiques.*

DALE.

Samuel Dale, de Braintrée, dans l'Essex, le voisin et l'ami de Ray, fut distingué pour ses connoissances en botanique; mais il est encore plus connu comme ayant écrit sur la plus importante partie de cette science, c'est-à-dire, son application à la médecine. Tout ce que je sais sur cet estimable écrivain, c'est qu'il exerça l'état d'apothicaire à Braintrée, jusque vers l'an 1730, époque à laquelle il devint licencié du collége des médecins, et fut élu membre de la société royale. Je crois qu'il s'établit alors à Bocking, et y exerça l'état

de médecin jusqu'à sa mort, arrivée le 6 juin 1739, dans la quatre-vingtième année de son âge. Il fut enseveli dans le cimetière des Dissenter (1) ou Dissidens, à Bocking. On peut voir son portrait gravé à la tête de la troisième édition de sa *Pharmacologia*.

Il publia la *Pharmacologia*, ou *Manuductio* ad materiam medicam. Elle fut imprimée pour la première fois in-8°. en 1693, avec la sanction du collége des médecins, et il en fut fait quatre éditions dans les pays étrangers. Elle fut réimprimée à Londres, en 1705 et en 1710, in-8°., et une troisième fois in-4°., en 1737, pp. 460 : cette dernière édition est considérablement augmentée et perfectionnée. Le classement de l'ouvrage est celui de Ray, et il a mis en tête de chaque chapitre du règne végétal, les caractères du genre, d'après la *Methodus emendata* de cet auteur. Il y a en outre ajouté un *syllabus*, ou tableau synoptique très-travaillé de tous les articles qui sont sous chaque classe ou section, sur un plan plus étendu que celui de Ray.

---

(1) On appelle ainsi, en Angleterre, ceux qui ne suivent pas l'église anglicane.

La *Materia medica* de Dale, dans sa première édition, peut être regardée comme l'un des premiers livres raisonnables qui ayent été écrits sur ce sujet. Dans l'intervalle de plus de quarante ans, qui s'est écoulé entre la première et les dernières éditions, une grande partie de la confiance que les vertus des simples avoient obtenue parmi les écrivains du dernier siècle, étoit diminuée; il avoit paru dans les pays étrangers plusieurs excellens ouvrages, qui, conjointement avec les progrès que cette partie des connoissances avoit faits dans la Grande-Bretagne, mirent Dale en état de choisir de meilleurs matériaux, et de donner à sa nouvelle édition l'importance d'un nouvel ouvrage. Il n'y a peut-être pas d'auteur qui présente une collection plus abondante de synonymes, circonstance qui, indépendamment de beaucoup d'autres mérites intrinsèques de l'ouvrage, rendra ce livre long-temps utile à ceux qui désirent suivre l'histoire d'un article dans tous ceux qui ont écrit précédemment sur le même sujet.

En 1730, Dale publia en anglais les antiquités d'Harwich et de Douvres, in-4°., p. 464, tab. 14; ouvrage écrit par Silas Taylor, homme vivant noblement, vers 1676, avec

des notes nombreuses qui forment la partie du livre qui est de beaucoup la plus considérable. Quelque mérite que notre auteur puisse avoir dans ce volume comme antiquaire, en général il en a autant comme naturaliste. Son histoire des fossiles de la Cliff, portant des empreintes, est très-exacte et très-riche; le tableau qu'il a présenté, dans un court espace, des diverses opinions relatives à l'origine de ces corps, telles qu'elles ont été conçues par les écrivains du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième, est très-satisfaisant.

Sa *Synopsis* des animaux et des végétaux des mers et des côtes voisines, prouve qu'il connoissoit intimement son sujet, et qu'il l'avoit étudié avec un esprit critique; étant ornée de plusieurs bonnes planches de cuivre, elle rend son livre réellement utile à la science.

Il est extrêmement probable que, d'après la proximité de leur demeure, Dale dut à Ray son goût pour l'histoire naturelle, et les grands progrès qu'il fit de si bonne heure dans cette étude. Nous voyons Ray reconnoître que Dale l'a aidé à rassembler des plantes, à en reconnoître les synonymes, enfin à corriger les erreurs et suppléer les omissions de son *Historia plantarum*, dont l'*imprimatur* porte la

date de 1685, époque où Dale n'avoit que vingt-six ans.

Dale est auteur de plusieurs mémoires communiqués à la société royale de Londres, qui furent publiés dans les Transactions philosophiques, et dont voici la liste :

Moyen de faire du pain de turnep, pratiqué dans l'Essex en 1693, année où le blé fut rare; n°. 205.

Quelques observations sur le vermis aureus de Bartholin (aphrodita aculeata Linnæi), animal marin appelé souris de mer (sea mouse), et commun sur les côtes d'Angleterre, mais qui n'avoit pas été observé jusqu'à ce que le docteur Molineux l'eût décrit; il excitoit alors la curiosité; n°. 249.

Rapport sur deux anguilles prises sur les côtes d'Essex. Elles étoient longues, l'une de cinq pieds huit pouces, et l'autre de sept pieds. Elles n'avoient pas le caractère du congre, et on jugea que c'étoit des anguilles d'eau douce, que le flux avoit portées dans la mer; n°. 238, vol. XX, p. 90.

Sur plusieurs insectes trouvés près de Colchester; n°. 249.

Sur une femme qui avoit une jaunisse obs-

tinée, accompagnée de ce défaut dans la vue, que les pathologistes ont appelé amblyopia crepuscularis, état où la vue se perd entièrement après le coucher du soleil, et où elle revient par degrés dès que le jour reparoît; n°. 211, vol. XVIII, p. 158.

Questions relatives à l'entalia, à la dentalia, à la blatta byzantina, à la purpura et à la buccina des boutiques; n°. 197. Le docteur Lister y répondit.

Description avec figures de trois médailles saxonnes, trouvées dans une fouille faite à Honedon, dans le Suffolk; n°. 205, vol. XVII, p. 874.

Description de la colline d'Harwich, avec une liste de vingt-huit espèces de coquilles fossiles, trouvées couchées par lits (imbedded in the strata); n°. 291, vol. XXIV, p. 1568. Cette description fut beaucoup augmentée dans les notes de l'histoire d'Harwich, mentionnées ci-dessus.

Description des manuscrits laissés par Ray; n°. 307, vol. XXV, p. 1282.

Lettre de Samuel Dale, maître ès-lois (M. L.), à sir Hans Sloane, baronnet, membre de la société royale; contenant des des-

criptions du moose deer (1), et d'une espèce de cerf de la Virginie, avec des remarques sur l'écureuil volant d'Amérique; vol. XXXIX, p. 384 (2).

---

(1) *Deer* signifie *une bête fauve.*

(2) Linnée donna le nom de *dalea* à une plante nouvellement découverte dans l'Amérique, de la classe de la diadelphie, donnée par Miller au *jardin de Clifford*, et dont la figure se trouve dans l'ouvrage qui porte ce nom. La plante fut placée par la suite dans le genre *psoralea*, établi par Van Royen, renfermant aujourd'hui beaucoup d'espèces où il conserve le nom trivial de *dalea*. Brown s'efforça dans la suite de perpétuer le nom de *Dale* dans ses plantes de la Jamaïque, mais l'espèce de Brown est devenue l'*eupatorium dalea* du système de Linnée.

CHAPITRE XXXVII.

Bradley, écrivain populaire sur le jardinage et l'agriculture ; professeur de botanique à Cambridge. — Historia plantarum succulentarum. — Anecdotes sur Blair. — Ses observations miscellanées. — Ses Essais de Botanique, livre fort instructif. — Il confirme la doctrine des sexes des plantes par des expériences. — Sa Pharmaco-Botanologia. — Morceaux qu'il a publiés dans les Transactions philosophiques.

BRADLEY.

RICHARD BRADLEY, écrivain populaire sur le jardinage et l'agriculture, dans le commencement du dix-huitième siècle, fut un des premiers qui ont traité ce sujet d'une manière philosophique ; et comme il avoit beaucoup de connoissances en botanique, il a le droit d'avoir une place dans cet ouvrage. Il se fit d'abord connoître au public par deux morceaux im-

primés dans le vingt-neuvième volume des Transactions philosophiques : l'un sur le mouvement de la sève dans les végétaux (1), et l'autre sur la prompte croissance de la moisissure sur les melons (2). Il devint membre de la société royale, et fut choisi professeur de botanique dans l'université de Cambridge, en 1724. Bradley composa plus de vingt ouvrages différens, traitant principalement du jardinage et de l'agriculture, et publiés successivement entre les années 1716 et 1730.

Son nouveau perfectionnement de l'art de planter et du jardinage, tant philosophique que pratique (new improvement of planting, etc.), qui parut in-8°. en 1717, et son calendrier du gentilhomme et du jardinier, qui étoit la quatrième partie de l'ouvrage précédent, furent réimprimés un grand nombre de fois, tant en Angleterre qu'en pays étranger, où les traductions de ces deux livres furent souvent mises sous presse.

Sa description philosophique des ouvrages de la nature (philosophical account of the works

(1) Vol. XXIX, p. 486.

(2) Ibid., p. 490.

of nature), qui parut in-4°. en 1721, étoit un ouvrage populaire, instructif et agréable. Il eut de la réputation pendant plusieurs années. On peut dire la même chose de son traité général de l'agriculture et du jardinage, publié en deux volumes in-8°. en 1726, et de ses discours pratiques concernant les quatre élémens, en tant qu'ils influent sur la croissance des plantes, livre qui a paru en 1727. Son *Dictionnarium botanicum*, publié in-8°. en 1728, fut, je crois, le premier essai de ce genre en Angleterre.

Bradley ne se distingua par aucune découverte relative aux plantes indigènes de la Grande-Bretagne; mais la botanique exotique lui a l'obligation d'une entreprise qu'on a sujet de regretter qu'il n'ait pas été en état de continuer et de perfectionner : je veux dire son livre sur les plantes qui ont du suc (succulent plants). Comme on ne peut réussir à conserver ces plantes dans les herbiers, il n'y a point de partie de la botanique qui ait plus essentiellement besoin d'être publiée séparément. Son ouvrage porte le titre suivant : *Historia plantarum succulentarum, complectens hasce insequentes plantas, aloen scilicet, ficoiden, cereos, melocardium, aliasque*

ejus generis, quae in horto sicco coli non possunt, secundùm prototypum puta naturam in tabellis æneis insculptas, earumdem descriptiones hùc accedunt et cultura; in-4°., 1716, t. 50. Cet ouvrage fut publié par décades à différentes époques, entre les années 1716 et 1727. Il n'y en eut que cinq de complètes, la totalité fut réimprimée en 1734. Les descriptions sont en latin et en anglais, et les figures sont extrêmement bien faites dans le style du temps. L'ouvrage conserve sa valeur comme étant cité par Linnée, et comme contenant quelques plantes dont on ne trouve les figures dans aucun autre ouvrage publié. Une espèce de sedum est la seule plante indigène qui y soit contenue.

Bradley donna un cours de leçons sur la matière médicale, à Londres, en 1729. Il les publia in-8°. dans l'année suivante. Il mourut à la fin de 1732.

Quoique les écrits de Bradley ne contiennent pas beaucoup de découvertes nouvelles, cependant on y trouve des connoissances intéressantes, tirées, soit des livres, soit des conversations avec les jardiniers et les cultivateurs, ses contemporains. Il fut l'avocat de la circulation de la sève, et fit plusieurs observations

nouvelles sur le sexe des plantes, en conséquence de la production des plantes hybrides. Il fortifia ainsi cette doctrine. Il a écrit d'une manière instructive sur les gommes (gems) des arbres, sur les bulbes, la greffe, et particulièrement sur les moyens de produire des fleurs doubles et bigarrées.

Au total, les écrits de Bradley (coïncidant avec le goût croissant du jardinage, l'introduction des plantes exotiques, et les progrès faits dans l'agriculture), ont contribué à faire considérer ces arts sous un point de vue plus philosophique, et à en répandre généralement la connoissance dans le royaume, où ils les ont ainsi rendus populaires.

Le talent et le zèle de Bradley n'étoient pas médiocres; et quoiqu'ils ne fussent point ornés par le savoir, ils auroient suffi pour lui assurer, de la part de la postérité, ce degré de respect et de renommée, toujours obtenu par celui qui joint à ces qualités, de l'intégrité et une conduite estimable. Malheureusement Bradley n'eut pas cette intégrité et cette conduite. Nous trouvons, dans une notice sur sa vie écrite par M. Martyn, que Bradley parvint à être professeur en suivant une voie clandestine et frauduleuse, et que dans la suite

il négligea de remplir les devoirs de sa place. Cependant l'université consentit à ce qu'il conservât le titre de professeur, et elle le chargea de donner des leçons. Près de la fin de sa vie, sa conduite devint si blâmable, qu'on délibéra si on ne lui ôteroit pas le titre de professeur.

BLAIR.

Le docteur Patrick Blair naquit en Ecosse, et exerça la médecine et la chirurgie à Dundée, où il se fit connoître pour la première fois comme anatomiste, par la dissection d'un éléphant qui mourut près de ce lieu, en 1706. Il étoit insermenté (non juror) (1), et tellement attaché à la famille exilée (2), que, lors de la rebellion en 1715, il fut mis en prison, comme homme suspect. Il se retira dans la suite à Londres, où il se recommanda à la société royale par quelques discours sur le sexe

---

(1) On appeloit vraisemblablement ainsi ceux qui ne prêtèrent pas le serment prescrit lors du détrônement de Jacques II, qui se sauva en France, en 1688, et est le dernier des Stuart qui ait régné.

(*Note du traducteur.*)

(2) C'est-à-dire, la famille des Stuart.

des fleurs. Son séjour dans cette capitale ne fut pas long ; il la quitta et s'établit à Boston, dans le comté de Lincoln, où, si je ne me trompe, il exerça la médecine pendant le reste de sa vie. Je ne suis pas en état de fixer d'une manière certaine l'époque de sa mort, mais je présume qu'elle árriva après la publication de la septième décade de sa Pharmaco-Botanologia, en 1728.

Le premier ouvrage publié par Blair, fut intitulé : Observations miscellanées sur la médecine, l'anatomie, la chirurgie et la botanique (miscellaneous observations in physic, etc.). Il parut in-8°. en 1718. Dans la partie botanique de cet ouvrage, il insinue quelques doutes sur la méthode suggérée par Petiver et d'autres, et consistant à juger des qualités des végétaux d'après la conformité de leurs caractères naturels ; il cite pour exemple le *cynoglossum*, comme servant à prouver que cette règle est trompeuse. Il rapporte plusieurs exemples des effets vénéneux des plantes, et pense que l'échium marinum (pulmonaria maritima Linnæi) doit être rangé dans le genre *cynoglossum*, puisqu'il en a la qualité narcotique. Il décrit et représente par des figures plusieurs des plantes anglaises les plus rares, qu'il avoit

découvertes dans un voyage fait dans le pays de Galles : par exemple, le rumex digynus, lobelia dortmanna, alisma ranunculoïdes, pyrola rotundifolia, alchemilla alpina, etc.

Mais l'ouvrage par lequel Blair a rendu le plus grand service à la botanique, tira son origine de ses discours sur le sexe des plantes, lus devant la société royale, et augmentés considérablement par la suite. Il fut publié, à la requête de plusieurs membres de ce corps, sous le titre suivant : *Botanik essays*, c'est-à-dire, essais de botanique. Il parut en 1720, in-8°., ayant quatre cent quatorze pages et quatre planches de cuivre. Ce traité est divisé en deux parties contenant cinq essais; les trois premiers concernent ce qui est propre aux plantes; les deux derniers, ce qui est commun aux plantes et aux animaux.

Premier essai. Sur la structure des fleurs; distinction et définition des différentes parties.

Deuxième essai. Définition du fruit, et ses différentes espèces.

Troisième essai. Des différentes méthodes de ranger les plantes; analyse de plusieurs méthodes de classification, avec des remarques critiques sur chacune.

Quatrième essai. Sur la génération des

plantes ; le concours des sexes est nécessaire ; variété de raisons en faveur de cette doctrine ; diverses opinions relativement à la nature et à l'usage de la *farina* (1) ; réfutation de l'opinion de M. Morland.

Cinquième essai. Sur la nourriture des plantes ; les feuilles séminales ; la végétation des plantes annuelles et des arbres, et explication de la structure des parties ; qu'il y a une circulation de la sève dans les végétaux.

Le traité du docteur Blair, autant que j'ai pu faire des recherches, fut le premier ouvrage complet écrit sur ce sujet, au moins en anglais ; et l'auteur y montre qu'il connoissoit bien en général toutes les opinions et tous les raisonnemens des divers auteurs sur la matière traitée dans chaque essai. On ne doit pas juger du mérite de ces essais, d'après l'état actuel des connoissances, quoique même aujourd'hui ils puissent être lus avec plaisir et profit par ceux qui n'ont pas étudié et approfondi ce sujet avec un esprit critique. On ne peut trouver dans aucun autre auteur anglais un

---

(1) C'est-à-dire, la poussière des anthères des fleurs. (*Note du traducteur.*)

tableau où les différentes méthodes, alors inventées, soient si bien réunies. Blair fortifia par des raisonnemens solides et quelques expériences nouvelles, les argumens d'après lesquels on prouvoit le sexe des plantes. Les raisons par lesquelles il réfute l'opinion de Morland sur l'entrée de la *farina* dans le *vasculum seminale*, et sa réfutation de la théorie de Lewenhoek, ont été sanctionnées par les modernes. Si sa théorie de la végétation, ainsi que de la nourriture des plantes, et ses raisonnemens en faveur de la circulation de la sève, n'ont point été approuvés par le siècle actuel, on doit au moins convenir qu'ils sont aussi raisonnables dans leurs principes que ceux de ses prédécesseurs.

Pharmaco-Botanologia, ou Dissertation alphabétique et classique sur toutes les plantes anglaises indigènes et du jardin du nouveau dispensatoire; Londres, 1723 — 1728, in-4°. Blair décrit dans ce livre les genres et les espèces; il y a même joint les qualités sensibles, les vertus médicales, et les usages pharmaceutiques.

Il fit encore connoître dans cet ouvrage quelques-unes des plantes anglaises les plus rares, qu'il avoit découvertes lui-même dans les en-

virons de Boston. L'ouvrage est resté imparfait, n'ayant pas été porté plus loin que la lettre H.

Blair est auteur des morceaux suivans, qui se trouvent dans les Transactions philosophiques :

Anatomie et ostéologie d'un éléphant, avec une description historique de cet animal ; nos. 326, 327, 328, vol. XXVII, p. 53 et 117 ; et vol. XXX, p. 385. Cette description fut aussi publiée séparément in-4°., en 1711, ornée de figures.

La chaleur du temps, quand l'animal mourut, fut cause qu'on le disséqua précipitamment ; mais la rareté de l'occasion excita tellement le zèle de l'anatomiste, qu'on doit être étonné en voyant que Blair ait pu satisfaire aussi bien l'amateur de l'anatomie comparée, qu'il l'a fait dans ce mémoire. Il a suppléé à ce qui manquoit à quelques articles, et en a éclairci d'autres, d'après l'histoire de la dissection d'un éléphant qui avoit péri à Dublin, publiée par le docteur Moulins, en 1682.

Description d'un *asbestus*, ou *lapis amianthus*, trouvé dans le comté d'Angus, en Ecosse ; no. 333, vol. XXVII, p. 434.

Dissection d'un enfant devenu maigre et

desséché; n°. 353, vol. XXX, p. 631. A l'âge de cinq mois, l'enfant ne pesoit que cinq livres. Blair ne trouva point de vestige de l'*omentum*, et met en question si cette atrophie n'a pas tiré son origine du manque de cette membrane. L'absence de cette partie étoit probablement la suite plutôt que la cause de cette maladie de l'enfant.

Mémoire sur un enfant qui vécut un temps considérable sans prendre de nourriture; n°. 354, vol. XXXI, p. 28.

Moyen de découvrir les vertus des plantes, d'après leur structure extérieure; n°. 364, vol. XXXI, p. 30. Blair pense que même les anciens furent conduits à attribuer aux plantes des vertus semblables, dans beaucoup de cas, par la comparaison de leur port, et dans d'autres, par la conformité des qualités sensibles du goût et de l'odorat.

Observations sur la génération des plantes; n°. 369, vol. XXXI, p. 216. Expérience faite par M. Philippe Muller, qui, en séparant le spinach mâle d'avec la femelle, trouva que les semences avoient mûri; mais qu'ayant été semées, elles ne végétèrent pas. Exemples des productions hybrides parmi les choux de Savoie et autres choux. Observations sur les bigar-

rures dans les plantes ; sur la fécondation des fleurs par les abeilles et autres insectes, qui portent la poussière des étamines de fleurs en fleurs (1).

---

(1) Houston donna le nom de Blair à une plante américaine décrite par Sloane, comme une *scorodonia*. Comme on reconnut que c'étoit une espèce de *verbena*, Linnée, rendant justice au mérite de Blair, transféra le nom de Blair sur une plante de la classe de la tétrandrie, apportée du cap de Bonne-Espérance, ayant beaucoup de ressemblance pour le port avec le genre *heath* (*), et il l'appela *blaeria*.

Note relative à Bradley.

Suivant l'excellent Catalogue des livres de M. Falconet, la traduction française du *Calendrier des Jardiniers* a paru, à Paris, chez Piget, en 1743, in-12.
(*Note de Boulard.*)

(*) Bruyère.

CHAPITRE XXXVIII.

Notice sur le docteur William Sherard. — Il fait différens voyages sur le continent. — Il communique avec Ray. — On présume qu'il est l'auteur de la Schola Botanica. — *Il est l'éditeur du Paradisus d'Herman. — Consul à Smyrne. — Il communique les monumenta Teia et l'inscription Sigéenne à Chishull. — Il a un jardin près Smyrne. — Il amène Dillenius en Angleterre. — Son Pinax. — Son Herbier. — Il fonde une chaire de professeur à Oxford. — Jacques Sherard, frère du consul. — Bien versé dans la botanique anglaise. — Son jardin à Eltham. — Inscription sur son monument funéraire.*

LE DOCTEUR WILLIAM, OU GUILLAUME SHERARD.

WILLIAM SHERARD, ou Sherwood, fils de George Sherwood de Bushby, dans le comté de

Leicester, naquit en 1659, et fut élevé à l'école du marchand Taylor, jusqu'à l'an 1677, où il entra au collége de Saint-Jean. Il devint membre (fellow) de ce collége, et prit le degré de bachelier ès-lois, le 11 décembre 1683. Après ce temps, il accompagna le lord vicomte Towshend dans ses voyages, et il remplit cette mission avec tant de succès, qu'on se décida à le prier de se charger de Writhesly, petit-fils de Guillaume, premier duc de Bedford. Il acquiesça à cette demande, et fit avec ce jeune homme un nouveau voyage sur le continent, également à la satisfaction de la noble famille qui lui avoit donné cette marque de confiance.

Il revint de ce voyage, suivant que je le présume, vers l'an 1693, et communiqua à Ray un catalogue des plantes qu'il avoit remarquées sur le Mont-Jura et le Salève, ainsi que dans le voisinage de Genève. Ce catalogue fut publié comme un supplément, dans le *Sylloge stirpium Europaearum* de Ray. Vers ce temps, nous trouvons qu'il étoit en Irlande, à Moyra, avec son ami sir Arthur Rawdon, dont nous avons parlé à l'article de Sloane.

En voyageant, Sherard satisfit sa passion favorite, et forma des liaisons avec les botanistes

les plus distingués du continent, Herman, Boërrhave et Tournefort. Il fut versé de très-bonne heure dans la botanique anglaise; et, quoique les ouvrages qu'il a publiés soient en petit nombre, il n'y a pas de doute qu'il ne se soit livré avec beaucoup de zèle et de constance à l'étude des plantes anglaises. Je n'ai pas besoin d'en citer d'autre preuve que le témoignage déjà cité que Ray lui rend, en reconnoissant qu'il l'a aidé dans son histoire des plantes. Il voyagea de bonne heure dans différentes parties de l'Angleterre, et s'occupa toujours de faire des découvertes. Il fit un voyage dans la partie occidentale, et alla jusque dans le comté de Cornouailles. Il examina l'île de Jersey, et communiqua à Ray une liste de plantes, pour qu'elle fût insérée dans la première édition de la *Synopsis*, imprimée en 1690.

On dit qu'il est l'auteur du livre publié sous le nom de Samuel Wharton, intitulé : *Schola Botanica*, sive catalogus plantarum quas ab aliquot annis in horto regio Parisiensi studiosis indigitavit Josephus Pitton de Tournefort; Amsterdam, 1689, in-12. Cet ouvrage fut réimprimé en 1691 et 1699. Si Sherard a été vraiment l'auteur de ce livre, il faut qu'il ait suivi les leçons de Tournefort dans trois saisons

différentes. Cet ouvrage contient une esquisse grossière de la méthode de Tournefort, exposée dans une longue collection de plantes, parmi lesquelles on trouve d'innombrables variétés, quelques nouvelles espèces rassemblées par Tournefort lui-même, dans les montagnes des Pyrénées, et d'autres dont Fagon, premier médecin du roi de France, avoit enrichi le jardin royal de Paris (1).

C'est aussi à Sherard qu'on doit la publication du livre d'Herman, intitulé : *Paradisus Batavus, continens plus centum plantas affabre aere incisas, et descriptionibus illustratas*, in-4°. Lugd. Batav. 1698. Il écrivit pour ce livre une préface dans laquelle il expose la peine qu'il a eue de mettre en ordre les papiers de l'auteur, et qui contient une description des autres ouvrages d'Herman : cette préface est datée de Genève, en avril 1697, époque où il paroît que Sherard faisoit son troisième voyage sur le continent.

En 1700, Sherard communiqua à la société

---

(1) Avant la révolution française, le Jardin des Plantes de Paris s'appeloit le Jardin Royal.
(*Note du traducteur.*)

royale un procédé pour faire plusieurs vernis de la Chine, qui avoit été envoyé au grand duc de Toscane, par les Jésuites missionnaires en Chine (1). Il fut publié dans les Transactions philosophiques ; n°. 262, vol. XXII, p. 525. L'année suivante, il communiqua à la société un mémoire du docteur J. Del Passa, relatif aux effets venimeux que le vernis indien produit sur la peau humaine, tandis qu'il ne fait aucun tort à la peau nue d'une volaille. Je ne puis déterminer si ce fut promptement après cette époque qu'il eut quelque fonction publique ; mais, en 1702, il fut l'un des commissaires pour les marins malades et blessés à Portsmouth ; et je crois que, bientôt après, il fut nommé consul à Smyrne, place que probablement son désir de chercher des plantes dans l'Orient, ne contribua pas peu à lui faire accepter. Mais les connoissances et le goût de

(1) *Voyez* sur les missions et sur les Jésuites : 1°. l'ouvrage traduit de Ryan, par Boulard, qui a paru à Paris, chez Garnery, libraire, en 1807, intitulé : *Bienfaits de la religion chrétienne* ; 2°. un autre excellent livre, publié chez Maradan, aussi libraire, en 1808, intitulé : *Choix des lettres édifiantes, écrites des missions étrangères.*

Sherard n'étoient pas bornés à l'étude de la botanique. M. Martyn nous apprend qu'en 1705, il visita avec Antoine Picenini les sept églises d'Italie. En 1709 et 1716, il transcrivit les *Monumenta Teia*, fit copier et envoyer en Angleterre l'inscription Sigéenne, et c'est à lui que le savant docteur Chishull a dédié la description qu'il en a donnée. Il envoya aussi une description de l'île qui s'étoit élevée près de Santorini, dans l'Archipel, le 12 mai 1707. Cette dernière description fut imprimée dans les Transactions philosophiques; n°. 314, vol. XXII, p. 67.

Pendant son séjour à Smyrne, il avoit une maison de campagne dans un endroit appelé Sedekio. On s'y souvient encore que c'étoit la résidence de Sherard. En 1749, Hasselquist voyagea dans cette retraite, et considéra avec tout l'enthousiasme d'un jeune botaniste, le lieu où *le régent du monde botanique* (c'est le nom qu'il donne à Sherard) passoit ses étés, et cultivoit son jardin. C'est là que Sherard rassembla des échantillons de toutes les plantes de la Natolie et de la Grèce, et commença ce fameux herbier, devenu à la fin le plus considérable de tous ceux formés par un seul homme, puisqu'étant terminé, il passe pour

avoir contenu douze mille espèces. On prétend aussi qu'il y commença son célèbre Pinax, auquel il continua, pendant toute sa vie, à faire des additions. Il retourna en Angleterre en 1718. Bientôt après, il obtint le degré de docteur ès-lois, qui lui fut conféré par l'université d'Oxford.

En 1721, Sherard communiqua à la société royale la description d'un arbre vénéneux (poison wood tree) de la nouvelle Angleterre, qu'il avoit reçue de M. More. Il ne paroît pas qu'on ait fixé d'une manière certaine quelle étoit l'espèce de cet arbre, avant que le docteur Sherard ait indiqué que c'étoit *arbor americana alatis foliis*, etc. Pluken. Phytograph. t. 145, f. 1 (rhus vernix Linnæi). Cette observation est imprimée dans les Transactions philosophiques; n°. 367, vol. XXXI, p. 147.

Il retourna cette année sur le continent, et fit un voyage en Hollande, en France et en Italie. Pendant son séjour à Paris, il trouva le botaniste Vaillant dans un état de santé qui déclinoit; mais celui-ci, jaloux de sauver de l'oubli ses papiers, avoit sollicité Boërrhave de les acheter et de les publier. Sherard négocia cette affaire, et passa la plus grande partie

de l'été avec Boërrhave, pour mettre les manuscrits en ordre. C'est donc particulièrement à Sherard que les savans ont l'obligation de posséder le *Botanicon Parisiense*, qui fut publié en 1727. Boërrhave mit en tête de cet ouvrage une lettre latine écrite par le docteur Sherard, et contenant le récit de cette transaction, dont il a rendu un compte plus ample dans la préface. Ce fut dans ce voyage, qu'étant occupé à chercher des plantes dans les Alpes, peu s'en fallut qu'il ne fût tué d'un coup de fusil par un paysan qui l'avoit pris pour un loup.

A son retour, il amena avec lui le célèbre Dillenius, avec lequel il avoit correspondu auparavant, et qu'il avoit encouragé à suivre ses recherches dans la classe de la cryptogamie, et à publier ses *Plantae Gissenses*. Sherard fut lui-même en Angleterre un des premiers qui appelèrent l'attention sur cette partie, jusqu'alors négligée, de l'histoire naturelle, et dans laquelle Dillenius a déjà surpassé tous ceux qui ont écrit avant lui.

Quoique le docteur Sherard eût acquis une fortune considérable dans l'Asie, cependant il vivoit à Londres extrêmement retiré, et totalement livré à l'étude de l'histoire naturelle,

excepté lorsqu'il alloit à la maison et au beau jardin de son frère à Eltham. Le docteur Dillenius l'aidoit dans sa principale occupation, qui consistoit à continuer son Pinax, ou recueil de tous les noms que les écrivains de botanique avoient donnés à chaque plante, ouvrage qui étoit une continuation du grand plan de Gaspard Bauhin.

Le docteur Sherard fut, d'une manière particulière, le patron du docteur Mark Catesby, et il mit lui-même les noms latins aux plantes de l'histoire naturelle de la Caroline.

Il mourut le 2 août 1728, et par son testament, il donna trois mille livres sterlings, pour établir une chaire de botanique à Oxford, à condition que Dillenius en seroit nommé le premier professeur. Il donna de quoi construire un édifice à l'entrée du jardin pour l'usage du professeur, et il fit présent à cet établissement, de ses livres de botanique, de son herbier et de son Pinax.

Le docteur Sherard fut l'un des derniers de ces hommes qui firent honneur à l'Angleterre, à cette époque qui est appelée par Linnée l'âge d'or de la botanique. Ayant eu dès ses premières années du goût pour l'étude de l'histoire naturelle, et ayant acquis dans

sa jeunesse la connoissance de la botanique anglaise, ses voyages successifs sur le continent, et sa longue résidence dans l'Orient, lui donnèrent d'amples moyens de faire des progrès dans la science dont nous écrivons l'histoire; et lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, sa fortune, son savoir et ses qualités aimables, le rendirent un protecteur libéral et zélé de la botanique, ainsi que de ceux qui la cultivoient (1).

En 1766, M. Ellis fit présent à la société royale de quelques manuscrits du docteur Sherard.

J. SHERARD.

Jacques, frère du docteur William, ou Guillaume Sherard, naquit en 1766. Il exerça la médecine dans l'état d'apothicaire à Londres, et se livra de bonne heure et avec zèle à l'étude

---

(1) Vaillant donna le premier le nom de Sherard à une plante qui a été depuis assimilée à la verveine. Vers le même temps, Dillenius avoit aussi, dans sa *Flora Gissensis*, donné le nom de Sherard à une plante anglaise, de la classe radiée (stellated) dans le systême de Ray, qui conserve encore sa distinction dans la classe de la tétrandrie de Linnée.

favorite de son frère. S'étant distingué dans sa profession, et y étant devenu opulent, il cultiva dans sa maison de campagne à Eltham, dans le comté de Kent, un des plus riches jardins que l'Angleterre ait jamais possédés. Ce fut aussi la retraite de son frère le consul, quand celui-ci fut revenu de Smyrne; et il a été immortalisé par la plume de Dillenius. J. Sherard n'est pas connu comme auteur, mais son nom se trouve souvent dans la Synopsis de Ray, pour ses découvertes de plantes rares anglaises qu'il connoissoit très-bien; de même qu'on dit qu'il avoit une grande connoissance de l'histoire naturelle en général, ainsi qu'un très-grand zèle pour la botanique. Il joignit, à ce mérite, du goût pour les arts élégans et polis, et particulièrement pour la musique, dans laquelle il étoit très-habile.

Il hérita de la masse de la fortune de son frère; et, si je ne me trompe, dans la dernière partie de sa vie, il reçut de l'université d'Oxford le grade de docteur en médecine, et fut admis comme membre du collége des médecins. Il épousa Suzanne, fille de Richard Lockvood, écuyer. Il mourut sans postérité, le 12 février nouveau style, et fut enterré dans l'église d'Evington, près Leicester, où sa veuve fit

élever un monument à sa mémoire. Je transcrirai ci-dessous (1) l'épitaphe placée sur ce monument. Cette veuve ne survécut que quatre ans à son mari.

---

(1) M. S.
JACOBI SHERARD, M. D.
Coll. Medic. Lond. et Societ. Reg. Soc.
viri multifariâ doctrinâ cultissimi,
in rerum naturalium, Botanices imprimis scientiâ
pene singularis;
et ne quid ad oblectandos amicos deesset,
artis musicæ peritissimi.
Accesserunt illi in laudis cumulum
mores christiani, vitæ integritas
et erga omnes
comitas et benevolentia.
Obiit prid. id. feb. A. D. 1737,
annos natus 72.
Uxor Susanna Rich. Lockwood arm. fil.
optimo marito
hoc monumentum mœstissima posuit;
quæ obiit nov. 1741,
et juxtà maritum sepulta est.



CHAPITRE XXXIX.

Dillenius, né en Allemagne, élevé à Giessen; membre de l'académie des Curieux de la nature. — Notice sur ses mémoires insérés dans les Miscellanea curiosa, *sur les plantes d'Amérique naturalisées en Europe, le café, etc. — Son* Catalogus Gissensis. — *Description de ce livre. — Ses nombreuses découvertes dans la classe de la cryptogamie. — Dillenius est conduit en Angleterre par le consul Sherard. — Il publie une nouvelle édition de la Synopsis de Ray, considérablement augmentée. — Il est employé à continuer le Pinax de Sherard.*

DILLENIUS.

Après avoir parlé de Sherard, l'ordre chronologique aussi bien que d'autres rapports, me conduisent à parler d'un homme qui jouit de la plus haute réputation dans la botanique. Le partage du même goût, et la coopération

dans le même projet, qui ont commencé par former la base de la liaison de Sherard et de Dillenius, ont uni inséparablement leurs noms, et cette union durera autant que leurs ouvrages. Quoique Dillenius ne soit pas né en Angleterre, il est naturalisé et adopté comme un de ses enfans, par une nation à la gloire botanique de laquelle il a plus contribué que personne ne l'avoit fait depuis Ray. Ce n'étoit pas un petit sacrifice que d'abandonner sa patrie, ses amis, ses liaisons, et la perspective que pouvoit lui présenter une profession qui est au moins quelquefois lucrative, pour se vouer à la culture d'une science dans un pays étranger, où tout ce qu'il pouvoit espérer, étoit le plus probablement l'obtention précaire seulement d'une place de professeur.

Jean-Jacob Dillenius (1) naquit à Darmstadt

---

(1) Il existe une lettre écrite par Dillenius, en 1727, où il dit ce qui suit à son correspondant : « J'ai » eu autrefois l'envie d'écrire mon nom *Dillen*, ce » dernier mot étant plus aisé à prononcer. Je voulois » aussi faire prendre à mon frère le même nom, car » mon bisaïeul l'avoit porté, et mon trisaïeul s'étoit » nommé *Dill*; mais j'ai renoncé à ce projet, ayant » considéré que mon nom et celui de mon père avoient » été si souvent écrits *Dillenius* ».

en Allemagne, en 1687. Il paroît qu'il reçut son éducation principalement à l'université de Giessen, ville de la haute Hesse, et où il est probable que sa famille avoit beaucoup de considération, et des parens ayant du crédit, puisque je trouve deux de ses contemporains du même nom, dont un étoit professeur en médecine et doyen de cette faculté à Giessen, et l'autre, *poliater*, ou médecin public, place qui, quoiqu'elle soit inconnue dans la Grande-Bretagne, n'est, à ce que je crois, pas rare en Allemagne, et que Dillenius lui-même possédoit dans cette ville. Il fut de très-bonne heure membre de la société appelée *Academia curiosorum Germaniae*. Il communiqua à cette société plusieurs mémoires qui furent publiés dans les *Miscellanea curiosa*. Le plus ancien que je trouve, est une dissertation qui est placée dans la troisième centurie d'observations, vers l'an 1715, et qui concerne les plantes d'Amérique naturalisées en Europe. C'est un sujet qui pourroit encore être traité aujourd'hui avec beaucoup de succès par une main habile. Le résultat de l'observation et des renseignemens qu'on pourroit prendre sur cette matière, prouveroit incontestablement, qu'un nombre beaucoup plus considérable que

nous ne le présumons, de plantes qui sont regardées aujourd'hui comme indigènes d'Europe, est d'origine exotique. Indépendamment du moyen qui se présente le plus, depuis le jardin jusqu'au tas de fumier, et de-là jusqu'aux champs, parmi une variété d'autres causes, l'importation du grain en a produit un grand nombre; l'emballage des marchandises, et le nettoiement des vaisseaux, ont été des moyens d'en disperser beaucoup. La Flore anglaise, telle qu'elle existe actuellement, ne peut pas peut-être contenir moins de soixante espèces reconnues; et un examen critique en feroit trouver probablement un beaucoup plus grand nombre.

Dans la quatrième centurie du même ouvrage, nous trouvons une dissertation critique sur le cahve (café des Arabes), et sur le café d'Europe, ou du moins sur les préparations de ce genre, faites avec du grain ou des légumes. Dillenius donne le résultat de ses propres observations faites avec des pois, des fèves et des haricots; mais il dit que c'est avec du riz qu'on peut faire la liqueur la plus semblable à celle du café, et qu'on distinguoit très-difficilement cette dernière, d'avec celle qui étoit le produit du riz.

Dans la sixième centurie, il a décrit quatre espèces de plantes douteuses, dont il a donné les figures ; trois sont du genre *spergula*, aujourd'hui *arenariae*, et une est une *veronica*.

Dans l'appendix de cette centurie, Dillenius donna le premier échantillon, ou *specimen*, de son examen exact de quelques plantes de la classe de la cryptogamie, examen qu'il a ensuite porté si loin pour les progrès de la botanique. Dans ce mémoire, Dillenius traite de la propagation des plantes en général, mais plus particulièrement de celle des fougères ou plantes capillaires, et de celle des mousses, qu'on avoit regardées jusqu'alors comme n'ayant ni fleurs ni semences. Il décrit les fleurs de ce genre, qu'il nomma dans la suite *lichenastrum*, et qui étoient nommées par Micheli *jungermania*. Il donne le dessin de deux du genre *chara*, de quelques confervæ, et de plusieurs plantes plus parfaites, particulièrement de la *chondrilla*. Il fixe les genres *radiola*, *corrigiola*, etc., et particulièrement le *centunculus* et la *cameraria*, qui a été ensuite appelée *montia*. Il joint à ces détails beaucoup d'observations curieuses, qui tendent toutes à confirmer la doctrine du sexe des plantes,

et qui ont pour objets les pétales et les étamines, la racine de l'equisetum, la poussière des anthères, la forme différente de celle de l'orchis, qu'il dit être conique, et de celle de l'ophris, qui est ronde.

Dans la neuvième centurie du même ouvrage, il rapporte une expérience qu'il avoit faite, concernant l'opium qu'il préparoit lui-même avec des pavots recueillis en Europe.

Dans la huitième centurie, il paroît comme zoologiste, dans un mémoire sur les sangsues, et décrit deux espèces du genre *papilio.*

En 1719, il publia son catalogue des plantes croissant dans le voisinage de Giessen, ouvrage qui lui a fait la réputation d'un des plus exacts botanistes du siècle. Il porte le titre suivant :

Jo. Jac. Dillenii M. L. Ac. Nat. Cur. coll. catalogus plantarum sponte circa Gissam nascentium, cum appendice, quâ plantae post editum catalogum circa et extra Gissam observatae recensentur, specierum novarum vel dubiarum descriptiones traduntur, et genera plantarum nova, figuris aeneis illustrata describuntur : pro supplendis institutionibus rei herbariae Josephi Pitton Tournefortii. Franc. ad Maen. 1719,

in-8°. cum tab. XVI, *cat.* pp. 240, *app.* pp. 174. Cui subjicitur *examen responsionis Aug. Quir. Rivini.*

Cet ouvrage est dédié aux chefs de l'université de Giessen, et contient les plantes des environs, formant une étendue qui n'a pas plus d'un mille et demi d'Allemagne. Il a donné une carte de cette portion de terrain dans son livre.

L'auteur a mis en tête un examen critique des méthodes de classification des plantes, publiées par Ray et Knaut, qui avoient fondé leurs distinctions classiques sur le fruit, et de celles publiées par Rivin et Tournefort, fondées sur la fleur. A la fin, il donna la préférence au systême de Ray, et le suivit constamment le reste de sa vie. Sa critique de Rivin lui attira le ressentiment de cet auteur, qui étoit alors très-avancé en âge, et qui répondit à ses objections. Dillenius avoit écrit dans un style qui n'étoit que trop répréhensible, et qu'on ne peut excuser en quelque sorte que comme étant naturel à la chaleur d'un jeune auteur. Cependant on a généralement reconnu qu'il avoit raison pour le fond.

Rien ne peut montrer plus fortement l'habileté prématurée et l'infatigable application

de Dillenius, que d'avoir été capable de citer et faire connoître un si grand nombre de plantes dans un si petit traité. Les plantes dont il fait l'énumération ne montent pas à moins de neuf cent quatre-vingts espèces, de ce qu'on appeloit alors les plantes plus parfaites, c'est-à-dire, les plantes autres que les champignons et toutes les mousses. Dillenius entra dans l'examen le plus approfondi de cette classe; et ses découvertes ainsi que ses soins, ont étendu les bornes de ce champ, que les botanistes anglais avoient cultivé avec tant de succès avant lui. Il a été fait plus à cet égard en Angleterre, que chez toute autre nation. Le Pinax de Gaspard Bauhin ne contient que cinquante espèces, tant on s'étoit peu occupé des mousses auparavant. La première édition de la Synopsis de Ray, imprimée en 1690, n'en contient pas plus d'environ cent quatre-vingts espèces, tandis que d'après les recherches des botanistes anglais, particulièrement de Doody, Sherard, Vernon, Llhwyd, Robinson, Petiver, Bobart et autres, cet ordre a été tellement augmenté dans la seconde édition du même ouvrage, en 1696, qu'il contient plus de cent soixante-dix espèces.

Toutefois, Dillenius est le premier écrivain qui les ait examinées, en s'occupant des carac-

tères génériques, et qui ait divisé les mousses et les champignons, chacun dans des genres séparés. C'est dans ce livre que nous trouvons pour la première ſois les mots *bryum*, *hypnum*, *mnium*, *sphagnum*, *lichenoides*, et *lichenastrum*, comme des noms génériques. Les quatre premiers de ces noms étoient des termes employés par les pères de la botanique (patres botanici), quoiqu'ils ayent été négligés par les restaurateurs de la science, qui les avoient rangés tous sous le terme général *muscus*, excepté le *lichen*, le *lycopodium* et le *polytrichum*. Pour prouver son exactitude et le soin qu'il apporta à ce travail, on observera que, dans les seuls environs de Giessen, Dillenius découvrit plus de deux cents espèces de mousses, dont cent quarante étoient nouvelles; qu'enfin, dans l'ordre des champignons, il fait l'énumération de plus de cent soixante espèces, dont plus de quatre-vingt-dix étoient telles, qu'il a jugé qu'aucun auteur ne les avoit fait connoître avant lui. Les plantes sont rangées dans ce catalogue, suivant l'ordre de leur floraison dans tout le cours de l'année. Il y a joint les endroits où elles croissent, avec des observations critiques sur beaucoup d'espèces.

L'appendix contient une liste de vingt plantes, ajoutées à celles du catalogue, et découvertes dans les environs immédiats de Giessen, ainsi qu'une énumération de plus de cent espèces observées par l'auteur, au-delà des bornes circonscrites dans le catalogue. Cela rend le livre en grande partie une Flore des plantes de la Hesse. On trouve ensuite, 1°. une description des nouvelles espèces du catalogue; 2°. l'établissement de ses nouveaux genres de mousses, champignons, et d'un grand nombre d'autres, montant à près de cent, dont quelques-uns, formés par les précédens auteurs, ne sont ici que perfectionnés, mais dont la beaucoup plus grande partie est créée par lui et entièrement neuve. On y trouve aussi les parties de la fructification dessinées séparément en seize planches de cuivre. Cette partie de son ouvrage a joui d'une grande autorité auprès des écrivains qui lui ont succédé; et beaucoup de ces caractères ont subi l'épreuve du système de Linnée.

Le mérite de cet ouvrage fixa la réputation de l'auteur comme botaniste parfaitement savant; il le fit connoître de tous ceux qui cultivoient ou professoient cette science avec distinction, entr'autres de M. Guillaume She-

rard, ensuite connu sous le nom de docteur, à qui l'on a l'obligation de ce que Dillenius a été amené en Angleterre, et ensuite de ce qu'il a eu une chaire à Oxford. Sherard étoit alors l'un de ces hommes en petit nombre qui cultivoient et protégeoient la science dans la Grande-Bretagne. Il venoit dernièrement d'arriver de Smyrne; et, regrettant d'avoir négligé l'étude de la classe de la cryptogamie, il étoit tellement content des découvertes de Dillenius dans cette partie de la botanique, qu'il entra en correspondance avec lui, se procura des échantillons de son herbier, et l'amena ensuite en Angleterre. Nul homme n'étoit plus étroitement voué à son étude favorite, que Dillenius ne l'étoit à Flore; et, après son arrivée en Angleterre, il continua ses travaux en botanique avec un zéle et une application extraordinaires. L'acquisition d'un homme si capable, fut vraisemblablement un nouvel aiguillon qui excita encore le consul Sherard à essayer de faire revivre l'étude de la botanique dans l'université d'Oxford.

Dillenius arriva en Angleterre en août 1721; il n'y résida pas long-temps sans donner un ouvrage qui étoit beaucoup désiré; c'étoit une nouvelle édition de la Synopsis stirpium Bri-

tannicarum de Ray. La dernière édition étoit de 1696, et étoit devenue rare. Dillenius avoit fermement adopté le systême de Ray, et il le perfectionna même dans quelques parties, quoiqu'il fasse entendre dans une de ses lettres à un ami, qu'il ne lui avoit pas été permis de faire tous les changemens qu'il auroit désirés. Il se trouvoit avoir de grands moyens d'augmenter le livre, par sa découverte de nouvelles espèces dans la classe de la cryptogamie, et parce qu'il avoit établi de nouveaux genres. Les découvertes de beaucoup d'hommes de mérite, dont il rappelle les noms dans sa préface, le mettoient encore en état d'augmenter beaucoup la botanique anglaise; enfin, l'habileté et l'aide du docteur Richardson, de M. Jacques Sherard, et de plusieurs autres, le rendoient assez capable d'ajouter l'ancienne botanique bretonne, si je puis ainsi parler, à la botanique anglaise. Aussi, la troisième édition qu'il publia en 1724, satisfit-elle tous les amateurs de la science dans toute l'Europe. Vingt-quatre planches de plantes rares furent ajoutées à cette édition; et, indépendamment de beaucoup de notes précieuses et de corrections dans les genres, l'addition des nouvelles espèces étoit très-considérable. Ce qui

avoit été ajouté à ce livre d'après les propres découvertes de Dillenius, et d'après les communications des autres, dont les noms sont mentionnés dans la préface, particulièrement d'après celles faites par le docteur Sherard et le docteur Richardson, montoit à près de quarante nouveaux *fungi*, à autant de plantes marines, à plus de cent cinquante mousses, et à plus de deux cents autres plantes qu'on avoit reconnues être indigènes d'Angleterre, depuis la publication de la seconde édition; le nombre total des plantes anglaises étant d'environ deux mille deux cents, suivant ce livre. Mais il faut observer ici, qu'alors les botanistes n'avoient pas suffisamment établi les distinctions spécifiques; et ce nombre n'avoit point subi l'épreuve des règles de Linnée, épreuve qui depuis a réduit ces plantes à moins de mille huit cents.

Dillenius paroît avoir partagé son temps avant son établissement à Oxford, principalement entre la maison de campagne de M. Jacques Sherard, à Eltham, dans le Kent; la maison du consul dans la ville, et son propre logement, qui, en 1728, étoit dans Barking-Alley.

En 1727, le docteur Threlkeld publia sa *Synopsis stirpium Britannicarum*, dans la-

quelle il avoit inséré quelques traits de critique sévères contre Dillenius, portant principalement contre l'introduction de ses nouveaux noms génériques. Il invective aussi contre lui pour avoir multiplié sans nécessité les espèces des plantes. *Voyez* les articles *anagallis aquatiqua, dens leonis, lichenoides, muscus trichoides, stellaria, etc.* Quoique Dillenius fût choqué du ton dur et grossier des critiques de Threlkeld, il se modéra assez pour s'abstenir d'entrer dans aucune controverse à cette occasion. Vraisemblablement il pensa que les objections de Threlkeld n'étoient pas assez fortes pour faire de l'effet sur les hommes versés dans la science, parce que le botaniste irlandais connoissoit peu aucun des vrais principes de la distinction des genres. Dans une lettre qu'il écrivit aussitôt après la publication de la Flore irlandaise, après s'être plaint de la grossièreté des critiques de Threlkeld, il marque à son correspondant, qu'il n'y avoit qu'une seule plante citée dans le livre, qui n'étoit pas connue auparavant comme indigène d'Irlande. Cette plante, ajoute-t-il, est la *pseudo-stachis alpina*, de Gaspard Bauhin (*stachys alpina Linnaei*), et il l'avoit inséré sur l'autorité du manuscrit d'Heaton.

Vers ce temps, il se proposoit de publier une nouvelle édition de la *Synopsis*, avec l'addition des anciens noms bretons, et les temps de la floraison, article négligé dans les éditions précédentes. Ce projet fut laissé de côté, et il s'occupa d'un appendix pour lequel il avoit d'amples matériaux qu'il avoit reçus de différentes personnes, particulièrement du docteur Richardson, de North-Bierly, dans l'Yorckshire, et de M. Brewer, qui avoit séjourné pendant deux saisons à Bangor, pour rechercher et rassembler les plantes de Snowdon et des parties voisines. Brewer fut très-heureux dans ses recherches, et envoya en différentes fois un grand nombre de plantes rares à Dillenius. Cet appendix aussi ne fut point terminé. Cependant tous ces efforts furent utiles pour le projet qu'il se proposoit, de compléter l'*Historia muscorum*. Le pays de Galles fut une source productive de nouveaux sujets à cet égard; et Dillenius profita lui-même des recherches de Brewer.

Quelle que pût être la nature précise de son engagement avec le consul Sherard, il paroît que Dillenius, doutant du succès du plan d'Oxford, avoit formé le projet de résider pendant quelque temps dans le comté d'Yorck, s'il ne

s'y établissoit pas définitivement. Dans une lettre à un correspondant de ce pays, datée du 16 décembre 1727, il écrit ce qui suit : « Dites-moi, Monsieur, combien il en coûte » pour vivre en pension dans ce pays? Si » Oxford ne réussit pas, comme cela arrivera » vraisemblablement, je pourrois, pourvu » que quelque petite occupation m'y encou- » rageât, me résoudre à vivre ici pendant » quelque temps, si ce n'est pas pour toute ma » vie ». Toujours depuis son séjour en Angleterre, ses occupations avoient été aussi variées qu'importantes; et il s'étoit distingué par son infatigable application, de même que par ses talens. Depuis son arrivée, en 1721, il avoit publié la *Synopsis* dont il avoit dessiné toutes les figures, s'il ne les avoit pas même gravées. Il commença bientôt après l'*Hortus Elthamensis*. Il rassembla des matériaux pour une nouvelle édition tant de la *Synopsis*, que de son appendix. Il ne perdit jamais de vue son *Historia muscorum*. Indépendamment de tous ces travaux, il paroît s'être occupé avec vigueur de son *Pinax*. Dans un lettre datée du 26 décembre 1727, il dit : Nous avons examiné presque tous les auteurs, mais il faut quelques années de tranquillité pour

mettre tout cela en ordre, et bien écrire notre ouvrage.

En août 1728, le consul Sherard, son ami et son protecteur, mourut. Par suite du testament de ce dernier, Dillenius s'établit bientôt après à Oxford, l'université n'ayant point usé de son droit de nomination, en considération de la bienfaisance de Sherard.

CHAPITRE XL.

*Dillenius s'établit dans la chaire de botanique à Oxford. — Il publie l'*Hortus Elthamensis. *—Linnée va voir le professeur à Oxford. — Dillenius correspond avec Haller. — Il aide le docteur Shaw à classer ses plantes d'Orient et d'Afrique. — Son* Historia muscorum. *— Il médite une histoire des fungus* (1). *— Sa mort et son caractère.*

DILLENIUS.

DILLENIUS se trouvoit alors parvenu à cette situation, qui avoit probablement été le principal objet de ses désirs, et qu'il regardoit également comme le complément de ses espérances, un asile qui assuroit son existence, et le moyen de goûter cette satisfaction qu'on trouve à suivre ses goûts et l'étude qu'on aime.

---

(1) Champignon.

Ajoutez à cela qu'il se trouvoit placé dans une société de savans dans l'acception la plus complète de ce mot, et qu'il trouvoit près de lui tous les secours que peuvent procurer les trésors de l'érudition tant ancienne que moderne, à un esprit cherchant à s'instruire.

Il avoit formé le plan de l'Hortus Elthamensis dès l'année 1724, immédiatement après la publication de la *Synopsis;* et il avoit même dessiné et décrit quelques-unes des plantes avant la mort du docteur Sherard. L'ouvrage fut alors continué avec zèle, et fut imprimé en 1732, sous le titre suivant : *Hortus Elthamensis, seu plantarum rariorum quas in horto suo Elthami in Cantio coluit vir ornatissimus et praestantissimus Jacobus Sherard M. D. Soc. Reg. et Coll. med. Lond. Soc. Gulielmi P. M. frater, delineationes et descriptiones, quarum historia vel planè non vel imperfectè à rei herbariae scriptoribus tradita fuit. Auctore Johanne Jacobo Dillenio, M. D.* Lond. fol. pp. 437, tab. 324.

Dans cet ouvrage élégant et soigné, dont Linnée a dit : *Est opus botanicum quo absolutius mundus non vidit,* on trouve décrites et représentées par des figures, avec l'exacti-

tude la plus détaillée, quatre cent dix-sept plantes, toutes dessinées et gravées à l'eau-forte, par Dillenius lui-même, et consistant principalement dans ces exotiques qui étoient alors rares, ou nouvellement transplantés en Angleterre. On y voit un petit nombre des plantes les plus rares anglaises ou galloises. Elles sont rangées par ordre alphabétique. On y a mis les figures de grandeur naturelle, autant que cela a été possible. Les synonymes des précédens auteurs sont cités et accompagnés d'un grand nombre de discussions et de recherches critiques, les plus propres pour déterminer les espèces d'une manière certaine. Plusieurs nouveaux genres y sont établis; beaucoup de nouveaux geranium y sont représentés par des figures, et on y donne une histoire très-détaillée du genre *mesembryanthemum*, avec un tableau synoptique de toutes les espèces, dont cinquante-quatre sont décrites et représentées par des figures dans cet ouvrage (1).

(1) Les planches de l'Hortus Elthamensis furent dans la suite vendues à un libraire hollandais, qui en publia une édition accompagnée seulement de la dénomination des espèces. Cela fut fait à Leyde, en 1774, et il y en a beaucoup d'exemplaires en Angleterre.

Nous voyons dans la liste des gradués, que Dillenius fut admis au degré de docteur en médecine dans le collége de Saint-Jean, le 3 avril 1735.

Dans l'été de 1736, Linnée alla voir le professeur d'Oxford; et, quoique Dillenius ne goûtât pas le système sexuel qui venoit d'être rendu public vers cette époque, pour la première fois, cependant le naturaliste suédois emporta la plus grande opinion du mérite de notre auteur; et, comme je l'ai déjà fait observer dans une autre occasion, il s'exprima dans les termes suivans : *In Angliâ nullus est qui genera curet vel intelligat praeterquam Dillenius.*

Depuis ce temps, Linnée correspondit avec Dillenius, lui envoya sa *Flora Laponica*, et lui dédia la *Critica botanica*. A cette occasion, le professeur lui envoya ses remercîmens dans les termes suivans, par une lettre du 18 août 1737 : *Vidi, accepi, et legi Floram tuam Laponicam multâ cum voluptate; utinam plures istius modi nobis praestarent tali studio et curâ elaboratae! in hâc te virum praestitisti.*

Pendant cette époque, Dillenius correspondoit souvent avec Haller, qu'il estimoit pro-

bablement davantage, à cause de l'affinité de son systême avec celui de Ray, qu'il avoit lui-même adopté. Il paroît qu'il regardoit Haller comme le seul homme en état de continuer le Pinax, et qu'il désiroit l'avoir pour successeur.

Vers ce temps, il étoit occupé, avec le docteur Shaw, à mettre en ordre et à faire connoître d'une manière certaine, les plantes orientales formant la collection de ce savant voyageur. Comme elle étoit composée entièrement d'échantillons desséchés, et comme elle étoit très-considérable, contenant six cent quarante espèces, il falloit être aidé par un homme habile, pour distinguer un nombre si grand de végétaux, et leur appliquer des synonymes. Ainsi le catalogue qui est joint à la première édition de l'ouvrage fait avec soin du docteur Shaw, et les gravures d'un petit nombre de plantes, peuvent être regardés éventuellement comme dus à notre professeur de botanique.

Après avoir terminé l'Hortus Elthamensis, il continua avec beaucoup de zèle son histoire des mousses. On a déjà observé qu'il avoit étendu ses recherches dans cette partie de l'histoire naturelle, beaucoup plus loin qu'aucun des botanistes qui l'avoient précédé, ayant

lui-même le premier découvert un grand nombre d'espèces, et séparé celles précédemment décrites ensemble sous le terme général de *muscus*, en différens genres, sous les noms de *sphagnum*, *fontinalis*, *bryum* et *hypnum*; prenant ces distinctions tant d'après le port des plantes (auquel l'exact Haller avoit trop d'égard), que d'après la figure et la situation de cette partie de la fructification, qui est regardée aujourd'hui comme la capsule. Au moyen de ce que Dillenius pouvoit faire usage de l'excellente bibliothèque botanique des Sherard, et de ce qu'il avoit toute liberté de consulter leur herbier et celui de M. Dubois, qui, ainsi que M. Doody et plusieurs autres, s'étoit distingué quelques années auparavant par plusieurs découvertes dans ce genre, il avoit des avantages que peut-être aucune autre situation ne pouvoit procurer. De plus, afin de se donner à lui-même toutes les autres commodités que l'Angleterre pouvoit lui fournir pour faire des découvertes dans cette partie de la science, il fit un voyage dans le pays de Galles, pendant l'été de 1726. Il fut suivi dans cette excursion par Samuel Brewer. Ils examinèrent Cader-Idris, et établirent leur résidence à Bangor; ils parcoururent Snowdon,

Glyder, l'île d'Anglesey, et allèrent voir l'île de Man. M. Green, ecclésiastique de ces contrées, leur fut utile pour diriger leurs recherches, et il aida Dillenius pour les noms gallois des lieux et des plantes. Le révérend Littleton Brown, maître-ès-arts, membre de la société royale, est également cité comme ayant communiqué à notre auteur beaucoup d'échantillons de la classe de la cryptogamie, rassemblés par lui dans le pays de Galles, le Shropshire, et l'Herefordshire : ce fut ainsi que, par le concours et les communications de ces amis et de beaucoup d'autres, dont il a généreusement avoué et reconnu les services (1) ; c'est ainsi, dis-je, qu'il s'est trouvé en état de porter son ouvrage à ce degré de perfection qu'il auroit été impossible de lui donner dans beaucoup d'autres situations. Son livre fut publié en 1741, sortant de l'imprimerie de Sheldon, sous le titre suivant :

---

(1) On voit dans cette liste les noms de plusieurs étrangers, tels que ceux du docteur Amman, de l'académie impériale des sciences à Pétersbourg ; d'Olaüs Celsius, professeur de théologie à Upsal ; du docteur J. Frédéric Gronovius, de Leyde ; du docteur Haller, professeur à Gottingue, et enfin de Linnée lui-même.

Historia muscorum, in quâ circiter sexcentae species veteres et novae, ad sua genera relatae, describuntur, et iconibus genuinis illustrantur; cum appendice, et indice synonymorum. Operâ Jo. Jac. Dillenii M. D. in universitate Oxoniensi botanices professoris Sherardini; in-4°. 1741, pp. 552, tab. 85.

Tous les sujets de ce volume furent dessinés et gravés de sa propre main. Ce livre comprend toutes ces plantes connues sous le nom de *musci* et d'*algae*, dans la classe de la cryptogamie du systême sexuel, excepté les *fucus*, quelques-unes des *ulvae* et des *confervae*, et un petit nombre d'autres. La méthode de l'auteur est dans tout l'ouvrage la suivante : A la tête de chaque genre il donne l'étymologie du nom, ses raisons pour adopter ce nom et l'appliquer au sujet, ensuite la définition de son genre, suivie des distinctions subordonnées pour l'arrangement des espèces.

En traitant de chaque espèce, il donne, 1°. un nouveau caractère spécifique, destiné à la faire distinguer des autres du même genre ou de la même subdivision; 2°. la description des espèces tout au long, en distinguant aussi avec beaucoup de soin les diverses variétés,

et en renvoyant chacune aux diverses figures qui sont sur ses planches; 3°. les lieux généraux où elles croissent, et, par rapport aux espèces les plus rares, les endroits particuliers où on les a trouvées, ou d'où on les a reçues: on joint à celles-ci le temps où chacune est trouvée dans son état le plus florissant; 4°. les synonymes de chaque auteur tout au long, disposés dans l'ordre chronologique, en faisant connoître en même temps ceux qu'il faut renvoyer aux variétés, et en joignant souvent beaucoup d'observations critiques; 5°. les usages d'espèces particulières, soit dans l'économie générale de la nature, soit dans la médecine, ou les autres arts et commodités de la vie. On trouve dans la préface un aperçu sommaire des usages de plusieurs espèces; mais, dans le corps de l'ouvrage, Dillenius a rassemblé avec beaucoup de soin, sur ces chapitres, de nombreuses autorités, prouvant suffisamment que cette tribu de végétaux dont on n'a presque pas de connoissance, tient un rang plus important dans l'échelle de l'utilité, qu'un coup-d'œil superficiel ne le laisseroit croire (1).

---

(1) On trouvera de nouvelles preuves de la vérité

Si l'on considère la petitesse des objets de ces recherches, l'exactitude de ces descriptions, l'examen critique et la distinction délicate de chaque espèce, le travail et l'habileté de l'auteur dans le choix des synonymes, et la manière dont il les a rangées suivant un ordre chronologique, ce qui est une partie très-précieuse du plan, l'histoire des mousses doit être regardée comme un ouvrage très-extraordinaire; et malgré quelques améliorations subséquentes

---

de cette observation dans les différens écrits des botanistes modernes. Je renvoie à cet égard le lecteur aux *Flora Laponica* et *Suecica*, à l'*Historia stirpium Helvetiæ* d'Haller, aux *Amœnitates academicæ*, particulièrement aux mémoires qui ont paru sous le titre d'*Economia naturæ*, et d'*Usus muscorum*. Il me sera peut-être permis de renvoyer aussi à un mémoire que j'ai donné, il y a quelques années, sur les *lichen* seuls, et qui a été imprimé dans les Transactions philosophiques, volume 50. On peut aussi consulter, sur les usages du même genre, le *Tentamen historiæ lichenum et præsertim Prussicorum d'*Hagen, imprimé à Kœnisberg, 1782, in-8°.; mais par-dessus tout, *les mémoires couronnés en l'année* 1786 *par l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, sur l'utilité des lichen dans la médecine et dans les arts; par MM. Hoffman, Amoreux fils et Willemet*; 1787, *in*-8°.

dans la manière de ranger les espèces, ou dans l'art de les réduire, d'après des observations plus parfaites, ou même d'après les découvertes microscopiques d'Hedwig, relatives aux genres, l'ouvrage de Dillenius doit être longtemps la base des connoissances dans cette partie de la nature, et il sera regardé par la postérité comme un modèle, presqu'inimité, de patience, de talent et de science. Cet ouvrage a particulièrement un degré de supériorité sur tous les autres ouvrages de botanique qui me sont connus, en ce qu'il contient tout au long un index complet des synonymes; addition de la plus grande utilité dans les ouvrages de ce genre, et que ceux qui sont versés dans les ouvrages de Linnée, ne peuvent s'empêcher de désirer qui eût été faite dans ses *Species plantarum*.

Toute l'édition de l'histoire des mousses de Dillenius, ne formoit que deux cent cinquante exemplaires, dont cinquante étoient sur du papier impérial. L'édition originale étant devenue extrêmement rare (1), Jean Millan

---

(1) La postérité aura de la peine à croire que, lors de la publication de cet ouvrage, et pendant la vie de

donna, en 1768, une édition des planches, en y joignant seulement les noms. Je remarque ici que ce fut le premier livre imprimé en Angleterre, où l'on ait exposé quelques-uns des caractères spécifiques de Linnée. La *Flora Laponica* et l'*Hortus Cliffortianus* sont cités dans ce volume.

Il est extrêmement vraisemblable que Dillenius se proposoit de donner les *fungus* comme il a donné les *mousses;* et il paroît avoir eu ce dessein, même dès son arrivée en Angleterre. Dans une lettre écrite en décembre 1726, il apprend à son correspondant, qu'il étoit occupé à peindre des *fungus*, et il donne cette occupation pour excuse de ce qu'il n'a pas répondu à temps à ses lettres. Nous savons qu'il correspondoit à ce sujet avec le docteur Deering, qui étoit lui-même bien versé dans la connoissance de ces productions, et qui en

---

l'auteur, on demandoit si peu de livres d'histoire naturelle, qu'on regardoit une guinée comme un prix suffisant pour ce livre. A cette époque, on ne l'auroit pas payé trop cher en donnant dix guinées; et peu de temps après, un exemplaire avec les planches coloriées par Dillenius lui-même, fut vendu vingt guinées, ou même davantage.

ayant peint beaucoup, en avoit communiqué quelques-unes à notre professeur.

J'ai appris que le docteur Dillenius étoit très-corpulent; cette circonstance, jointe à sa grande application à l'étude, contribua probablement à abréger ses jours. Il fut frappé d'apoplexie dans la dernière semaine de mars 1747, et mourut le 2 avril, dans la soixantième année de son âge.

On voit son portrait dans la galerie, ou école de peinture, à Oxford; il y est représenté en habit académique, avec cette inscription: *Jacobus Dillenius, M. D. botanices professor primus, in academiâ Oxoniensi;* mais je n'ai jamais entendu dire qu'on en eut fait aucune gravure (1).

---

(1) Les dessins, plantes desséchées, livres imprimés et manuscrits, etc. de Dillenius, tombèrent dans les mains du docteur Seidel, comme son exécuteur testamentaire. C'est de ce dernier que le docteur Sibthorp les acheta. On trouve dans cette description tous les *fungus* anglais, dessinés et peints par Dillenius lui-même, indépendamment d'une suite considérable de pareils *fungus* non décrits, parce qu'ils furent découverts après la publication de la *Synopsis*. Il y a encore quelques dessins de plantes plus parfaites, faits

Je n'ai jamais pu, comme je l'aurois désiré, satisfaire ma curiosité sur ses habitudes domestiques, son caractère et ses goûts. J'ai seulement appris de tous ceux de ses contemporains avec qui j'ai pu converser, qu'il étoit modeste, modéré et doux dans toute sa conduite; qu'il étoit connu de peu de ceux qui n'avoient pas fait d'avances pour le voir, et que, comme on devoit s'y attendre d'après les habitudes qui résultoient de ses études et de la grande application avec laquelle il s'y livroit, il avoit le goût de la retraite, et les mœurs qui suivent ce goût. Si l'on peut se former quelqu'idée des hommes en parcourant leurs lettres, quelques-unes des siennes que j'ai lues, me font croire qu'il étoit naturellement doué d'un caractère tranquille, perfectionné par un esprit calme et philosophique, qui le préservoit considérablement des suites des maux accidentels de la vie. Je mettrai au moins ici

---

par Dillenius; mais beaucoup de ceux-ci ne sont pas terminés. Dillenius a colorié lui-même quelques exemplaires de l'*Hortus Elthamensis*. Il en donna un à la bibliothèque Bodléienne. *La présente note a été remise à M. Pulteney, par le savant docteur Jean Sibthorp, professeur à Oxford, en* 1790.

dans une note (1), sous les yeux du lecteur, un passage transcrit d'une de ses lettres écrite à un ami gémissant sous le poids de la mauvaise fortune. Ce passage paroît confirmer cette idée (2).

---

(1) Dans ma petite sphère, j'ai éprouvé autant de chagrins et de malheurs que qui que ce soit; mais je les ai surmontés à l'aide de l'exercice, en prenant du délassement, et en lisant quelques-uns des philosophes stoïciens. Je suis maintenant résolu à ne plus me laisser affliger par rien. Il m'est arrivé beaucoup de choses qui auroient désespéré presque tous les autres hommes.... Je viens ces jours derniers d'apprendre encore un malheur qui m'est arrivé. Je remercie Dieu de ce que je n'en éprouve pas encore de plus grands.

(2) Si l'on doit toujours observer quelque proportion ou quelqu'allusion symbolique dans l'hommage qu'on rend aux grands hommes, en appliquant leurs noms à de nouveaux genres, il étoit extrêmement convenable que le nom de Dillenius fût donné à l'un des végétaux les plus brillans. Linnée a eu incontestablement en vue cette analogie, lorsqu'il a appliqué le nom de cet illustre botaniste à la *syalita* du *jardin de Malabar*, arbre de la classe de la polyandrie, distingué par ses très-belles et grandes fleurs, ainsi que par son beau fruit, et encore par son utilité non moins considérable dans l'économie et la médecine.

CHAPITRE XLI.

Le docteur Richardson. — Correspondant de Sloane et de Dillenius. — Il recherche avec soin les plantes anglaises. — Morceaux qu'il communique à la société royale. — Brewer accompagne Dillenius dans son voyage au pays de Galles. — Harrison. — Son Herbier, contenant quatre mille échantillons. — Cole, autre compagnon de voyage et correspondant de Dillenius. — Fait une collection de plantes anglaises, et la brûle.

RICHARDSON.

Parmi ceux que Dillenius a cités dans la préface de la troisième édition de la *Synopsis* de Ray, et dans son *Historia muscorum*, comme ayant enrichi la botanique anglaise, les noms du docteur Richardson et des Sherard sont les plus distingués. L'habileté incontestable du docteur Richardson en bota-

nique, et la protection bien connue qu'il accordoit à ceux qui chérissoient cette science, mériteroient que je donnasse plus de détails sur sa vie; mais tout ce que je puis en dire, c'est qu'il se livra à l'étude de la médecine, et vécut à North-Bierly, dans l'Yorckshire. Il y résida sur son propre bien, qui étoit assez considérable pour rendre l'exercice de sa profession de médecin totalement inutile à son bien-être sous le point de vue de la fortune. Il avoit parcouru différentes parties de l'Angleterre, pour y rechercher des plantes, et avoit été heureux dans son voyage au pays de Galles, y ayant plus spécialement fait des découvertes dans la classe de la cryptogamie. Il avoit un jardin riche en plantes exotiques, et possédoit une collection curieuse de plantes anglaises. Il étoit dans une position heureuse pour avoir beaucoup de ces dernières, en recevant souvent un grand nombre de Samuel Brewer et de Thomas Knowlton, qui résidoient dans le même comté, et qui furent extrêmement distingués pour le zèle avec lequel ils se livrèrent aux recherches botaniques.

Richardson étoit en liaison et en correspondance avec sir Hans Sloane, le docteur Dillenius, et les autres célèbres botanistes de

son temps. Je ne vois pas qu'il ait rien publié sur son étude favorite ; mais on trouve dans les Transactions philosophiques les morceaux suivans dont il est auteur :

Sur les arbres souterrains, ou bois fossiles, trouvés à Youlé, près Yorck ; vol. XIX, p. 526.

Observations en histoire naturelle dans le comté d'Yorck ; sur un enfant qui vécut pendant dix-sept ans sans jamais uriner, la nature y suppléant par une diarrhée constante ; sur les truites des lacs du pays de Galles ; sur l'hermine ; sur la nut-hacht et le regulus cristatus ; sur l'*helix pomatia ;* vol. XXVIII, p. 167.

Relation d'une chute d'eau, qui creusa la terre à sept pieds de profondeur, forma un gouffre profond, ayant près d'un demi-mille de longueur, et fit disparoître la surface de dix acres de terre ; vol. XXX, p. 1097.

Lettre du docteur Richard Richardson, membre de la société royale, à sir Hans Sloane, baronnet, concernant la voracité de la *squilla dulcis*, pour détruire le jeune frai de carpe et de tanche dans les étangs ; vol. XXXVIII, p. 331.

Le cas de M. William Wright, chirurgien

de Bradford, concernant un large morceau d'un os de la cuisse, et remplacé par un calus. Ce morceau avoit cinq pouces et demi de long.

Richardson mourut dans un âge avancé, vers l'an 1740.

BREWER.

J'omets avec peine les noms de beaucoup d'autres, qui sont cités dans la *Synopsis*, et qui mériteroient qu'on conservât leur mémoire, quoiqu'ils n'ayent pas écrit sur la botanique; mais, n'ayant point de détails intéressans ou satisfaisans sur leur compte, je dois me contenter de renvoyer le lecteur à la liste de ces hommes utiles, composée après beaucoup de recherches par le professeur actuel de botanique à Cambridge, et publiée dans la préface des ses *Plantae Cantabrigienses*.

Cependant, comme j'ai déjà cité le nom de Samuel Brewer, sa liaison avec Dillenius ne me permet pas de m'exempter de payer le tribut convenable à sa mémoire; parce que son zèle pour la botanique anglaise, son habileté et sa constance l'ont mis en état d'aider singulièrement ce savant professeur allemand, particulièrement en lui procurant des sujets

pour l'histoire des mousses, comme Brewer le fit encore par rapport à la *Synopsis*, quant aux plantes de Mendip et de Chedder-Rocks.

Brewer étoit originairement de Trowbridge dans le Wilts, comté dans lequel il avoit un petit bien. Il fut, pendant un temps, intéressé dans une manufacture de laine de cet endroit; mais je crois qu'il ne réussit pas dans cette entreprise. Il suivit Dillenius dans le pays de Galles, à Anglesey, et à l'île de Man, dans l'été de 1726; il resta ensuite l'hiver et la plus grande partie de l'année suivante dans cette contrée, résidant à Bangor, faisant des excursions à Snowdon et en quelques autres endroits, étant souvent accompagné du révérend M. Green et de M. Guillaume Jones. Pendant qu'il étoit dans le pays de Galles, il forma le projet d'aller en Irlande, pour faire un voyage botanique dans ce royaume; mais il n'exécuta pas ce plan. Un si long séjour lui donna la facilité non-seulement de voir les beautés des plantes d'été, mais encore de rassembler des plantes de la classe de la cryptogamie pendant l'hiver, époque où celles-ci fleurissent le plus. Il reçut ici des instructions de Dillenius, rassembla des échantillons de

tout ce qui étoit rare ou inconnu avant lui, et les envoya à ce professeur pour déterminer les espèces et fixer les noms. J'ai vu un catalogue de plus de deux cents plantes, dont beaucoup n'étoient pas déterminées d'une manière certaine avant lui, toutes adressées en une seule fois, avec des renvois à la *Synopsis*, faits par Dillenius. Ce voyage paroît avoir eu pour but de faciliter à ce professeur les moyens de donner l'appendix à la *Synopsis*.

En 1728, Brewer se rendit dans l'Yorckshire, et resta, je crois, le reste de ses jours à Bradford en cette contrée, dans le voisinage du docteur Richardson, dont la bienfaisance l'aida de différentes manières. Après sa retraite dans l'Yorckshire, il médita et finit presqu'un ouvrage dont le titre devoit être : *Le Guide botanique ;* mais cet écrit n'a jamais paru. Je ne puis déterminer la date du décès de Brewer ; mais je suis certain qu'il vivoit encore en 1742.

HARRISON.

A une époque un peu moins ancienne, nous trouvons le nom de Thomas Harrison, négociant à Manchester, qui procura à Dillenius des échantillons pour son histoire. Harrison avoit, dans sa jeunesse, formé un herbier cou-

sidérable. Quelqu'un qui l'avoit examiné, en 1762, m'a dit qu'il contenoit près de quatre mille plantes, tant indigènes qu'exotiques. Parmi les indigènes, les filices ou fougères étoient la partie la plus complète; les autres plantes cryptogames étoient en petit nombre, et la collection en général n'étoit pas riche en espèces anglaises. Pour que les échantillons convinssent et fussent adaptés aux papiers les plus grands, on avoit choisi les individus d'une grandeur peu ordinaire dans les plus petites espèces, circonstance qui n'est point commode pour distinguer les plantes de ce genre.

L'herbier d'Harrison a, je crois, été depuis acheté un prix considérable, et il est déposé dans la bibliothèque de Manchester.

COLE.

Thomas Cole, l'un des correspondans de Dillenius, étoit un ministre dissident de Gloucester, sur lequel j'ai entendu raconter l'anecdote suivante : Il avoit composé un herbier; mais, dans un redoublement de zèle religieux, il se repentit d'avoir mal employé son temps à former cette collection, et il la livra aux flammes. Certainement, Cole ne se ressouvint pas alors que la clef des sciences

utiles est la connoissance des choses. Rassembler les productions de la nature, afin d'admirer et de contempler dans ses œuvres le grand Auteur de tout, est certainement une occupation non-seulement innocente, mais louable ; et elle est encore plus méritoire, quand on s'y propose d'être utile aux hommes. Si la vue de la collection de Cole pouvoit servir à apprendre à un seul paysan à distinguer et reconnoître une plante capable de soulager ses maux, ainsi que ceux de son parent, de son voisin, ou de son ami, certainement le travail de ce ministre étoit loin d'être inutile.

CHAPITRE XLII.

Naissance de l'étude de la botanique dans l'Irlande. — Boat. — Heaton. — Silliard. Molyneux. — Llhwyd et Sherard, tous antérieurs à Threlkeld. — Mémoires de Threlkeld. — Sa Synopsis stirpium hibernicarum. — Notice sur cet ouvrage. — On n'a pas assez examiné l'Irlande. — Herbier de Keogh. — Histoire des comtés, de Smith.

BOTANIQUE IRLANDAISE.

L'Irlande a eu si peu d'écrivains remarquables sur la botanique, qu'il m'a été impossible de parler jusqu'ici d'aucun ouvrage écrit *ex professo* sur la Flore de ce royaume. Les troubles de ce pays, pendant une grande partie du dix-septième siècle, ont certainement contribué beaucoup à retarder les progrès des sciences parmi les Irlandais. Il ne paroît pas qu'on ait même fait, avant le milieu du dix-septième siècle, aucune recher-

che sur l'histoire naturelle du pays en général.

Gérard Boate, médecin hollandais, fit le premier une histoire naturelle d'Irlande (Ireland's natural history), qui fut publiée par Samuel Hartlib, en 1652, in-12. Les dixième, onzième et douzième chapitres de cet ouvrage, traitent de l'agriculture. Mais la seconde partie, dans laquelle l'auteur s'étoit proposé de donner les végétaux, n'a jamais été publiée, si même elle a jamais été écrite.

Il y a un M. Sanche Silliard, apothicaire de Dublin, cité par Parkinson, qui paroît avoir eu quelques connoissances en botanique. Mais le vrai botaniste, né en Irlande, le plus ancien que j'aye pu trouver, est M. Heaton, théologien, qui vivoit à Dublin. Je n'ai pu recueillir aucune anecdote sur son compte; mais je trouve son nom attaché, comme celui du premier qui les ait découvertes, à quelques plantes de la Phytologie de How (1), et à quelques-unes du Pinax de Merret.

---

(1) Suivant le treizième chapitre de notre ouvrage, How est né, en 1619, à Londres. Suivant le vingt-deuxième, Merret est né dans le comté de Gloucester, en 1614. *Voyez* le premier volume de ces Esquisses.

D'après le nombre et la rareté des sujets cités, il doit avoir eu beaucoup de connoissances dans son genre. Il paroît, d'après les mêmes autorités, qu'il connoissoit bien par lui-même l'Angleterre, puisqu'il indique les lieux où croissent naturellement beaucoup de plantes rares de cette contrée. On croit qu'il a laissé sur ce sujet un manuscrit, qu'on présume avoir été écrit vers l'an 1641, et d'où Threlkeld a tiré les noms irlandais des plantes; noms qui, dit ce dernier, étoient plus nombreux et plus exacts qu'on ne pouvoit les recueillir d'après aucune autorité vivante. Pour le nombre des plantes, il surpasse de beaucoup toutes les listes que nous possédons des anciens noms bretons, et même celles qui existent dans la langue erse parmi les montagnards.

Vers la fin du dix-séptième siècle, on apprit quelque chose de l'histoire naturelle d'Irlande, d'après le voyage du docteur Llhwyd (1), qui se trouve dans les Transactions philosophiques; et le docteur Guillaume Sherard, lorsqu'il

(1) Suivant notre vingt-cinquième chapitre, Llhwyd, né en 1670, voyagea en Irlande. *Voyez* la fin de son article par rapport aux observations qu'il y fit.

alla voir sir Arthur Rawdon à Moyra, fit connoître beaucoup de plantes rares de cette île.

Quelque temps après cette époque, l'établissement de la société philosophique à Dublin contribua à faire faire des progrès à diverses sciences, et particulièrement à l'histoire naturelle. Parmi ceux qui firent des efforts pour accélérer ces progrès, on doit distinguer les deux frères, le docteur Guillaume et le docteur Thomas Molyneux. Les mémoires qu'ils ont donnés sont en grand nombre, et se trouvent dans les Transactions philosophiques.

Le docteur Thomas Molyneux étoit professeur de médecine dans l'université de Dublin, et médecin de l'état et de l'armée. Vers le commencement du dix-huitième siècle, il donna quelques détails sur les végétaux venant naturellement en Irlande, ce qui prouve qu'il s'étoit livré en savant à l'étude de la botanique.

Il communiqua ses mémoires au docteur Threlkeld, qui en inséra quelques-uns dans le corps de sa *Synopsis*, et qui plaça les autres à la fin. Je vais maintenant dire quelque chose du docteur Threlkeld.

THRELKELD.

Caleb Threlkeld, auteur du premier traité sur les plantes d'Irlande, étoit né, le 31 mai 1676, à Keiberg, sur la paroisse de Kirkoswald, dans le Cumberland. En l'année 1698, il commença à être maître-ès-arts en l'université de Glascow; et bientôt après, il s'établit à Low-Huddlesceugh, près l'endroit de sa naissance, en qualité de ministre dissident. Il avoit pris du goût pour la botanique et la médecine pendant son séjour à Glascow, et il continua de faire des progrès considérables dans ces études, tellement qu'en 1712, il prit le degré de docteur en médecine à Edimbourg, et que, comme il avoit peu de revenu et une famille considérable, il se transporta le printemps suivant à Dublin, et s'y établit en remplissant les deux fonctions de théologien et de médecin. Ayant vu, en moins d'un an, qu'il réussiroit vraisemblablement, il fit venir sa famille, consistant dans sa femme, ses trois fils et ses trois filles. Sa pratique, comme médecin, augmenta promptement, à un tel point qu'elle le mit en état de ne plus exercer ses fonctions de ministre, et de se consacrer entièrement à la médecine. En 1727, il publia

sa *Synopsis stirpium hibernicarum*, et mourut d'une fièvre violente, après une courte maladie, dans sa maison, petite allée de Marc, rue Française, le 28 avril 1728, et fut enterré dans le nouveau cimetière de Saint-Patrice, près la rue Cavan, où une troupe d'enfans, élevés par une société d'hommes bienfaisans, dans un établissement dont il étoit le médecin, assista à ses obsèques. La personne, qui m'a fourni les matériaux de cette notice, ajoute qu'il fut vivement regretté par les pauvres (1), dont il avoit été un doux et aimable bienfaiteur, tant comme homme que comme médecin.

Il ne paroît pas que le docteur Threlkeld ait publié aucun autre ouvrage que le suivant,

---

(1) Claude Bernard, dit le Pauvre Prêtre, mort à Paris en 1641, dont le tombeau, placé à Paris, à l'hospice de la Charité, rue des Saints-Pères, a été détruit pendant la révolution, s'est distingué par son amour pour les pauvres. Il se dépouilla pour eux d'un héritage de près de quatre cent mille livres. On peut lire sa vie par Legaufre, et par Lempereur, jésuite. *Voyez* aussi son article dans le Dictionnaire historique. Il seroit à souhaiter que sa statue fût replacée à l'hospice de la Charité.

quoiqu'il se fût occupé du projet d'une histoire générale des plantes :

Synopsis stirpium hibernicarum alphabeticè dispositarum , sive commentatio de plantis indigenis, praesertim Dublinensibus instituta ; présentant un court traité des plantes indigènes , spécialement de celles qui croissent spontanément dans le voisinage de Dublin , avec leurs noms latins , anglais et irlandais , un abrégé de leurs vertus , un exposé de plusieurs découvertes , et un *Appendix* contenant les observations faites sur les plantes, par le docteur Molyneux , médecin de l'état en Irlande ; premier essai de ce genre fait dans le royaume d'Irlande. Auctore Caleb Threlkeld , M. D. Dublin , 1727 , pp. 262.

L'auteur , après une dédicace à l'archevêque d'Armagh , et une préface , qui , quoiqu'écrite d'un style maniéré , prouve qu'il avoit quelqu'érudition dans sa science , fait l'énumération de toutes les plantes qu'il avoit observées dans les environs de Dublin , et de celles des autres parties du royaume sur lesquelles il s'étoit procuré des connoissances sûres. Il donne d'abord les anciens noms latins , en général d'après le Pinax de Gaspard Bauhin , ensuite les noms anglais , et enfin les noms irlandais ,

y joignant quelques détails sur la qualité de la plante, et sur son usage dans la médecine et dans l'économie.

Il a inséré encore dans cet ouvrage quelques remarques curieuses ; par exemple, sous l'article *betula* ou bouleau (birch-tree), il dit : « Les grammairiens irlandais observent » que tous les noms de lettres irlandaises » (irisch) sont des noms d'arbres ».

Sous l'article *brassica*, il fait la remarque suivante : « Ce mot n'est que le mot celtique *praisseagh*, auquel on a donné une terminaison latine, la langue latine n'étant que la langue celtique revêtue du dialecte æolien, comme l'anglaise est la langue allemande ou saxonne, revêtue de la langue française - normande, ainsi que tous les antiquaires en conviennent ».

Une chose qui mérite d'être observée, c'est que Threlkeld parle des bons effets du *lythrum salicaria* dans la dyssenterie, et que c'est la même plante que de Haen (1) a, depuis, si fortement recommandée dans la même maladie et dans les diarrhées obstinées. Il

---

(1) Voyez *Rationis medendi*, vol. I, p. 226 et 227.

parle aussi, dans les termes les plus favorables et d'après sa propre expérience, des vertus attribuées ordinairement à la *menyanthes trifoliata*, ou au bog-bean. Il cite, d'après le docteur Vaughan, un exemple d'un effet funeste de la mackenbay ou *euphorbia hiberna*. Le docteur Molyneux a observé que la *genista spinosa*, ou petit houx (*ulex europaeus Linnaei*), quoique commun dans les autres parties de l'Irlande, ne se trouve pas dans la province de Connaught : fait singulier, si cette observation est assez exacte.

L'appendix, imprimé d'après les papiers du docteur Molyneux, présente plusieurs observations curieuses. On y voit particulièrement les effets des racines de la jusquiame commune sur plusieurs personnes qui, en ayant mangé au lieu de chervis, eurent des symptômes de vertige, et dans un cas furent attaquées d'une frénésie qui dura deux ou trois jours. L'ouvrage est terminé par un index des noms irlandais de plantes, d'après un manuscrit qu'on présume, comme je l'ai déjà observé, être de la main de M. Heaton.

La Flore de Threlkeld ne présente pas un grand nombre de plantes, puisqu'elle n'en renferme pas plus de cinq cent trente-cinq espèces.

L'auteur paroît avoir mieux connu l'histoire des plantes que les plantes elles-mêmes, et il semble n'avoir pas étudié la botanique d'une manière systématique, comme on peut le conclure d'après les critiques qu'il fit de la troisième édition de la *Synopsis* de Ray, et dont j'ai parlé dans l'article de Dillenius.

KEOGH.

« *Botanologia universalis hibernica*, ou » herbier général irlandais, formé pour ce » royaume, contenant une description des » herbes, arbrisseaux et arbres qui y viennent » naturellement, en anglais, en irlandais et » en latin, avec une description exacte de ces » végétaux, de leurs qualités, et de leurs » vertus médicinales; par Jean Keogh, A. B., » chapelain du très-honorable lord Kingston. » Corke, 1735, in-4°. ».

N'ayant pas vu cet ouvrage, je ne puis en rien dire.

HISTOIRE DE SMITH.

Dans l'histoire des comtés d'Irlande, publiée, sous la direction de la société physico-historique de Dublin, par Charles Smith, nous trouvons des catalogues des plantes rares dans

chaque district. Cependant ces listes, n'ayant pas été formées par quelqu'un qui connût assez bien le sujet, n'ont pas cette authenticité que le botaniste critique désireroit, et elles n'ont pas enrichi beaucoup la botanique d'Irlande.

Dans celle de la partie intitulée : De l'état ancien et actuel (The ancient and present state, etc.) du comté de Down, 1744, in-8°., l'auteur parle du savinier comme indigène, privilége qui seroit rarement obtenu dans ce royaume, quoique le docteur Molyneux, et, après lui, Threlkeld, en ayent parlé. Lorsqu'on se rappelle dans quel coupable but on l'introduisit originairement dans beaucoup de jardins, on peut aisément conjecturer que c'est le produit perpétué d'une culture originaire, dans une position favorable.

On voit dans la liste de la partie intitulée : *Le comté de Waterford*, beaucoup de plantes très-communes, et un nombre considérable d'espèces marines. Il y a aussi un exemple qui confirme les qualités vénéneuses de l'hemlock (1) dropwort.

La liste de la partie imprimée, en 1750,

---

(1) *Hemlock* signifie *ciguë*.

en deux vol. in-8°., et intitulée : Le comté de Cork, présente des plantes des Alpes et plusieurs autres plantes rares ; telles que la *dryas octopetala*, le *sedum dasyphyllum*, l'*euphorbia hiberna* ; mais que dira le botaniste versé dans la critique, lorsqu'il verra dans cette liste l'*androsaemum ascyron?*

L'Irlande peut s'enorgueillir avec raison de compter, parmi les productions choisies de sa Flore, l'*arbutus* de Killarney ; mais le titre de ce végétal, pour être réputé indigène, est contesté avec assez de probabilité par Smith, dans son histoire du comté de Kerry, qui a paru en 1756, in-8°., et où il le regarde comme ayant été apporté par les moines de Saint-Finnian, qui fondèrent l'abbaye dans le sixième siècle.

Je terminerai mes remarques sur la botanique irlandaise, en observant que la diversité des climats, les différens sites du pays dans l'Irlande, ses montagnes, ses lacs, ses petites baies, ses marais, doivent produire une très-grande variété de végétaux ; et que la pauvreté de la Flore de Threlkeld laisse au botaniste irlandais une riche moisson à faire ; car, malgré l'espace de temps considérable écoulé depuis la publication de ce livre, et

nonobstant les tentatives louables de la société de Dublin, je ne sache pas que l'Irlande ait été encore examinée par aucune personne d'une habileté reconnue dans cette science. Qu'est-ce qu'un botaniste voyageur doit espérer de trouver dans un pays qui possède sur ses montagnes l'*Andromeda dabaecia*, la *dryas octopetala*, et la *saxifraga umbrosa* des Alpes, et qui a, sur les bords enchanteurs de ses lacs, l'*arbutus unedo* de la Grèce?

CHAPITRE XLIII.

Notice sur Martyn. — Il établit une société botanique à Londres avec Dillenius. — Il est nommé membre de la société royale et professeur de botanique à Cambridge. — Donne des leçons sur la matière médicale. — Fait présent de sa bibliothèque botanique et de son herbier à l'université. — Ses écrits. — Ses Tabulae Synopticae. — Sa Methodus plantarum. — Ses Decades quintae. — Sa traduction de Tournefort. — Son Virgile.

MARTYN.

LORS de la naissance des sciences en Angleterre, le docteur Turner commença à jeter les premières semences de la botanique à Cambridge. Elles ne parvinrent guère à germer qu'un siècle après, par les soins de Ray. Sa culture leur fit prendre racine, quoique la faveur publique ne les soutînt pas. A l'époque de Ray, Oxford dut à la munificence du comte

de Danby le bienfait d'un établissement public pour la propagation de la botanique, et cette science fleurit par les soins de Morison. Depuis ce temps jusqu'à l'établissement de Dillenius, elle languit ; nul ouvrage publié n'indiqua qu'elle fît des progrès, et son histoire à Oxford ne contient pas de faits intéressans. La même langueur se fit à peu près sentir, après la mort de Ray, à Cambridge, et la botanique ne fit point de progrès, jusqu'au temps du docteur Martyn, qui, sous la protection de l'université, y donna la première leçon publique de cette science, en 1727.

L'ordre des temps me conduit maintenant à présenter au lecteur quelques détails sur ce savant botaniste ; et je me trouve ici agréablement prévenu par ceux donnés sur sa vie et ses écrits. Ces détails se trouvent en tête de ses dissertations sur l'Enéide de Virgile, imprimées en 1770 ; ils sont dus à son respectable fils qui lui a succédé dans sa chaire, avec lequel j'ai beaucoup de plaisir à reconnoître ici que j'ai l'honneur d'être en correspondance, et même lié d'amitié. Je me bornerai à tirer succinctement, de ces anecdotes, seulement les principales circonstances de la vie du docteur Martyn qui ont rapport à sa carrière profes-

sorale, et je terminerai mon article par un court exposé de ses écrits botaniques.

Jean Martyn naquit dans la cité de Londres, le 12 septembre 1699, et fut destiné par son père à la profession de marchand; mais le goût vif qu'il annonça de bonne heure pour les sciences et l'instruction, renversa à la fin ce projet. Il avoit ressenti dès sa jeunesse de l'attrait pour la botanique; et cette passion fut augmentée par la liaison qu'il forma avec M. Wilmer, qui fut dans la suite démonstrateur au jardin de Chelséa. Enfin elle se fortifia encore par ses rapports intimes avec le docteur Sherard, et la protection que ce dernier lui accorda en 1719. Il traduisit, du français de Tournefort, en 1720, l'histoire des plantes qui croissent aux environs de Paris; et ayant projeté de donner un pareil catalogue des plantes venant autour de Londres, il rassembla avec un zèle infatigable les plantes indigènes des environs, en faisant quelquefois dans ce dessein de très-grandes courses, presque toujours à pied. Il avoit aussi conçu le plan de former une méthode d'après les feuilles séminales, et il avoit mis en terre un grand nombre de semences, afin d'observer les différences qui étoient entr'elles. Il connut de

bonne heure Dillenius, et coopéra avec lui à former une société de botanistes qui étoit composée de soixante-dix membres. Cette société s'assembla jusqu'en l'an 1726. Il continua, pendant les années 1723 et 1724, à multiplier ses excursions pour la recherche des plantes, et il les étendit plus loin, en parcourant le Middlesex, l'Essex, le Surrey et le Kent. En même temps il étudioit les insectes, continuoit ses observations sur les feuilles séminales, et en faisoit beaucoup d'autres sur les sexes des plantes. Plusieurs années avant cette époque, il avoit traduit du latin une ode sur ce sujet, présentée à Camerarius, et imprimée avec l'épître de cet auteur, *De sexu plantarum*. On peut voir cette traduction dans le livre anglais, intitulé : *Essais botaniques de Blair.*

Dans l'été de 1724, il voyagea dans le pays de Galles, en allant par Bath et Bristol, et revenant par Hereford, Worcester et Oxford. Ce voyage étendit tellement les objets de ses études, et augmenta si considérablement son herbier, qu'à la fin il contint quatorze cents végétaux.

En 1725 et 1726, il donna des leçons de botanique à Londres, et fut recommandé par

le docteur Sherard et sir Hans Sloane, pour exercer la même fonction à Cambridge, où, à la mort de Bradley, il fut nommé professeur de botanique, et continua à donner des leçons pendant plusieurs années, jusqu'à ce que le manque de jardin et sa longue absence occasionnée par la pratique de la médecine à laquelle il se livra, lui eussent rendu incommode de le faire.

En 1727, le docteur Martyn fut admis comme membre de la société royale, et se donna tant de peines dans le comité établi pour mettre en ordre la bibliothèque et le muséum, en 1731, que, par ordre du conseil, on déchira, en reconnoissance de ses services, l'obligation qu'il avoit souscrite pour sa cotisation annuelle.

En 1730, il fut admis dans le collége Emmanuel, où il entra dans l'intention de prendre régulièrement des degrés en médecine; mais son mariage et le soin qu'il donna à la pratique de la médecine, l'empêchèrent de suivre son projet. Il donna en même temps des leçons de botanique et de matière médicale, tant à Cambridge qu'à Londres, en 1730 et 1731. Dans le commencement de l'année 1733, il

fut élu par l'université, professeur de botanique, d'une voix unanime.

Le docteur Martyn avoit exercé la médecine pendant trois ans dans la cité; mais ayant à souffrir d'un asthme, il se retira en 1730 à Chelséa, où il continua de se livrer à cette profession, jusqu'à sa retraite à Streatham, en 1752. En 1761, il se démit de sa place de professeur; et, bientôt après, voulant témoigner sa reconnoissance de ce qu'il y avoit été nommé, et de ce qu'on lui avoit donné son fils pour successeur, il fit présent à l'université de ses livres de botanique, consistant en plus de deux cents volumes, de son herbier d'exotiques, contenant deux mille six cents végétaux, de près de deux cent cinquante dessins de *fungi*, de sa collection de semences et de vaisseaux séminaux, et enfin de sa *Materia medica*.

Il se retira à Chelséa, environ un an avant sa mort, qui arriva le 29 janvier 1768.

Martyn a publié les ouvrages suivans :

Tabulæ Synopticæ plantarum officinalium ad methodum Raianam dispositæ; 1726, in-fol. pp. 20, dédiées à sir Hans Sloane.

Methodus plantarum circa Cantabrigiam

nascentium ; 1727, in-12, pp. 132. C'est le catalogue alphabétique de Ray, réduit à l'ordre de son système, avec les caractères génériques pris de la *Raii methodus emendata et aucta*, de Vaillant, Dillenius, Scheuchzer et autres : ce catalogue est beaucoup perfectionné et corrigé d'après les propres observations de Martyn. Toutes les plantes, montant à quatre-vingt quatre espèces, et comprises dans les deux appendices de Ray, de 1663 et de 1685, devenus alors extrêmement rares, sont insérées dans ce manuel, qui fut imprimé pour l'usage de ses élèves, lorsqu'il commença à donner des leçons à Cambridge. Une feuille et demie, contenant plus de cent cinquante espèces non contenues dans le catalogue de Ray, fut imprimée comme partie d'une nouvelle édition qui ne fut pas poussée plus loin ; ces espèces étoient les plantes marines (*submarinae*), les fungus, les mousses, les capillaires, les plantes apétales et julifères. Comme le génie de Ray continue encore à animer ses successeurs, la Flore de Cambridge a depuis été beaucoup augmentée et perfectionnée, non-seulement par l'habileté et le zèle du professeur actuel, ainsi que par les travaux de feu M. Lyons, mais plus récemment encore par les recherches

diligentes et par les distinctions exactes du révérend M. Relhan.

Historia plantarum rariorum, decades quinque; in-fol. max. 1728 et 1732. C'étoit le plus dispendieux et le plus magnifique ouvrage de ce genre, qu'on eût encore entrepris en Angleterre. Il fut dédié à la société royale, et destiné à contenir certaines plantes curieuses, dont on n'avoit pas jusqu'alors donné les figures dans leur grandeur et leurs couleurs naturelles, avec leurs descriptions, leur culture et leurs usages. Les dépenses extraordinaires, occasionnées par cet ouvrage, empêchèrent qu'il ne fût poussé loin. Les plantes étoient en demi-teinte, et imprimées dans leurs propres couleurs. Ces décades, parmi plusieurs autres raretés, contiennent plusieurs *gerania,* les milleria, martynia, gronovia, turnera; plusieurs passifloræ, cassiæ, et beaucoup de plantes de l'Amérique septentrionale.

En 1729, ayant formé le dessein de donner une suite de leçons à Oxford, il publia en anglais : The first lecture of a course of botany, etc.; c'est-à-dire, la première leçon d'un cours de botanique, étant une introduction pour le reste; in-8°., 1729, pp. 24, tab. 84. C'est une explication des termes thecniques de la science.

En 1720, le docteur Martyn, comme on l'a déjà observé, publia une traduction de l'histoire des plantes des environs de Paris, de Tournefort, et en même temps il s'occupoit de composer un catalogue de celles des environs de Londres. Ce dernier catalogue ne fut jamais fini, et la traduction ne fut publiée que douze ans après, époque où elle parut en anglais, sous le titre suivant : Tournefort's history of plants growing about Paris etc.; c'est-à-dire, Histoire des plantes qui croissent aux environs de Paris, par Tournefort, avec leurs usages en médecine, et une description mécanique des opérations de la médecine, ouvrage traduit en anglais, avec beaucoup d'additions, et accommodé aux plantes croissant dans la Grande-Bretagne, en 2 vol. in-8°. 1732.

Les six tables alphabétiques de Tournefort sont réduites à une seule; on y a inséré toutes les observations utiles qui étoient, soit dans l'édition donnée par les soins réunis de Sherard et de Boërhave, soit dans celles publiées par Bernard de Jussieu. Le traducteur ajouta aussi les noms anglais et les lieux où les plantes croissent en Angleterre. Il rangea les mousses suivant la méthode de Dillenius, et les champignons ou mousserons (mushrooms), ainsi que

les plantes capillaires, d'après une nouvelle méthode qu'il avoit lui-même inventée.

Parmi les morceaux publiés par le docteur Martyn dans les Transactions philosophiques, les suivans ont rapport au sujet de cet ouvrage :

Plantes rares observées dans un voyage dans le Peak, ou la pointe du Derbyshire; n°. 407, vol. XXXVI, p. 22 et 28. Dans ce mémoire, l'auteur a saisi l'occasion de séparer la *lactuca sylvestris murorum flore luteo* de Bauhin et de Ray, de ce genre, et lui donne le nom de *scariola*. Linnée approuve la distinction, mais appelle le genre *prenanthes*.

La description d'une nouvelle espèce de *fungus*; n°. 475, vol. XLIII, p. 263, avec une figure. Le docteur Martyn classe cette singulière production parmi les *boleti*. Il saisit dans ce mémoire l'occasion de présenter une table synoptique de sa classification de tout l'ordre des *fungi*, sur laquelle il suffira de dire qu'elle ne diffère pas essentiellement de celle de Dillenius. La figure a été copiée dans le *Specimen botanicum* de Blackstone; et le *fungus* a été regardé par l'auteur de la Flora anglica, comme une variété de la *clavaria hypoxilon Linnaei*.

Une remarque contenant le sexe du houx; vol. XLIII, p. 613. Le docteur Martyn observa, le premier, dans son propre jardin à Streatham, dans le Surrey, que le houx étoit de la classe de la dioecie. Le docteur Watson, M. Miller, et les botanistes qui les ont suivis, non-seulement ont trouvé que ses remarques étoient justes, mais ils ont découvert que les mêmes arbres portoient encore des fleurs hermaphrodites. Cela a fait placer cet arbre dans la Flora anglica, à la classe de la polygamie; mais comme il ne paroît pas que les espèces restantes de l'*ilex* soient sujettes au même changement, le genre reste dans les ouvrages de Linnée, dans la classe de la tétrandrie, comme il y étoit auparavant.

On ne fait que remplir la plus stricte justice, en donnant au savant docteur Martyn le titre d'infatigable. Les momens que ses occupations lui laissoient, étoient entièrement consacrés aux lettres, qu'il servit de différentes manières. Les ouvrages nombreux qu'il composa, et la variété des manuscrits qu'il a laissés, prouvent amplement cette vérité. Il travailla pendant quelque temps à un journal périodique. Il aida M. Eames dans son abrégé des Transactions philosophiques, et contribua à la composition

des trois premiers volumes du *General dictionary* (1), dans lequel les vies de Bellonius, Boccone et Brunsfelsius, sont de lui. Il traduisit le traité de Boërhave sur les vertus de la médecine, celui d'Harris sur les maladies aiguës des enfans; et, conjointement avec M. Chambers, il donna en cinq volumes in-8°., en 1742, une traduction, ou plutôt un abrégé des morceaux philosophiques insérés dans les mémoires de l'académie royale des sciences de Paris.

Le docteur Martyn est l'auteur de treize mémoires imprimés dans les Transactions philosophiques. Sa traduction des Géorgiques et des Bucoliques de Virgile, avec des notes sur cet auteur qui étoit son poète favori, a étendu sa réputation parmi les savans de toutes les nations. En général, cet ouvrage procure de la satisfaction à l'ami des livres classiques; mais les lecteurs qui joignent à ce goût des chefs-d'œuvre littéraires la connoissance de la science favorite du savant éditeur, éprouveront,

---

(1) C'est un ouvrage anglais, dans le genre de notre Dictionnaire historique des hommes célèbres.

(*Note du traducteur.*)

en le lisant, un plaisir qu'ils trouveront rarement ailleurs. Sa grande connoissance des auteurs, tant anciens que modernes, qui ont parlé des plantes, le met en état d'adapter les noms modernes avec un degré de jugement qui a été extrêmement approuvé par les hommes sachant combien l'exécution de ce travail est difficile, les écrits des anciens manquant presqu'entièrement de distinctions spécifiques.

En 1737, notre auteur entra en correspondance avec Linnée. Il fut, sinon le premier, au moins un des premiers, qui fit connoître aux lecteurs anglais le grand naturaliste suédois. Il le fit en donnant un extrait de la *Flora laponica*, imprimé dans l'édition des Géorgiques, en 1741 : c'étoit quelques années avant que le système de Linnée eût fait aucun progrès en Angleterre.

Enfin je me contenterai de remarquer, qu'indépendamment des obligations que les lettres ont à ce savant professeur, ce que je puis appeler strictement la botanique anglaise a reçu un accroissement considérable de ses travaux, particulièrement par la méthode qu'il a donnée au catalogue de Cambridge

de M. Ray, et par les additions qu'il a faites à la traduction du livre de Tournefort (1).

---

(1) Le nom de martynia a été donné à une belle plante du second ordre de la classe de la didynamie, par le docteur Houstoun, qui la découvrit sur le continent de l'Amérique. Elle est bien connue actuellement comme l'un des ornemens des serres chaudes anglaises.

CHAPITRE XLIV.

Sur Catesby. — Ses mémoires. — Sa passion pour l'histoire naturelle. — Il séjourne d'abord en Virginie pendant sept ans ; et, encouragé ensuite par sir Hans Sloane et d'autres, il retourne en Amérique. — Histoire naturelle de la Caroline. — Sur les oiseaux de passage.

CATESBY.

QUOIQUE l'ingénieux auteur auquel je consacre cet article, ne doive pas strictement être rangé parmi ceux qui ont perfectionné la botanique indigène, cependant je ne puis passer sous silence un homme auquel la science doit une de ses plus élégantes et de ses plus belles productions. M. Marc Catesby fut, je crois, un de ces hommes que leur passion pour l'histoire naturelle empêcha de très-bonne heure de se livrer aux occupations attrayantes ou intéressantes pour la fortune. Elle le porta à traverser la mer Atlantique, afin de pouvoir

lire le livre de la nature dans un pays qui avoit été examiné imparfaitement, et où ses beautés étoient déployées sur une échelle plus magnifique et plus étendue que dans les bornes étroites de son pays natal. Il est trop vrai que le monde, en général, traitera avec dédain, et ridiculisera l'homme qui, abandonnant ainsi les chemins conduisant aux richesses, à l'avancement et aux honneurs, se livrera à ce qui est regardé communément comme des occupations frivoles et peu importantes. Peu de personnes auront une idée de cette satisfaction secrète, et de ce plaisir inépuisable, que l'esprit éprouve en étudiant la nature dans toutes ses parties ; peu de personnes croiront qu'un pareil emploi de son temps puisse dédommager des solides trésors du gain.

Marc Catesby naquit vers la fin de 1679, ou le commencement de l'année suivante. Il nous apprend lui-même qu'il avoit eu de très-bonne heure du penchant pour l'étude de la nature, et que son désir de faire de plus grands progrès dans ce genre, le conduisit d'abord à Londres, qu'il appelle emphatiquement *le centre de la science*, et l'excita ensuite à se transporter encore vers d'autres sources dans les parties éloignées du globe. La résidence de quelques

parens dans la Virginie favorisa son dessein; et il se rendit, en 1712, dans cette contrée, où il resta pendant plusieurs années, admirant et recueillant les diverses productions du pays, sans avoir formé aucun plan direct pour l'ouvrage qu'il entreprit dans la suite. Pendant qu'il y résida, il donna des semences et des plantes, soit vivantes, soit desséchées, à M. Dale de Braintrée, dans l'Essex, et quelques-unes de ses observations sur cette partie de l'Amérique, ayant été communiquées par ce moyen au docteur William Sherard, lui procurèrent l'amitié et la protection de cet homme respectable. A son retour en Angleterre, en 1719, plusieurs nobles, sir Hans Sloane, le docteur Sherard, et quelques autres dont il a cité les noms, l'encouragèrent et l'aidèrent à retourner en Amérique, avec la résolution expresse de décrire, de dessiner et de peindre les objets les plus curieux de la nature. La Caroline fut fixée pour être le lieu de sa résidence, et il y arriva en mai 1722. Il examina d'abord les parties basses du pays, en faisant des excursions de Charles Town; et il séjourna ensuite pendant quelque temps chez les Indiens, dans les parties couvertes de montagnes, au fort Moore et aux environs. Il continua

ensuite ses recherches dans la Géorgie et la Floride ; et après avoir passé près de trois années sur le continent, il visita les îles de Bahama, continuant de suivre son plan, et faisant particulièrement des collections de poissons et de productions marines.

Catesby étant revenu en Angleterre en 1726, ses travaux furent approuvés par ses protecteurs. Alors il se perfectionna dans l'art de la gravure ; et, s'étant retiré à Hoxton, il s'occupa de terminer son grand ouvrage, qu'il publia en numéros de vingt planches chacun. Le premier numéro parut à la fin de 1730 ; et le premier volume, composé de cent planches, fut fini en 1732, le second en 1743, et l'appendix, de vingt planches, en 1748.

Une description régulière de chaque numéro, faite par le docteur Cromwell Mortimer, secrétaire de la société royale, fut mise sous les yeux de cette compagnie savante, à mesure que les numéros parurent, et fut imprimée dans les Transactions philosophiques. Le docteur y a semé quelquefois des remarques instructives. *Voyez* les nos. 415, 420, 426, pour le premier volume ; les nos. 432, 438, 441, 449 et 484, pour le deuxième volume ;

et enfin le quatre cent quatre-vingt sixième volume pour l'appendix.

Tout l'ouvrage porte le titre suivant : *The natural history of Carolina, etc.*, ou Histoire de la Caroline, de la Floride et des îles de Bahama, contenant des gravures d'oiseaux, de bêtes, de poissons, de serpens, d'insectes et de plantes, particulièrement d'arbres des forêts, de plantes et d'arbrisseaux, qui jusqu'ici n'avoient pas été décrits, ou avoient été représentés incorrectement par les auteurs, avec leurs descriptions en français et en anglais. Ouvrage, 1°. auquel on a joint des observations sur l'air, le sol et les eaux, avec des remarques sur l'agriculture, les grains, les légumes et les racines; 2°. en tête duquel on a mis une carte nouvelle et correcte des contrées dont il est parlé; par Marc Catesby, membre de la société royale; tome 1er, 1731, pp. 100, tab. 100; tome 2, 1743, pp. 100, tab. 100. Description de la Caroline, etc. pp. 44; appendix, tab. 20, pp. 20. Fol. impérial, fig. 407.

Voici le nombre des sujets décrits et représentés dans cet ouvrage :

Plantes . . . . 171.

Quadrupèdes.	9.
Oiseaux.	111.
Amphibies.	33.
Poissons.	46.
Insectes.	31.

Les curieux ont la satisfaction de trouver dans ce superbe ouvrage, les figures d'un grand nombre de très-beaux arbres, arbrisseaux et plantes herbacées, qui font aujourd'hui l'ornement de nos jardins; beaucoup aussi des végétaux les plus utiles dans les arts et pour les agrémens de la vie, ainsi que plusieurs de ceux employés en médecine, sont ici représentés, pour la première fois, dans leur véritable proportion, et avec leurs couleurs naturelles. On doit seulement former des regrets sur ce qu'on ne trouve pas dans cet ouvrage, une représentation séparée de la fleur dans toutes ses parties; cette privation est cause qu'on ne peut reconnoître, d'une manière bien certaine, plusieurs articles curieux. Une pareille représentation séparée, est regardée comme indispensable depuis un temps assez moderne; et, sans elle, chaque figure, surtout des nouvelles espèces, doit être regardée comme imparfaite.

La plupart des planches de plantes représentent aussi quelque sujet du règne animal. Mon plan ne s'étend pas à ces derniers objets, mais j'indiquerai dans la note, qui se trouvera à la fin de ce chapitre, quelques-uns des objets les plus remarquables de la classe des végétaux. Comme M. Catesby grava toutes les figures lui-même, d'après ses propres dessins; comme les exemplaires coloriés furent faits sous sa propre inspection; et enfin, comme tous les sujets furent représentés, autant qu'il fut possible, dans leur grandeur naturelle, cet ouvrage est le plus beau de ce genre que l'Angleterre ait jamais produit : je ne sais s'il a même été égalé sur le continent, à moins qu'on ne lui préfère celui de mademoiselle de Merian, qui toutefois est beaucoup moins considérable. Soixante-douze planches de l'ouvrage de Catesby furent copiées par des artistes de Nuremberg, et publiées en 1750. Ses observations sur la Caroline furent imprimées séparément in-folio, dans la même ville, en 1767.

Catesby est l'auteur d'un mémoire imprimé dans le quarante-quatrième volume des Transactions philosophiques, p. 435, sur les oiseaux de passage, dans lequel, en opposition à l'opinion que les oiseaux restent engourdis dans

les cavernes et dans le fond des eaux, il produit diverses raisons et plusieurs faits, dont il devoit la connoissance à son séjour dans le nouveau monde, au soutien de l'assertion que les oiseaux émigrent pour chercher une nourriture convenable. Ses traversées de la mer Atlantique lui avoient fait connoître combien ces voyageurs ailés étoient en état de faire de longues courses. Il dit, dans un autre endroit, qu'il avoit vu des faucons, des hirondelles et une espèce de chat-huant, au vingt-sixième degré de latitude nord, à un éloignement de six cents lieues de la terre. Il montre que des oiseaux inconnus auparavant au pays, arrivent chaque année dans diverses parties de l'Amérique septentrionale, depuis qu'on y a apporté différentes espèces de grains. L'oiseau de riz (*emberyza oryzivora*), et le canard au visage blanc (*anas discors*), en sont, entr'autres, des exemples suffisamment connus par les habitans, qui ont assez à s'en plaindre.

Catesby fut élu membre de la société royale aussitôt après son second retour d'Amérique, et fut lié avec beaucoup des membres les plus respectables de ce corps; il étoit très-estimé par sa modestie, sa candeur et sa conduite irréprochable.

Avant sa mort, il se retira d'Hoxton, d'abord à Fulham, et ensuite à Londres; il mourut dans sa maison, derrière l'église Saint-Luc, dans la vieille rue, le 23 décembre 1749, âgé de soixante-dix ans, laissant une veuve et deux enfans (1).

---

(1) Le docteur Gronovius donna le nom de *catesbea* à un arbrisseau épineux de la classe de la tétrandrie, portant une longue fleur ayant la forme d'une trompette, et à laquelle succède une baie jaune. Catesby l'avoit découverte dans l'île de la Providence, et l'avoit envoyée le premier en Europe, en 1726.

Note relative à la page 228, *et aux gravures des plantes les plus remarquables*, *qui se trouvent dans le grand ouvrage de Catesby*.

Parmi celles dont on fait usage, soit pour la nourriture, soit en médecine, je choisirai, 1°. le fagus pumila (chinkapin), dont les noix sont préférées aux châtaignes, et recueillies avec soin par les Indiens, pour leur nourriture d'hiver; 2°. le *quercus phellos* (live-oak), dont les glands donnent une huile qui n'est pas inférieure à celle des amandes; 3°. l'*aristolochia virginiana* (snak-root), bien connue en médecine; 4°. le *podophyllum peltatum* (may-apple), employé comme ipecacuanha dans la Caroline; 5°. la *juglans alba* (hiccory tree); ses noix

procurent une provision d'excellente huile pour l'hiver, parmi les Indiens. Le jeune bois est préféré pour les cerceaux, et le vieux l'est pour être brûlé; 6°. le smilax tamnoides (china root of Carolina); 7°. le *laurus sassafras* (sassafras tree), employé en Virginie pour les fièvres intermittentes; 8°. l'*arum colocasia* (coco and Tyre), dont les racines sont mangées par les nègres, après qu'ils en ont détruit l'acrimonie en les faisant bouillir; 9°. le *croton cascarilla* (ilathera bark); 10°. la *canella alba*, ou le canellier à feuilles de laurier, bien connu dans les boutiques; 11°. le *prinos glaber*, ou la cassena, ou yapou des Indiens, en grande réputation comme restaurant; 12°. le *convolvulus battatas*, c'est-à-dire, la patate, ou battatas de Virginie, d'un usage général comme nourriture parmi les blancs aussi bien que parmi les nègres; 13°. l'*annona palustris* (marsh custard apple); 14°. l'œillet indien, ou *spigelia marylandica* des boutiques; 15°. la plante du riz, ou *oryza sativa*; 16°. l'*annona reticulata* (netted custard apple); 17°. le pin sauvage, ou *tillandsia polystachia*, plante parasite remarquable, parce qu'elle tient une quantité d'eau considérable dans le creux de ses feuilles; 18°. la *coccoloba uvifera* (mangrove grape tree); 19°. le cacao, ou arbre à chocolat (*theobroma cacao*); 20°. la vanille (*epidendrum vanilla*); 21°. le cachou (*anacardium occidentale*); 22°. le ginseng (*panax quinquefolium*), le fameux ninsin des Chinois.

Parmi les végétaux qui ont le plus immédiatement rapport aux usages communs de la vie, on trouve, 1°. le cyprès d'Amérique (*cupressus disticha*), le

plus haut et le plus gros des arbres d'Amérique, ayant neuf ou dix pieds de diamètre à sa base, et soixante ou soixante-dix pieds de haut, procurant un bois de charpente léger, mais excellent; 2°. le bindweed rouge de la Caroline, qu'on dit être une des plantes dont les Indiens se servent pour se préserver des funestes effets du venin du serpent à sonnettes; 3°. le tupelo d'eau, ou *nyssa aquatica*, dont la racine tient lieu du liége; 4°. le laurier rouge, ou *laurus borbonia*, dont le bois est excellent pour les cabinets, et aussi beau que le bois satiné; 5°. la *myrica cerifera* (candle-berry myrtle). La cire verte des baies, bouillie avec un quart de suif, forme des bougies qui brûlent long-temps, et répandent une odeur agréable; 6°. le savonier (*sapindus saponaria*); l'écorce et les feuilles battues dans un mortier, produisent une mousse dont on se sert comme d'un savon; 7°. la *mimosa* glauque, dont on se sert comme du bois de satin (sattin wood); 8°. le bois de Brésil, ou *cæsalpinia brasiliensis*, servant à une teinture bien connue; 9°. la *risophora mangle* (mangrove tree), formant des bois presqu'impénétrables, qui sont l'asile des tourterelles, des poissons et des jeunes alligators (1); 10°. le gommier doux (liquidambar styraciflua), donnant une gomme odoriférante comme le baume de Tolu, et étant propre à faire des boiseries de cabinet; 11°. l'*æmatoxilon campechianum* (ou logwoode); 12°. la *swietenia mahagoni*.

---

(1) Espèce de crocodiles.

(*Note du traducteur.*)

Parmi les arbres d'ornement on trouve, 1°. la *cornus florida* (dogwood tree), remarquable par la croissance graduelle des involucres, qui, après l'ouverture de la fleur, s'étendent depuis la largeur d'une pièce de six sous (six pence) jusqu'à celle de la main d'un homme ; 2°. la *magnolia glauca ;* 3°. la *bignonia cærulea* (blue trumpet flower) ; 4°. la *gordonia lasianthus ;* 5°. le *calycanthus floridus ;* 6°. le tulipier, ou liriodendron tulipifera ; 7°. le catalpa, ou *bignonia catalpa*, inconnu dans la Caroline jusqu'à ce que Catesby l'eût apporté de parties plus éloignées de l'intérieur des terres ; 8°. le *trillium* sessile à fleurs ; 9°. l'*azalea* visqueuse ; 10°. la *bignonia radicans ;* 11°. le *chionantus virginica ;* 12°. la *xylophylla latifolia ;* 13°. le *laurus æstivalis ;* 14°. la *callicarpa* d'Amérique ; 15°, l'*ærythrina herbacea ;* 16°. le *lilium superbum ;* 17°. le *lilium philadelphicum ;* 18°. la *rudbeckia* couleur de pourpre ; 19°. la *magnolia grandiflora*, cet ornement de nos jardins, où il est le plus beau des arbres pour la fleur et pour son odeur ; 20°. la *sarracenia flava*, *purpurea ;* la *magnolia tripetala ;* 21°. la *bignonia capreolata ;* 22°. l'*hibiscus* à feuilles de tilleul ; 23°. la *plumeria* rouge ; 24°. la *plumeria* blanche ; 25°. la *kalmia* à feuilles larges ; 26°. la *clusia rosea* (balsam tree) ; 27°. le *dodecatheon meadia ;* 28°. la *carolina pancratium ;* 29°. le *lilium canadense ;* 30°. l'*amaryllis atamasco ;* 31°. la *stuartia mulacodendron ;* 32°. la *magnolia* bleue, ou *magnolia acuminata ;* 33°. le *rhododendron maximum ;* 34°. et enfin la catesbæa spinosa (*lilythorn*).

CHAPITRE XLV.

Houstoun étudie sous Boërhave ; séjourne pendant quelque temps dans les Indes occidentales ; enrichit considérablement le jardin de Chelséa de nouvelles plantes ; est victime du climat. — Les Reliquiae Houstonianae sont publiées par sir Joseph Banks.—Douglas, chirurgien de la reine Caroline. — Sa description du lys de Guernesey. — Ses mémoires insérés dans les Transactions philosophiques.

HOUSTOUN.

Ceux qui connoissent les écrits de Miller, se rappelleront qu'il y est souvent fait mention du nom du docteur William Houstoun, et que ce dernier a considérablement enrichi la botanique exotique. Si je ne me trompe, M. Houstoun alla d'abord dans les Indes occidentales en qualité de chirurgien ; et à son retour, après avoir résidé deux ans à Leyde,

il prit des degrés en médecine sous Boërhave. Cela eut lieu en 1728 et 1729. A Leyde, il commença une suite d'expériences sur les animaux, dont quelques-unes furent faites de concert avec feu le célèbre médecin Van-Swieten. Elles furent ensuite publiées dans les Transactions philosophiques, vol. XXXIX, sous le titre de *Experimenta de perforatione thoracis, ejusque in respiratione effectibus*. Leur résultat se trouva opposé à l'opinion communément reçue, que les animaux pouvoient vivre et respirer pendant quelque temps, quoique l'air soit librement admis dans les deux cavités du thorax.

Il paroît qu'il fut élu membre de la société royale aussitôt après son retour de Hollande, et qu'il partit immédiatement pour les Indes occidentales. Je ne suis pas en état de dire d'une manière certaine, où il fixa sa résidence dans cette partie du monde, quoique je présume que ce fut principalement à l'établissement de Logwood, d'où il envoya une description et une figure de la *dorstenia contrayerva*, qui furent publiées dans les Transactions philosophiques, vol. XXXVII. Ce fut la première description authentique reçue de cette drogue, quoiqu'elle fût connue en An-

gleterre depuis le temps de sir François Drake ; ou même antérieurement. Il envoya aussi à son ami, à Chelséa, les semences de beaucoup de plantes rares et nouvelles, recueillies par lui dans les îles de la Jamaïque et de Cuba, dans la province de Venezuela, et aux environs de Vera-Crux.

Il succomba sous la chaleur du climat, et mourut en juillet 1733. Il laissa en manuscrit, un catalogue de plantes recueillies par lui dans les lieux ci-dessus mentionnés, avec quelques gravures faites de sa propre main. Ces objets tombèrent dans les mains de M. Miller, et après le décès de ce dernier, en celles de sir Joseph Banks, qui par respect pour la mémoire d'un homme de ce mérite, rendit aux botanistes le service de publier ce manuscrit avec les gravures, sous le titre suivant :

Reliquiæ Houstonianæ, seu plantarum in Americâ meridionali, a Gulielmo Houstoun, M. D. R. S. S., collectarum icones, manu propriâ, ære incisæ, cum descriptionibus è schedis ejusdem in bibliothecâ Josephi Banks, baronnetti, R. S. P. asservatis; in-4°. 1781, pp. 12, tab. XXVI.

Cet ouvrage contient les caractères et les descriptions de quinze genres et de onze espèces ;

ces dernières étoient toutes indigènes des environs de Vera-Crux. Les nouveaux genres de Houstoun sont décrits suivant la méthode et dans les termes du système de Tournefort ; et tous, à l'exception d'un, sont consacrés à la mémoire de botanistes : dans cette publication, ils sont renvoyés, autant qu'il a été possible, aux dénominations du système Linnéen (1).

DOUGLAS.

Dans les genres établis par Houstoun, nous trouvons le *douglassia*, nommé ainsi en l'honneur de Jacques Douglas, membre de la société royale, célèbre chirurgien et anatomiste, ensuite docteur en médecine, et membre honoraire du collége des médecins, et médecin de la reine Caroline. Il est juste de donner une place dans cet ouvrage à Douglas, puisqu'il a obtenu une place distinguée parmi ceux qui ont été nommés monographes, parce qu'ils ont écrit séparément sur des espèces ou

(1) Le nom de *Houstonia* est donné par Gronovius à un genre de la tétrandrie trouvé dans la Virginie, connu aux anciens auteurs, et un peu voisin de la classe radiée (stellated) de Ray.

des genres seuls. Il publia une description très-scientifique de l'amaryllis sarniensis, sous le titre de lilium sarniense, ou description du lys de Guernesey, à laquelle se trouve jointe la dissection botanique de la graine de café; fol. 1725, pp. 35 et 22, tab. 2.

Les racines de ce bel ornement de nos serres chaudes actuelles, furent dispersées par le naufrage d'un vaisseau sur la côte de cette île; et ayant été, à ce qu'on présume, protégées dans le sable par le roseau de mer, ou *arundo arenaria*, elles poussèrent, après l'intervalle de quelques années, à la surprise des habitans et au grand plaisir des floristes et des botanistes. Ce phénomène paroîtra moins étonnant de nos jours, où l'on sait, d'après l'élégant ouvrage du docteur Thunberg, que, suivant l'analogie des climats de l'Angleterre et du Japon, un quart des plantes indigènes de cette contrée si éloignée, paroît être aussi indigène de l'Angleterre.

Dans ses observations sur le café, Douglas observe que Rauwolf en parla le premier en 1573, et que l'Ecluse l'envoya le premier en Europe. *Voyez* Clus. Exotic. p. 236.

Indépendamment de beaucoup de mémoires sur des sujets pathologiques et chirurgicaux,

écrits entre les années 1707 et 1732, et imprimés dans les Transactions philosophiques, Douglas fit une description botanique du safran des boutiques, accompagnée d'une gravure, et publiée dans la même collection; vol. XXXII, p. 441, où l'on trouve aussi au XXXVe volume, la description la plus complète sur la culture et le soin du safran, tels qu'ils ont lieu à *Safron Walden*. On lit, dans ce dernier volume, la description des différentes espèces d'ipecacuanha, dont on ne connoissoit alors que très-peu les vraies distinctions.

Les connoissances du docteur Douglas n'étoient pas bornées à la botanique exotique: il connoissoit les plantes de son propre pays; et il est nommé dans la Synopsis de Ray, comme ayant fait connoître quelques espèces rares (1).

---

(1) La *douglassia* est perdue dans le système de Linnée, sous le titre de volkameria aculeata, étant une ancienne plante de la didynamie, décrite par Sloane.

CHAPITRE XLVI.

Augmentation de la culture des végétaux exotiques. — Habileté supérieure des jardiniers anglais. — Fairchild. — Knowlton. — Gordon. — Miller a une correspondance étendue. — Son dictionnaire est loué par Linnée. — Il est membre de la société botanique à Florence, et de la société royale à Londres. — Catalogue des arbres et arbrisseaux robustes. — Son dictionnaire du jardinier. — Son calendrier. — Figures de plantes. — Culture de la garance. — Ses mémoires communiqués à la société royale.

L'AUGMENTATION des végétaux exotiques en Angleterre, depuis le commencement du siècle, et le goût qui se répandit davantage pour l'agrément et le luxe des jardins ainsi que des serres chaudes, tendoient naturellement à favoriser les progrès et la science réelle des arts de la culture. Pour conserver des raretés venant de

pays éloignés, il devint nécessaire d'approfondir les vrais principes de l'art, qui, en dernière analyse, doivent dépendre de la connoissance du climat de chaque plante, et du sol où elle fleurit dans ce climat.

Sous l'influence d'hommes tels que les Sherard, les Sloane, et d'autres opulens protecteurs de cette science, les jardiniers acquirent des connoissances botaniques, et furent encouragés à faire de plus grands efforts pour se distinguer dans leur art. De-là vient, je pense, que les jardiniers anglais ont égalé, s'ils n'ont surpassé la plupart des autres. Je sortirois des bornes de mon plan, si je rappelois ici les auteurs qui ont traité le sujet du jardinage, à moins qu'ils ne se soient distingués par leur connoissance de la botanique anglaise. Quelques-uns se sont fait honneur dans ce genre; et je ne puis m'empêcher de citer avec applaudissement les noms de Fairchild, de Knowlton, de Gordon et de Miller. Le premier des trois s'est fait connoître de la société royale par quelques nouvelles expériences relatives au mouvement différent, et quelquefois contraire, de la sève, qui furent imprimées dans les Transactions philosophiques; vol. XXXIII, p. 127. Il contribua aussi à faire des expé-

riences qui répandirent du jour sur la question du sexe des plantes, et confirmèrent la doctrine. Fairchild mourut en novembre 1729.

KNOWLTON.

Thomas Knowlton fut, dans la première partie de sa vie, jardinier du consul Sherard; mais je trouve qu'il remplit la même fonction à Lonesborough, dans l'Yorckshire, auprès du comte Burlington, en 1728. Je crois qu'il conserva cette dernière place pendant la plus grande partie, si ce ne fut pas même pendant la totalité du reste de sa vie. Son zèle pour la botanique anglaise fut extraordinairement grand, et lui mérita la bienveillance des savans botanistes anglais. Il reçut des politesses distinguées de la part de Sloane. Enfin il devroit avoir une place dans ces mémoires, quand ce ne seroit que pour sa découverte de cette singulière production appelée le globe conferva, ou les balles de marais (*conferva agagropila* Linnæi), qu'il trouva le premier à Walling fen mere. J'ai vu deux lettres de lui, écrites à un correspondant en 1728 et 1729. Il rapporte dans l'une, qu'il fit près d'un quart de mille dans le lac pour recueillir ces balles, ce qui ne se passa pas sans quelque difficulté,

puisqu'elles sont à la profondeur de deux à trois pieds. Une autre fois il fut plus heureux, car il en recueillit plus d'un boisseau en une seule fois. Il les décrit à ses amis, sous le nom de pillules ou boules de mousse, de la grandeur d'une balle de paûme.

Knowlton avoit une curiosité qui lui faisoit porter ses observations généralement sur tout ; et, entr'autres objets, il ne négligeoit pas les recherches d'antiquités.

Nous trouvons dans le quarante-quatrième volume des Transactions philosophiques, p. 100, des extraits de deux de ses lettres, écrites à Marc Catesby, membre de la société royale, concernant, 1°. la situation de l'ancienne ville *Delgovicia;* 2°. deux hommes d'une grosseur et d'une pesanteur extraordinaires. Cette station romaine fut découverte sur les Wolds, à deux milles de Pocklington.

Le quarante-quatrième volume des Transactions philosophiques contient encore, p. 124, une description, avec figures, de deux cornes extraordinaires de daims, trouvées sous terre dans différentes parties du comté d'Yorck. Elles étoient de deux espèces : l'une paroît répondre à la figure de la corne décrite dans les Transactions philosophiques, n°. 422, p. 257 ;

l'autre fut regardée comme une de ces cornes du *moose deer* (1), trouvées si fréquemment en creusant en Irlande : on pense que c'est la première de ce genre qui ait été trouvée en Angleterre.

Knowlton mourut en 1782, à l'âge avancé de quatre-vingt-dix ans.

GORDON.

Jacques Gordon, distingué par le succès avec lequel il cultivoit les végétaux exotiques, connoissoit bien la botanique anglaise. Je ne sache pas qu'il ait publié aucun ouvrage. Il entretint une correspondance avec Linnée ; et feu M. Ellis lui fit l'honneur de donner le nom de *gordonia* à la *loblolly bay* de Catesby, quand celle-ci fut séparée du genre *hypericum*.

MILLER.

Philippe Miller naquit en 1691. Il succéda en 1722 à son père, en qualité de jardinier de la compagnie des apothicaires à Chelséa.

---

(1) *Deer* signifie bête fauve ou daim ; *bay* signifie graine.

(*Note du traducteur.*)

Il s'éleva, par son mérite, d'un état d'obscurité à un degré de célébrité comme jardinier, rarement égalé avant lui, si même il l'avoit été. Il est assez ordinaire de donner le titre de botaniste à tout homme qui peut dire par cœur les noms des plantes de son jardin. Miller s'éleva beaucoup au-dessus de ce foible mérite. Il ajouta à la connoissance de la théorie et de la pratique du jardinage, celle de la structure et des caractères des plantes, et fut de bonne heure versé dans la connoissance pratique des méthodes de Ray et de Tournefort. Habitué à en faire usage dès ses plus jeunes années, ce ne fut pas sans répugnance qu'il se résolut à adopter le systême de Linnée; mais il fut à la longue convaincu par les argumens de feu sir Guillaume Watson et de M. Hudson, et il l'embrassa. C'est à son habileté supérieure dans son art, que les curieux doivent la culture et la conservation de beaucoup de belles plantes, qui, dans des mains moins habiles, n'auroient pas prospéré, et qui par conséquent ne feroient pas aujourd'hui l'ornement des lieux où on les conserve en Angleterre.

Ses connoissances ne se bornoient pas aux exotiques; peu de personnes ont mieux connu

les plantes indigènes, dont il cultiva successivement la plupart des espèces rares.

Il entretint une correspondance avec beaucoup des plus éminens botanistes sur le continent, entr'autres avec Linnée, qui dit de son dictionnaire : *Non erit lexicon hortulanorum, sed botanicorum. Ce ne sera pas le dictionnaire des jardiniers, mais celui des botanistes.* Il étoit emphatiquement appelé par les étrangers, *le prince* ou *le premier des jardiniers, hortulanorum princeps.* Il fut reçu membre de l'académie botanique de Florence, ainsi que de la société royale de Londres; il eut même, dans l'occasion, l'honneur d'être nommé membre du conseil de cette dernière compagnie savante. Miller est la seule personne que j'aie jamais connue, qui se rappela d'avoir vu Ray. Je n'oublierai pas aisément le plaisir qui se peignoit sur son visage quand il me rappeloit le bonheur qu'il eut dans sa jeunesse de voir cet homme célèbre, tant Miller exprimoit fortement le *Virgilium tantum vidi.*

Les infirmités de Miller le forcèrent de se démettre de sa place dans le jardin, peu de temps avant sa mort, qui arriva le 18 décembre 1771, dans sa quatre-vingtième année.

Il laissa un herbier très-considérable d'exotiques, provenant principalement du jardin de Chelséa.

En 1728, Miller communiqua à la société royale un moyen de faire lever quelques semences exotiques, qu'il avoit été jugé presqu'impossible de faire lever en Angleterre. (*Transactions philosophiques*, n°. 403, vol. XXXV, p. 485.) Ce moyen consistoit à laisser les semences germer dans un lit d'écorce, et à les transplanter ensuite dans la terre. Par ce moyen, il réussissoit pour toutes les semences et tous les fruits qui avoient des enveloppes dures. Il cite la noix de coco (*cocoa nut*), la *guilandina bonduc* de Linnée (bonduc ou nickar tree), l'*abrus precatorius*, le *dolichos urens*, ou la fève à œil de cheval, et plusieurs autres végétaux.

On trouve encore dans les Transactions philosophiques, n°. 418, vol. XXXVII, p. 81, une description des racines bulbeuses qui fleurissent dans des bouteilles remplies d'eau. Ce moyen de se procurer de bonne heure des hyacinthes, des tulipes et des narcisses, venoit alors d'être découvert; il est bien connu aujourd'hui, et on en fait usage tous les jours.

Quoiqu'il n'ait pas mis son nom en tête de

l'ouvrage suivant, il est l'auteur d'un catalogue des arbres, arbrisseaux et fleurs qui sont assez robustes pour supporter le froid de notre climat, et pouvoir vivre en plein air, et qui sont propagés dans les jardins de Londres; in-fol. 1730, p. 90, tab. 21. Les planches sont coloriées, l'ordre est alphabétique, et les caractères génériques sont donnés. Le catalogue consiste principalement en arbres et arbrisseaux, parmi lesquels il y en a plusieurs qui sont de l'espèce des conifères. On y a inséré quelques variétés.

Catalogus plantarum officinalium quae in horto botanico Chelseiano aluntur, 1730, in-8°. pp. 152.

En 1731, il publia en anglais, in-folio, son Dictionnaire du jardinier (1), qui a eu tant d'éditions successives, dans chacune desquelles cet ouvrage a reçu un si grand nombre d'augmentations et de perfectionnemens, que ces changemens l'ont rendu à la fin le corps le plus complet existant sur le jardinage. Il a été traduit en différentes langues, et l'accueil

---

(1) Cet ouvrage a été traduit en français.
(*Note de Boulard.*)

qu'il a reçu partout, est une preuve suffisante de sa supériorité. Certainement, la nouvelle édition, dont s'occupe maintenant (1) le docteur Martyn, étendra à une époque reculée la réputation, tant de l'auteur que de l'éditeur.

Dans la même année ou la suivante, il publia en anglais, et in-8°., le Calendrier du jardinier, qui a eu un si grand nombre d'éditions, et a été, dans son genre, un ouvrage manuel dans tout le royaume. L'auteur mit, en 1761, en tête d'une édition de ce livre, une courte introduction à la science de la botanique, dans laquelle il explique les termes linnéens de l'art, et fait connoître les caractères des classes dans cinq planches de cuivre. Cette introduction se vendit aussi séparément.

Miller avoit une correspondance étendue avec des personnes qui habitoient dans diverses parties du globe bien éloignées. Le cap de Bonne-Espérance, la Sibérie, l'Amérique septentrionale, et particulièrement, par le moyen du docteur William Houstoun, les

---

(1) L'ouvrage dont on lit ici la traduction, a paru en 1790.

Indes occidentales, lui payoient un tribut ; de cette manière, son jardin, pendant une longue suite d'années, reçut une abondante et perpétuelle moisson de plantes rares, et souvent de nouvelles espèces, que son heureuse culture réussit presque toujours à conserver. C'étoit la remarque des étrangers, que Chelséa offroit aux regards les trésors des deux Indes. Ces avantages mirent Miller en état d'exécuter ce que peu d'autres personnes auroient pu entreprendre, *ses figures de plantes adaptées à son dictionnaire*. Ces figures, qu'il commença en 1755 de publier par numéros, et qui furent terminées en 1760, contiennent trois cents planches, forment deux volumes in-folio, et ont été dessinées d'après des plantes de son propre jardin. Son premier plan avoit été très-étendu, car il consistoit à ne pas donner moins d'une ou de plusieurs espèces de tous les genres; mais il se trouva impraticable : l'auteur se réduisit donc à donner celles qui étoient les plus belles, les plus utiles et les plus rares. Chaque numéro fut accompagné de plusieurs pages imprimées, contenant les descriptions et une indication des classes auxquelles les plantes appartiennent dans les systêmes de Ray, de Tournefort et de Linnée. Comme cet

ouvrage est bien connu, j'observerai seulement que, si nous considérons la rareté des sujets, la singularité de ceux qu'il a choisis d'après son but, ou l'exécution générale de tout ce livre, l'Angleterre n'a pas produit de livre plus beau et plus considérable en ce genre, si l'on excepte l'*Hortus Elthamensis*, ou la *Carolina* de Catesby. Les plantes de Miller sont supérieures à un égard sur celles des deux autres ouvrages que je viens de rappeler, en ce que les premières présentent plus souvent les figures séparées des parties de la fructification.

La Méthode pour cultiver la garance, telle que les Hollandais la pratiquent en Zélande, ouvrage que Miller donna in-4°, en anglais, en 1758, tendoit à exciter les Anglais à arrêter, par la culture de cet important article de commerce, l'importation qu'en faisoient les Hollandais, *qui avoient reçu, pendant un grand nombre d'années, plus de cent quatre-vingt mille livres sterlings pour cette racine, tandis que si on suivoit bien ce procédé, on occuperoit un grand nombre de mains depuis le temps de la moisson jusqu'au printemps, ce qui est généralement un temps mort de l'année.*

Le quarante-huitième volume des Transactions philosophiques contient, page 153, une lettre de Miller à M. Watson, relative à la méprise du professeur Gmelin, concernant le *spondylium vulgare hirsutum*; C. B.

Miller donne plusieurs raisons pour prouver que le panais de vache de Sibérie (cow-parsnep), l'un des objets dont se nourrissent les habitans, n'est pas le *cow-parsnep* commun (*heracleum spondylium*) de Gaspard Bauhin, mais le spondylium maximum de Breynius; et il remarque en outre les méprises provenant de ce qu'on regarde les plantes communes d'un pays, comme communes dans un autre. Il observe à cette occasion que la *parietaria*, si fréquente dans l'Angleterre, n'est point la *parietaria officinarum* de Gaspard Bauhin, mais bien la parietaria ocymifolia de cet auteur. Néanmoins nous remarquerons que cette opinion de Miller n'a pas été suivie par les modernes botanistes anglais.

Miller a encore publié en anglais, 1°. une lettre au révérend Thomas Birch, docteur en théologie, secrétaire de la société royale (*Transactions philosophiques*, vol. XLIX, p. 161); 2°. et des remarques sur la lettre de M. Jean Ellis, membre de la société royale,

à Philippe Carteret Webb, écuyer, dans le premier vol., p. 430.

Ces lettres sont relatives à la découverte faite par l'abbé Mazéas et l'abbé Sauvages, de la propriété que trois espèces de sumach américain ont de faire des taches noires. Ni la lessive faite avec de la cendre de bois, ni l'eau bouillante avec du savon, ne peuvent affoiblir la teinture faite par le jus de ces plantes. Ces plantes sont, 1°. le *toxicodendrum carolinianum foliis pinnatis* (rhus vernix Linnæi); 2°. le *toxicodendron triphyllum folio sinuato pubescente* (Tournefortii rhus toxicodendrum); 3°. le *toxicodendrum triphyllum glabrum* (rhus radicans). Miller pense que la découverte de l'abbé avoit été faite long-temps auparavant par Kœmpfer, et donne beaucoup de raisons pour prouver que le *sitzdsiu* ou *arbor vernicifera legitima*, p. 791, fig. 792, de cet auteur, ou l'arbre du vernis du Japon, n'est que la première de ces espèces, dont la propriété de teindre a été exposée par Kœmpfer. Cette assertion fit naître une controverse entre Miller et M. Ellis, qui soutint fortement que les toxicodendra américains et japonais étoient des végétaux différens. Miller défend son opinion

dans ses remarques susénoncées sur la lettre de M. Jean Ellis. Il suffit aujourd'hui d'observer que les botanistes suivans du premier rang, tels que Linnée, Reichard et Thunberg, ont appuyé l'opinion de Miller, en les plaçant sous la même distinction spécifique avec le *rhus vernix* (1).

---

(1) La *milleria* étoit un nouveau genre découvert à Panama et à la Vera-Crux, par Houstoun. Elle appartient à la classe de la syngénésie, et a été dédiée à Miller, par le docteur Martyn, dans ses *Decades plantarum rariorum*.

Il a paru à Bruxelles, chez Flon, en 1791, un ouvrage intitulé : *Les genres sexuels des plantes établis par Linnée*, ou *Manuel de botanique*, destiné à servir de guide pour étudier dans un ordre systématique les descriptions des végétaux données par Miller dans son dictionnaire.

(*Note de A. M. H. B.*)

CHAPITRE XLVII.

Sur madame Blackwell et son infortuné mari. — Elle est encouragée et excitée par Sloane et le collége des médecins à continuer son herbier. — Elle est aidée par M. Rand et M. Miller. — Description de cet ouvrage et de l'édition améliorée que Trew en a donnée. — Deering, né en Saxe, s'établit à Nottingham. — Son Catalogus Nottinghamensis. — Son Hortus siccus Nottinghamia vetus et nova. — Wilson. — Singulier exemple de son zèle pour acquérir des connoissances dans la botanique. — Sa Synopsis des plantes anglaises.

BLACKWELL.

C'est un fait singulier que la médecine doive la suite la plus complète de figures de plantes médicinales, au génie et à l'industrie d'une dame, déployés dans une occasion qui lui fait beaucoup d'honneur.

Le nom de madame Elisabeth Blackwell est bien connu, tant d'après son propre mérite, que d'après le sort de son infortuné mari, qui, condamné pour des crimes d'état, mourut sur un échafaud en Suède, en 1747.

Nous savons qu'elle étoit fille d'un marchand, dans le voisinage d'Aberdeen, ville où le docteur Alexandre Blackwell son mari étoit né, reçut son éducation à l'université, et se distingua de bonne heure pour ses connoissances classiques. Quelques personnes ont prétendu qu'il n'avoit fait que s'arroger le titre de docteur, après avoir réussi en suivant le roi de Suède; mais, selon moi, l'opinion la plus probable est qu'il prit le degré de docteur en médecine sous Boërhave à Leyde. Après avoir échoué dans la tentative qu'il fit d'exercer la médecine en Ecosse, et ensuite à Londres, il devint correcteur d'imprimerie, et bientôt après il se fit imprimeur. Mais n'ayant pas réussi dans le commerce, et se trouvant à la longue accablé de dettes, il fut mis en prison. Pour adoucir cette position cruelle, madame Blackwell, ayant des dispositions pour le dessin et la gravure, mit ses talens en œuvre, et sachant qu'on désiroit beaucoup un recueil de gravures des plantes médicinales,

elle montra à Sloane, à Mead et à plusieurs autres médecins, quelques essais de la manière dont elle peignoit les plantes; ils lui donnèrent tant d'éloges, qu'ils l'encouragèrent à continuer un ouvrage, dont il est dit que le bénéfice procura la liberté à son mari, après une détention de deux ans.

M. Rand, célèbre apothicaire, étoit alors démonstrateur de la compagnie des apothicaires, dans le jardin de Chelséa. D'après son avis, elle établit sa résidence vis-à-vis le jardin de médecine, afin d'être plus en état de suivre son projet, et de recevoir les plantes aussi fraîches qu'il seroit possible. Non-seulement il recommanda avec zèle son ouvrage au public; mais, de concert avec M. Philippe Miller, il lui donna tous les conseils et tous les secours possibles pour son exécution. Après qu'elle eut terminé ses dessins, elle les grava sur cuivre, et coloria elle-même les épreuves.

Pendant son séjour à Chelséa, elle fut visitée souvent par des personnes de qualité, et par beaucoup de savans qui admirèrent son travail et protégèrent son entreprise.

En publiant le premier volume en 1737, elle obtint une recommandation des docteurs Mead et Sherard, de M. Rand et de plusieurs

autres, pour être mise en tête de l'ouvrage. Elle obtint la permission d'en présenter elle-même un exemplaire au collége des médecins; elle en profita. Ce corps lui fit un présent, et lui donna un témoignage public de son approbation, avec la permission de la mettre en tête de son volume. Le second volume fut fini en 1739, et la totalité de l'ouvrage fut publiée en anglais, sous le titre suivant : « *A* » *curious Herbal, containing 500 cuts* » *of the most useful plants*, etc. ou Her» bier curieux, contenant cinq cents figures » des plantes les plus utiles, dont maintenant » on fait usage en médecine, gravées sur des » planches de cuivre, format in-folio, d'après » des dessins faits d'après nature, par Eli» sabeth Blackwell; à quoi on a ajouté une » courte description des plantes, et leurs » usages ordinaires en médecine, 1739, 2 vol. » in-folio ».

Les dessins sont en général fidèles; et s'il y manque cette exactitude que les progrès modernes ont rendus nécessaires, en traçant les parties les plus petites et les plus délicates, cependant les figures au total représentent assez distinctement les sujets.

Chaque plante est accompagnée d'une planche

gravée, contenant les noms officinaux latins et anglais, suivis d'une courte description de la plante, d'un sommaire de ses qualités et usages. On trouve ensuite le nom en différentes langues. Ces éclaircissemens et explications forment la part que son mari a prise dans l'ouvrage. Cet infortuné, après avoir échoué comme médecin et comme imprimeur, ne réussit pas encore dans la demande qu'il fit de la place de secrétaire de la société d'encouragement des sciences. Il fut nommé surintendant des ouvrages appartenans au duc de Chandos, à Cannons, et vit ses espérances à cet égard frustrées, comme cela arrive souvent aux faiseurs de projets. Il forma encore des projets en agriculture, et écrivit sur ce sujet un traité qui, dit-on, fut la cause pour laquelle il fut attiré en Suède. Dans ce royaume, il dessécha des marais, pratiqua la médecine, et fut même employé comme médecin auprès du roi. A la fin il fut enveloppé dans quelques cabales d'état, ou, suivant quelques récits, dans un complot avec le comte de Tessin, pour lequel il perdit la vie, en protestant de son innocence jusqu'au dernier soupir.

Un ouvrage aussi estimable que celui de madame Blackwell, attira l'attention des mé-

decins sur le continent. En 1750, Trew, de Nuremberg, engagea un artiste de cette ville à copier les planches de madame Blackwell, et corrigea lui-même plusieurs défauts dans les dessins ; il substitua quelques figures entièrement neuves aux anciennes, corrigea et augmenta considérablement le texte, le traduisit en allemand et en latin, et forma le projet d'y ajouter une sixième centurie de planches. Il mit en tête un catalogue très-travaillé et savant des auteurs botaniques, mais il ne vécut pas assez pour finir l'ouvrage. La cinquième centurie fut publiée en 1765 ; et, le docteur Trew étant mort en 1769, le volume de supplément, contenant les plantes omises par madame Blackwel, les articles nouvellement introduits dans la pratique, et les figures des espèces vénéneuses, fut entrepris et dirigé par Ludwig, Bose, et Boehmer, et imprimé en 1773. L'édition de Trew, ainsi améliorée, surpasse tout autre ouvrage fait sur le même plan jusqu'en 1790, époque où j'écris ce livre. S'il y a encore quelques imperfections, elles étoient inévitables, provenant, ou de ce qu'il est impossible de se procurer des plantes fraîches, dans quelques cas, ou de ce qu'on ignore presque totalement l'o-

rigine de quelques autres : on n'a pas pu encore remédier à ces défauts dans divers articles.

DEERING.

Charles Deering étoit né en Saxe ; il prit ses degrés en médecine à Leyde, et, comme M. Martyn nous l'apprend, il vint pour la première fois en Angleterre, à la suite d'un ambassadeur étranger. Il y arriva, à ce que je présume, avant 1720, ou vers cette année. Il exerça la médecine et la profession d'accoucheur à Londres; et, ayant beaucoup de goût pour l'étude de la botanique, il devint l'un des membres de la société qui avoit été formée par le docteur Dillenius et M. Martyn, et qui subsista depuis 1721 jusqu'en 1726.

En 1736, il se retira à Nottingham, d'après la recommandation de Sloane. Il étoit marié à cette époque ; mais sa femme ne survécut pas long-temps à ce changement de résidence. Il fut d'abord bien reçu, et il passe pour avoir bien réussi dans sa manière de traiter de la petite vérole, maladie qui fut extrêmement épidémique dans cette ville, aussitôt qu'il s'y fut établi. Mais il encourut la censure de la faculté, par ses prétentions à un *nostrum*. Il

publia en anglais une description d'une méthode perfectionnée de traiter de la petite vérole, dans une lettre à sir Thomas Parkyns, baronnet; in-8o., 1737, pp. 52. Il paroît par ce traité que son remède étoit d'un genre antiphlogistique, et que son régime étoit le régime rafraîchissant, qui étoit alors adopté par un très-petit nombre comme pratique générale.

Le docteur Deering montra son goût pour les recherches botaniques, par le zèle et l'assiduité avec lesquels il rassembla des matériaux si considérables en moins de deux ans, après l'époque où il s'étoit fixé à Nottingham. Il publia ce catalogue en anglais, sous le titre suivant :

« A Catalogue of plants naturally growing » and commonly cultivated in divers parts of » England, etc.; c'est-à-dire, Catalogue des » plantes croissant naturellement, ou cultivées » communément dans diverses parties de l'An- » gleterre, plus spécialement aux environs de » Nottingham; contenant les noms les plus » connus, latins et anglais, de plusieurs plan- » tes, les tribus auxquelles elles appartiennent, » le temps de leur floraison, et de celles, » soit officinales, soit non officinales, qui ont

» quelqu'efficacité connue, avec une courte » mention de celles des vertus sur lesquelles » on peut compter ; à quoi on a ajouté une » distribution générale des plantes suivant » Ray, avec une explication de quelques termes » botaniques et physiques, et une liste alpha- » bétique des plantes en fleur dans chaque » mois de l'année ; par Charles Deering, doc- » teur en médecine. Nottingham, in-8°., » 1738, pp. 264 ».

L'arrangement est alphabétique, et le nombre des plantes monte à environ huit cent cinquante. L'auteur s'est particulièrement attaché aux sujets de la classe de la cryptogamie, dans laquelle ses recherches ont été très-heureuses. Dans le nombre de plantes ci-dessus mentionné, plus de deux cents appartiennent aux ordres des *fungi*, des *musci* et des *algae*; et parmi ces deux cents, on en trouve vingt-sept qu'il regarde comme n'ayant pas été décrites, et dix autres qu'on ne trouve pas dans la troisième édition de la Synopsis de Ray. Il fut aidé dans cette partie par sa correspondance avec le savant professeur d'Oxford, qui regardoit quelques-unes de ses découvertes comme nouvelles, et qui parle avec éloge de ses connoissances et de son zèle. A la page 89

de son ouvrage posthume, la *Nottinghamia vetus et nova*, on trouve une liste de quelques plantes découvertes par l'auteur après la publication de son catalogue : celles-ci sont principalement de la classe de la cryptogamie. Quelques-unes des plantes les plus rares des environs, sont échappées à l'observation de Deering ; et parmi celles-ci, je citerai particulièrement la plus virulente de toutes nos plantes anglaises, *cicuta virosa*, ou la ciguë d'eau à longues feuilles, que je me rappelle d'avoir vu croître à Léen, près Rock-Holes, dans le parc de Nottingham. Si les additions qu'il vouloit faire à son catalogue n'ont pas été plus considérables, on peut attribuer ce défaut à ses infortunes subséquentes, qui certainement ont arrêté son zèle pour ce genre de recherches.

Malgré son premier succès, cette fatalité ennemie, à laquelle il fait allusion dans sa lettre sur la petite vérole, le poursuivit encore. Malheureusement il n'étoit pas doué de cette prudence et de cette égalité d'âme, qui sont si nécessaires à la pratique de la médecine, de sorte qu'il perdit très-promptement cette confiance que sa réputation et ses succès lui avoient d'abord procurée. Mais comme je veux

insister ici plus sur son mérite que sur ses défauts, j'observerai qu'indépendamment de la connoissance qu'il avoit des langues anciennes, il possédoit un grand nombre de langues modernes. Ses connoissances en botanique étoient très-considérables, et le souvenir s'en perpétuera tant que l'histoire de Dillenius sera estimée. Il savoit le dessin, et étoit un ingénieux mécanicien. Après l'échec qu'il éprouva comme médecin, ses amis essayèrent plusieurs moyens de le soulager dans ses besoins. Ils lui procurèrent notamment une commission dans un régiment levé à Nottingham à cause de la rebellion; mais cette nomination lui fut plus honorable qu'utile. Il fut ensuite employé d'une manière plus convenable pour ses talens; Jean Plumtree, écuyer, et plusieurs autres personnes, lui ayant donné des matériaux, et l'ayant aidé pour écrire l'histoire de Nottingham, qu'il dédia au duc de Newcastle. Mais il ne vécut pas assez pour recevoir la récompense de son travail. Il avoit été attaqué de la goutte de très-bonne heure, car il en avoit ressenti des attaques dès l'âge de dix-neuf ans. Dans la dernière période de sa vie, cette maladie le retint long-temps chez lui, et il devint asth-

matique. Se trouvant à la longue réduit à un état de pauvreté et de dépendance que son courage ne pouvoit plus soutenir, et accablé tant par le malheur que par les maladies, il mourut le 12 avril 1749. Deux de ses principaux créanciers administrèrent ses biens, et le firent enterrer dans le cimetière de Saint-Pierre, vis-à-vis la maison dans laquelle il demeuroit.

Il laissa un herbier des plantes de son catalogue, composé de plus de six cents espèces, en huit volumes in-4°., indépendamment de tables séparées des mousses, et d'un volume de dessins de *fungi*, faits exactement par lui-même. Une partie, si ce n'est pas même la totalité de sa collection, a été, je crois, achetée par l'honorable Rothwell Willoughby, l'un de ses bienfaiteurs, et héritier d'une portion de ce goût qui a distingué sa famille du temps de Ray. Il a aussi laissé un traité manuscrit, en latin, *de re obstetricariâ*.

Son ouvrage posthume fut imprimé par les administrateurs de ses biens, savoir : George Ayscough, imprimeur, et Thomas Willington, droguiste, sous le titre suivant :

« *Nottinghamia vetus et nova*, ou Des-
» cription de l'état ancien et actuel de la ville

» de Nottingham, faite d'après des restes d'an-
» tiquités et les historiens, tant anciens que
» modernes, ornée de belles planches de cuivre;
» par Charles Deering, docteur en médecine.
» *Nottingham*, 1751, in-4°. pp. 370 ».

Elle est ornée de quatre planches de cuivre, parmi lesquelles il y a un plan et deux vues de ville, un plan des fondemens du vieux château, deux vues du château actuel, trois églises, et beaucoup d'autres bâtimens. On y trouve aussi une vue des rochers creux (Rock-Holes) qui sont dans le parc, que le docteur Stuckeley (1) présume avoir été l'ouvrage des Bretons, agrandi et augmenté par les Saxons. Mais un des articles les plus remarquables de ce volume, est une description complète du métier à bas (stocking-frame), inventé il y a deux siècles par Guillaume Lée, maître-ès-arts du collége de Saint-Jean, à Cambridge,

(1) Stuckeley est cité souvent dans l'Angleterre ancienne de Strutt, traduite par A. M. H. Boulard, ouvrage dont la suite va paroître, et qui présentera une suite de gravures curieuses sur les armes, arts, mœurs, habillemens, etc. des Anglais jusqu'à Henri VIII. Cet ouvrage fait suite aux recueils de Montfaucon et de Caylus.

natif de Woodboroug, près Nottingham. Je ne sache pas qu'on voie ailleurs une description aussi complète de cette machine compliquée (1). Toutes ses parties y sont décrites séparément et dans le plus grand détail, dans les termes techniques, et éclaircies par deux gravures de la totalité de la machine, ainsi que par une autre gravure fort grande, où l'on a représenté avec beaucoup d'exactitude chaque partie constituante de la machine.

WILSON.

L'homme qui fait le sujet de cet article est, comme Thomas Willisel et Samuel Brewer, un exemple de cette passion insurmontable pour une branche favorite de connoissances, qui s'empare quelquefois des esprits de ceux qui, par leur position, ne se trouvent pas exemptés de se livrer aux travaux inférieurs et mécaniques de la société.

D'après les renseignemens que j'ai reçus, il y a plus de vingt ans, concernant Jean Wilson,

---

(1) La grande Encyclopédie française, in-folio, contient une description du métier à bas.

(*Note de A. M. H. B.*)

j'ai appris, 1°. qu'il étoit originairement habitant de Kendal, dans le Westmoreland, et qu'il travailloit dans une manufacture de bas faits à l'aiguille, ouvrages pour lesquels cette ville est si célèbre ; 2°. qu'à une autre époque il donna toutes les semaines des leçons de botanique alternativement à Kendal et à Newcastle ; 3°. qu'il lui vint un si grand nombre d'élèves des parties voisines de l'Ecosse, que, dans certains temps, il reçut soixante livres sterlings par an, comme la récompense de ses travaux.

Je ne dois pas cependant omettre d'observer que ce récit ne s'accorde pas avec celui que je trouve dans l'ouvrage intitulé : *British Topography*, dont le respectable auteur nous apprend que Wilson étoit un cordonnier qui, d'après sa trop grande application à son étude favorite, resta, pendant la plus considérable portion de sa vie, dans un état d'indigence. « Une vache, dont sa femme avoit soin (dit » cet auteur), étoit le seul soutien de sa famille ; et sa passion pour l'étude des plantes » étoit si violente, qu'il fut une fois tenté de » se défaire de cet utile animal, pour acheter » le volumineux ouvrage de Morison, et qu'il » auroit consommé ce marché, si une dame

» voisine ne lui avoit fait présent du livre, et
» n'avoit pas ainsi empêché ce pauvre homme
» et sa famille d'être ruinés et réduits à men-
» dier leur pain ».

Dans cet exposé de la conduite de Wilson, en même temps que ceux qui ont le même goût pour la botanique, gémiront sur le destin rigoureux qui le réduisoit à une position si triste, ils ne pourront s'empêcher de blâmer fortement la conduite téméraire et imprudente d'un homme qui pouvoit exposer, et risquer d'une manière si essentielle, le sort et le bonheur de sa famille.

Comme Wilson a mis sous les yeux du public une singulière preuve de ses connoissances par rapport au principal objet de ses goûts, je suis porté à croire, ou qu'originairement il avoit reçu dans son éducation quelques principes de grammaire, ou que, suivant l'impulsion de son talent naturel, il a par la suite acquis la connoissance de la langue latine. Autrement (à moins qu'on ne suppose qu'il a eu des secours extraordinaires, que rien ne m'a indiqués), comment auroit-il fait usage de l'histoire de Morison, ou auroit-il traduit la Synopsis de Ray? En 1744, il publia en anglais : *A Synopsis of British plants*, etc.

c'est-à-dire, « Synopsis des plantes anglaises » suivant la méthode de Ray, avec leurs caractères, leurs descriptions, les lieux où elles » croissent, le temps de leur floraison, et leurs » vertus médicinales, d'après les observations » les plus exactes et les meilleurs auteurs modernes, et avec un dictionnaire botanique, » éclairci par plusieurs figures ; par Jean » Wilson. *Newcastle sur la Tyne*, in-8°., » 1744, pp. 272 ».

Dans cet ouvrage, l'auteur a mis de nombreux caractères en tête de chaque genre, pris, comme il le paroît, de Ray et de Tournefort, et dans lesquels, conformément à la méthode de Ray, il introduit la forme des feuilles et le port de la plante. Par ce moyen, et comme il avoit ajouté, dans beaucoup d'exemples, de courtes descriptions des espèces, son livre étoit un utile manuel de poche, pour les plantes dont il y est fait mention ; car il ne commence qu'aux capillaires, et il finit à celles qui ont des racines bulbeuses. Il y a joint, d'après ses propres observations, et en partie d'après un manuscrit de M. Lawson, les endroits particuliers où croissent les plantes rares. Il a principalement tiré du *Botanicum officinale* de Miller, les remarques qu'il a ajou-

tées à celles de Ray sur les propriétés et les vertus.

Wilson a fait, quant à la distribution de ces sujets dans le volume, quelques transpositions prouvant qu'il avoit examiné les plantes avec attention, et qu'il connoissoit bien le système de Ray. Quelques-uns de ces changemens ont résisté à l'épreuve de l'exactitude moderne, quoique d'autres aient été moins heureux.

Il a placé toutes les espèces du genre *fumaria* ensemble dans la classe *papilionacée;* et, conformément à l'idée que Dillenius avoit exposée dans la *Synopsis*, p. 316, il avoit renvoyé les plantains et les éponges aux fleurs monopétales, remplacées par des vaisseaux secs de semence. Le renvoi des *lysimachiae siliquosae*, des deux *papavera corniculata*, du *chelidonium* et de la *balsamine*, aux plantes siliqueuses, ou à la classe de la tétradynamie de Linnée, doit être moins approuvé. Par ces changemens, il a presqu'annihilé la vingt-deuxième classe des plantes anglaises de Ray. Dans la transposition des espèces, il a fait des changemens plus nombreux, dont quelques-uns sont assez justifiés par les progrès modernes, faits dans la science. C'est

ainsi qu'il a réuni sous un seul genre le *scordium* et la *scoronodia*. Il a renvoyé le *raphanus rusticanus* au genre *cochlearia*, comme Tournefort l'avoit fait. Le genre *chelidonium* est séparé du *papaver*; il a établi un nouvel indice caractéristique, mais le nom *papaver corniculatum* a été conservé. Les deux seules plantes qui soient dans ce livre, quoiqu'on ne les trouve pas dans la Synopsis de Ray, sont telles, qu'on ne sait si on doit les appeler indigènes : ce sont la *valeriana rubra*, et l'*allium schaenoprasum*.

Je crois qu'il mourut vers l'an 1750, ou bientôt après. Il a laissé terminé en manuscrit le reste de son ouvrage sur les classes des graminées et de la cryptogamie. En 1762, une personne de Newcastle, dans les mains de qui le manuscrit avoit passé, témoigna l'envie de le publier avec une nouvelle édition de l'ouvrage ci-dessus mentionné, dont les exemplaires étoient épuisés, et qu'on auroit souhaité de voir réimprimés; mais ce projet n'a point été exécuté.

CHAPITRE XLVIII.

Blackstone.—Son Fasciculus plantarum circa Harefield. — *Specimen botanicum.—Personnes qui ont contribué à ce catalogue. — Collinson, grand bienfaiteur de la botanique et du jardinage ; fait venir beaucoup de nouvelles productions d'Amérique. — Botanistes américains. — Logan, Mitchell, Warner.—Ses* Plantæ Woodfordienses. — *Glossaire des pièces de Shakespear. — Legs et fondation pour un cours de botanique au collége de Wadham.*

BLACKSTONE.

En 1737, Jean Blackstone, apothicaire à Fleet-Street, dans Londres, publia *Fasciculus plantarum circa Harefield sponte nascentium*, avec un appendix contenant quelques courtes notes relatives à Harefield, *in*-12, pp. 118. L'ordre observé dans ce petit catalogue local est alphabétique, et les synonymes sont pris du Pinax de Gaspard Bauhin, de

Gerard, Parkinson et autres auteurs d'un commun usage. On trouve ensuite le lieu général où croissent les plantes, le lieu particulier dans les cas de plantes rares, et le temps de la floraison. Comme on y parle à peine de quelques mousses ou de quelques *fungi*, le nombre des plantes dont il y est question est peu considérable ; il n'y a que cinq cent vingt-sept espèces. Ce qu'on y dit d'Harefield est très-court.

Le même auteur publia aussi : *Specimen botanicum quo plantarum plurium rariorum Angliae indigenarum loci natales illustrantur.* Auctore J. Blackstone ; *in*-8°. 1746, pp. 106. Ce petit volume indique les lieux particuliers où croissent trois cent soixante-six espèces des plantes les plus rares de l'Angleterre : ainsi il forme, à cet égard, une addition précieuse aux ouvrages de Linnée. Il est orné de deux gravures élégantes, l'une représentant une variété singulière de la *clavaria hypoxylon*, dont la figure a été mise la première fois dans les Transactions philosophiques, n°. 475, où elle est décrite comme un *boletus ;* l'autre est celle du *lycoperdon fornicatum*, *Fl. Ang.* seconde édition, p. 644, dont la description et la figure avoient été données,

pour la première fois, dans le n°. 474, par le feu sieur Guillaume Watson.

Les *loci natales*, ou, suivant le langage de quelques botanistes modernes, les lieux où *habitent* beaucoup de plantes, ont été communiqués à l'auteur de ce petit ouvrage, par ses amis et ses correspondans, dont il est juste de rappeler ici les noms, puisque, par-là, ils ont contribué à reculer les bornes de la botanique anglaise.

Quant au comté d'Yorck, l'auteur en reçut un grand nombre de M. Tornbeck, chirurgien et botaniste habile, à Ingleton, lieu riche en objets très-précieux pour un observateur curieux. M. Dawson, chirurgien de Leeds, communiqua aussi beaucoup d'espèces rares, de même que M. Vernon, de Whitchurch, dans le Cheshire.

Les observations de feu sir Guillaume Watson, de sir Jean Hill, du docteur Wilmer, et de M. Hurlock, contribuèrent à enrichir cette petite Flore. Je trouve aussi qu'on renvoie souvent à un catalogue manuscrit des plantes croissant aux environs de Feversham, écrit par Jean Bateman, maître-ès-arts. Ce manuscrit a depuis été la base d'un petit ouvrage, publié par feu Edouard Jacob,

membre de la société royale, sous le titre de *Plantae Favershamienses*; *Lond.*, *in*-8°. 1777, p. 127; à quoi se trouve joint un aperçu des corps fossiles de l'île de Shepey. Le plan de ce catalogue est exactement celui de M. Warner, dans les *Plantae Woodfordienses*.

Blackstone a inséré dans ce volume plusieurs plantes qu'on n'avoit pas encore citées comme indigènes de l'Angleterre, telles que l'*epimedium alpinum*, l'*aristolochia clematitis*, le *limonium reticulatum*, la *fritillaria meleagris*, et la *dentaria bulbifera*. Les auteurs subséquens n'ont pas accordé une naturalisation complète à l'*epimedium*; et probablement, celle de quelques autres plantes n'est que d'une date moderne. Blackstone observa les deux dernières dans les environs d'Harefield.

L'auteur se proposoit d'ajouter un autre volume à son *Specimen*; et il avoit déjà rassemblé des matériaux à cet égard. Il avoit aussi du goût pour les antiquités topographiques, et avoit fait des recueils dans ce genre, mais il ne vécut pas assez pour les publier. Il mourut en 1753 (1).

---

(1) Quand M. Hudson sépara la centaurée jaune

Je regarde le *Specimen botanicum* de Blackstone, comme le dernier livre publié en Angleterre sur la botanique indigène, avant que le système de Linnée eût obtenu la préference sur celui de Ray ; et, à moins qu'il ne fût entré dans mon plan de rendre compte des mémoires isolés, imprimés par occasion dans les Transactions philosophiques, ou dans d'autres recueils, je ne puis citer, parmi les livres publiés avant cette révolution, aucun ouvrage important sur la botanique exotique, qui n'ait pas été fait d'après le nouveau système, ou au moins qui n'en contienne pas quelques principes. Pendant l'espace de temps dans lequel cette révolution s'opéroit, et qu'on ne peut évaluer à moins de vingt ans commencés en 1740, il exista cependant plusieurs hommes

---

d'avec les gentianes, il lui donna le nom de *blackstonia*, distinction que Linnée confirma dans le système de 1767 ; mais il changea ensuite ce nom en *chlora*, appellation qu'il avoit reçue de Reneaulme, dans son *Specimen historiae plantarum*, publié en 1611. Il sembleroit que la découverte de la vraie place de cette plante, dans le système, donnoit à Hudson le droit de conférer le nom, ou au moins que celui de Blackstone devoit être perpétué dans l'épithète commune.

savans et éminens, qui, quoiqu'ils ne se soient pas distingués eux-mêmes en publiant des traités séparés sur la science, contribuèrent, dans les occasions, à la perfectionner par leurs découvertes, ainsi que leurs communications, et à en étendre les progrès, par la protection qu'ils lui accordèrent. Je ne puis m'empêcher d'en citer quelques-uns, quoique je ne sois en état, ni de rendre moi-même suffisamment justice à leurs services, ni de donner en quelques cas, sur leurs vies, des détails capables de satisfaire cette curiosité que l'estime, dont ils sont dignes, excite naturellement.

COLLINSON.

En suivant l'ordre des temps, je parlerai d'abord de M. Pierre Collinson, dont le nom inspire tout le respect dû à la bienfaisance et à la vertu. J'ai la satisfaction de renvoyer à cet égard le lecteur à quelques détails imprimés en 1770 sur cet homme si estimable, et à de nouvelles anecdotes données depuis par le docteur Lettsom, à la fin de ses mémoires sur le docteur Fothergill (1), auxquels

---

(1) On trouve l'éloge de Fothergill dans les éloges

se trouve jointe une liste des morceaux de Collinson, imprimés dans les Transactions philosophiques, et dans le Gentleman's magazine (1). Du temps de Collinson, l'Angleterre s'enrichit beaucoup en végétaux exotiques transportés de toutes les parties du globe, et personne n'y contribua plus que lui-même, par ses correspondances avec divers pays, et notamment avec l'Amérique. Il étoit infatigable dans son zèle pour se procurer des semences des végétaux curieux et utiles ; la générosité avec laquelle il les donnoit n'étoit pas moins grande. L'histoire naturelle dans toutes ses parties, le jardinage et les plantations faisoient ses délices ; il cultivoit les plus beaux végétaux exotiques, et les plantes anglaises les plus rares. Son jardin contint, à une seule époque, un assortiment plus complet du genre *orchis*, que peut-être aucun de ceux qu'on avoit jamais vu dans une seule collec-

---

publiés par Vicq d'Azyr, et lus devant la société royale de médecine de Paris.

(*Note de Boulard.*)

(1) *Voyez* aussi de plus amples détails sur Collinson, dans la *Biographia Britannica*; vol. IV, deuxième édition, p. 34.

tion antérieure. Il mourut le 11 août 1768, dans la soixante-quinzième année de son âge (1).

Il y avoit beaucoup de canaux par lesquels l'Angleterre s'enrichissoit des semences et des végétaux de l'Amérique. Bartram étoit constamment occupé à en rassembler. Le gouverneur Cobden, de New-Yorck, et le docteur Michell, dans la Virginie, communiquoient souvent de pareils objets à Miller, à Catesby, à Collinson et à plusieurs autres. Les efforts constans du docteur Fothergill, dans ce genre, étant d'une époque plus récente, sont trop connus pour être de nouveau exposés ici. Le gouverneur Colden envoya à Linnée plus de deux cents espèces, dont la description fut imprimée dans les actes d'Upsal, de 1743 et de 1744; et Linnée, dans sa *Flora zeylanica*, a donné à une plante de la classe de la tétrandrie, le nom de son correspondant.

LOGAN.

Plusieurs hommes de talent, vivant noblement en Amérique, se livrèrent, à cette époque,

(1) Le nom de Collinson a été donné à une très-belle plante américaine qui est de la classe de la diandrie, et qu'on connoît bien dans les jardins anglais.

avec beaucoup de succès, à des recherches botaniques. Jacques Logan, écuyer, ensuite président du conseil, et principal juge (*chief justice*) de Pensilvanie, fit une suite d'expériences sur le maïs, relatives au sexe des plantes. Elles furent d'abord communiquées dans une lettre à Pierre Collinson, membre de la société royale, en 1735, et furent imprimées dans les Transactions philosophiques, vol. XXXVI, p. 192. Elles furent ensuite augmentées et publiées en latin à Leyde, en 1739, sous le titre d'*Experimenta et meletemata de plantarum generatione*, et publiées de nouveau avec une traduction anglaise, si je ne me trompe, par le docteur Fothergill, in-8°., en 1747, pp. 39. Elles ont été regardées et citées comme formant partie des plus décisives qui aient été faites pour établir la doctrine qu'elles étoient destinées à établir et confirmer.

MITCHELL.

Le docteur Jean Mitchell, résidant alors à Urbana en Virginie, envoya, en 1741, les descriptions de trente genres de plantes, dont six étoient entièrement neufs; les autres étoient corrigés et améliorés. Parmi les plus remar-

quables, on distingue le ginseng d'Amérique, le *panax quinquefolium*, le *liquidambar styraciflua*, le *malacodendron*, appelé ensuite par Catesby *stwartia*, en l'honneur du comte de Bute, la *zizania aquatica*. Dans l'introduction, le docteur Mitchell disserte sur les principes de la botanique, et paroît s'être occupé des productions *hybrides* : ce morceau fut publié séparément in-4°., à Nurenburgh, en 1769.

En 1743, il envoya à M. Collinson, un ingénieux essai sur les causes des différentes couleurs des peuples dans les différens climats. Cet ouvrage étoit destiné à concourir pour le prix proposé par l'académie de Bordeaux, mais il fut publié dans les Transactions philosophiques, vol. XLIII, pp. 102 — 150.

La question concernant la cause de la couleur noire de la peau des nègres, a exercé la plume de beaucoup de philosophes et d'anatomistes. Ce qui a rendu la question plus compliquée, c'est que les ingénieux écrivains qui l'ont traitée (parmi lesquels on distingue principalement Malpighi, Boyle, Winslow, Meckel, et le médecin Barrère), ont été divisés d'opinion sur l'existence d'un fait qui paroîtroit pouvoir être jugé par les sens.

Il seroit déplacé, dans mon ouvrage, de suivre le savant auteur dans tous ses détails ingénieux et ses remarques savantes sur ce sujet; il doit suffire d'observer que, d'après la doctrine newtonienne des causes des couleurs, il fait dériver de la structure la couleur de la peau des nègres, après avoir établi certaines propositions, savoir : 1°. que la couleur des blancs résulte de la couleur que l'épiderme transmet; 2°. que la densité de la peau des nègres ne permet pas la transmission de la couleur; 3°. que la partie de la peau qui paroît noire dans les nègres, est le *corpus reticulare cutis*, et la *lamella* extérieure de l'épiderme; 4°. que leur couleur ne vient d'aucune partie noire humide ou fluide contenue dans leur peau; 5°. que l'épiderme, spécialement sa *lamella* extérieure, est divisée en deux parties par ses pores et écailles, qui sont deux cents fois plus petits que les particules des corps, dont leurs couleurs dépendent. De-là le docteur Mitchell conclut qu'il y a trois principales causes de la couleur des nègres, savoir : 1°. l'opacité de leur peau, provenant de l'épaisseur et de la densité du tissu, qui empêche la transmission des rayons de la lumière de la part des parties blanches et rouges qui

sont au-dessous ; 2°. leur plus grande force de réfraction qui absorbe ces rayons ; 3°. et la petitesse des particules de leur peau, qui s'oppose à ce qu'elles réfléchissent aucune lumière. Après cela, il parle de l'influence du soleil, et des genres de vie que mènent les habitans des pays chauds, comme de causes éloignées de la couleur des nègres et des Indiens.

Mitchell retourna en Angleterre, je crois, vers 1747 ou 1748, devint membre de la société royale, et écrivit, 1°. un mémoire instructif sur la préparation et les usages des différentes espèces de potasses (*Transactions philosophiques*, vol. XLV, p. 541 et 563); 2°. et une lettre concernant la force de la cohésion électrique ; vol. LI, p. 390.

WARNER.

Richard Warner, écuyer, de Woodford-Row en Essex, mérite qu'on fasse une mention particulière de lui à cette époque, par rapport à son goût pour la botanique, et à la considération qu'il témoigna toujours à ceux qui cultivoient cette science. Nous apprenons par l'ouvrage anglais intitulé : *Anecdotes de M. William Bowyer*, que Warner avoit

étudié les lois, et avoit eu une chambre à Lincoln's-Inn; mais qu'ayant une fortune assez belle, il établit sa résidence à une bonne maison ancienne à Woodford-Green. Il y forma et entretint un jardin botanique, et réussit très-bien à y cultiver des végétaux exotiques rares. Il connoissoit les plantes indigènes. Ordinairement les herborisations de la compagnie des apothicaires étoient, une fois dans la saison, dirigées aux environs de Woodford, où, après les recherches du jour, les produits de Flore étoient déployés à la table de M. Warner. Le résultat des recherches faites dans ce voisinage, fut publié par Warner, sous le titre de *Plantae Woodfordienses*, ou Catalogue des plantes les plus parfaites croissant spontanément aux environs de Woodford, dans l'Essex; Londres, 1771, in-8°., p. 238. Comme on n'y a compris aucun individu des tribus des graminées ou des cryptogames, la liste n'excède pas cinq cent dix-huit espèces. L'ordre est alphabétique d'après les noms de la *Synopsis* de Ray; après quoi l'on trouve le caractère spécifique tout au long, d'après la *Flora anglica* d'Hudson, la classe et l'ordre de Linnée, le nom anglais, le lieu et le temps de la floraison. L'auteur fait, dans la préface,

l'énumération des noms de plus de vingt de ses amis, dont beaucoup ont été déjà cités ci-devant, et dont les secours réunis le mirent en état d'augmenter son ouvrage au-delà de ce que ses propres observations lui auroient permis autrement. Warner fut aussi distingué par ses connoissances littéraires, et particulièrement par ses recherches et remarques critiques sur les écrits de Shakespear, des pièces de théâtre duquel il s'étoit long-temps proposé de donner une nouvelle édition, projet dont il se désista, lorsque M. Steevens annonça une pareille entreprise.

En 1768, il publia en anglais une lettre à David Garrick, écuyer, concernant un glossaire des pièces de Shakespear, in-8°. Il continua d'augmenter ce glossaire jusqu'aux derniers jours de sa vie. Il traduisit celles des comédies de Plaute, dont Thorton n'avoit pas donné la traduction. Celle de Warner fut publiée en 1772 et 1774.

Warner eut dans sa jeunesse, comme Linnée, une passion extraordinaire pour la danse, et il ne convertit la plus grande pièce de sa maison en bibliothèque, que lorsque cette passion fut éteinte. Il mourut le 11 avril 1775, et légua ses livres au collége de Wadham, à

Oxford, et laissa à la même société de quoi fonder une chaire de botanique (and left to the same society an exibition (1) for a botanical lecture).

---

(1) *Exhibition* ne voudroit-il pas dire le produit d'une exposition de tableaux ou autres objets de curiosité, que le public est admis à voir en payant?
(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XLIX.

Ehret, Allemand, du marquisat de Bade-Dourlach, a d'abord Trew pour patron. — Peint des plantes dans le Jardin royal de Paris, et dans le Jardin de Clifford, sous Linnée. — S'établit en Angleterre. — Est protégé par les Littérateurs. — Il peint les plantae selectae de Trew. — Ouvrages publiés par Ehret. — Ses mémoires insérés dans les Transactions philosophiques.

EHRET.

PARMI les différentes circonstances qui ont favorisé l'introduction du système de Linnée en Angleterre, il s'en faut beaucoup qu'on doive négliger de parler de l'effet de l'admirable pinceau de feu M. Ehret. Cet artiste ingénieux apporta, non-seulement un goût général pour la botanique, mais encore une connoissance particulière des principes sur lesquels le système de Linnée est fondé; enfin,

il fut le premier qui développa ce systême dans les productions de son art.

Le père de George Denis Ehret étoit jardinier du prince de Bade-Dourlach (1). Le jeune Ehret montra de très-bonne heure du goût pour dessiner et peindre les fleurs du jardin. Quoiqu'il n'eût pas reçu de leçons dans ce genre, cependant ses progrès furent tels, qu'étant encore très-jeune, il avoit peint cinq cents plantes avec une habileté et une exactitude presque sans exemple, dans une position aussi désavantageuse, et avec la privation totale d'instruction. Cependant son mérite resta long-temps inconnu, ou au moins ne lui produisit aucun avantage, jusqu'à ce qu'il eût été observé par un homme curieux, et doué de jugement, qui visita le jardin dont son père étoit le surintendant. Heureusement pour le jeune Ehret, cet étranger étoit médecin et ami du célèbre docteur Trew, de Norimberg, auquel il présuma avec raison

(1) Charles, prince de Bade Dourlach, protégea la botanique, et son jardin fut fameux dans son temps; il envoya le principal surintendant de son jardin, dans la malheureuse expédition d'Hebenstreit, en Afrique.

que ces peintures seroient agréables. Ehret fut par son moyen introduit auprès de Trew, qui acheta sur-le-champ la totalité des cinq cents peintures, et lui donna généreusement le double du prix auquel le jeune artiste les avoit modestement évalués. La libéralité de Trew, qui procuroit 4,000 florins à Ehret, inspira à ce dernier de la confiance dans sa propre habileté; elle lui inspira même une telle ambition, qu'il prit le parti de quitter son pays, et chercha tout à la fois, et à augmenter sa fortune, et à satisfaire le désir qu'il avoit de voir le monde. Il paroît qu'il avoit été beaucoup trop enflé de son succès; par suite de cette vanité, et par un manque d'économie assez ordinaire aux jeunes gens, il eut bientôt dissipé cette somme; et cherchant fortune, il se rendit à Bâle, ne possédant plus qu'un bien petit nombre de ses florins. Là, s'étant enfermé, et étant stimulé par une nécessité pressante, il se livra promptement à un grand travail, et exposa bientôt de nombreuses productions de son art. Quoiqu'il eût appris à y mettre une valeur plus considérable, il trouva qu'on lui fit des demandes plus nombreuses que celles auxquelles il pouvoit satisfaire. Ayant ainsi recruté ses finances, il voyagea en

France, et séjourna quelque temps à Montpellier, où il apprit son art à une dame riche, qui le récompensa généreusement, et qui, lorsqu'il voulut quitter cette ville, paya ses dépenses jusqu'à Lyon et Paris. Dans cette dernière cité, il fut connu de Jussieu, et fut employé, pendant quelque temps, à peindre les plantes du Jardin du roi, sous l'inspection de ce professeur distingué. Après un certain temps, il quitta Paris pour Londres; mais, n'ayant pas réussi à son gré dans la capitale de l'Angleterre, il revint bientôt sur le continent. Je ne puis fixer d'une manière certaine le temps précis de son premier voyage en Angleterre; mais je présume que ce fut avant qu'il ait été employé dans le jardin de M. Clifford, où Linnée le trouva en 1736. Il apprit de Linnée lui-même à faire attention aux parties de la fleur, et il devint ainsi très-instruit de bonne heure des principes du système sexuel. Son excellent goût et son exactitude botanique se manifestèrent, je crois, pour la première fois, dans les figures de l'*Hortus Cliffortianus*, publié en 1737; et, depuis cette époque, Ehret fut fortement attaché aux principes du grand naturaliste suédois.

Il retourna en Angleterre, vers l'an 1740,

ou bientôt après cette époque ; et il y passa le reste de ses jours. Son premier protecteur, dans ce pays, fut Taylor White, écuyer, pour qui il fit trois cents peintures de plantes. Il obtint bientôt la protection du docteur Mead, pour qui il en peignit deux cents, et qui lui en avança généreusement le prix. Par suite de la bienveillance de ce savant médecin, il fut encouragé par Sloane, et par beaucoup d'autres amateurs opulens de son art. Le docteur Fothergill se procura des collections considérables de ses œuvres ; et la feue duchesse de Portland, cette protectrice distinguée de l'histoire naturelle, possédoit, indépendamment de trois cents tableaux de plantes exotiques, plus de cinq cents plantes anglaises, peintes sur vélin par cet artiste, et d'un travail fini.

Un autre de ses protecteurs, au zèle obligeant duquel je dois une grande partie des anecdotes précédentes qui lui sont relatives, est Ralph Willett, écuyer, de Merly, dans le Dorsetshire, chez lequel Ehret passa pendant un grand nombre d'années plusieurs semaines dans l'été, et sur l'amitié duquel Ehret se reposa de l'exécution de ses dernières volontés. La bibliothèque de Merly présente une collection curieuse d'exotiques, faite par Ehret,

non moins de deux cent trente plantes peintes sur vélin, indépendamment de soixante-dix dessinées sur papier, et de plus de cinq cents commencées, mais non terminées.

Les premiers ouvrages de son pinceau, rendus publics après son établissement en Angleterre, et dont j'aie connoissance, se trouvent dans le n°. 478 des Transactions philosophiques, pour janvier et février 1746 : ce sont, 1°. la figure du *keratophyton flabelliforme* de Ray (gorgonia verrucosa Linnæi), destinée à éclaircir un mémoire écrit par Sloane ; 2°. et les deux excellentes figures de l'*ænanthe crocata*, et de la *cicuta virosa*, placées dans le même volume, et destinées à éclaircir les observations de M. Watson, sur les funestes qualités de ces plantes.

Très-peu de temps après son arrivée dans ce royaume, il commença à peindre les plus rares produits des jardins anglais, pour le docteur Trew, son ami et son premier patron, pour lequel en totalité il fit trois cents de ces figures de végétaux. A différentes époques, cent de ces figures furent gravées et publiées dans les Décades, sous le titre suivant :

Plantae selectae, quarum imagines ad exemplaria naturalia Londini in hortis

curiosorum nutrita manu artificiosâ pinxit Georgius Dionysius Ehret, Germanus; collegit nominibus notisque illustravit Chr. Jacob. Trew, M. D. Norimb. in aes incidit et vivis coloribus repraesentavit Jo. Jac. Haid. Augustanus. Decuria I, 1750, in-fol. reg. — Decur. X, 1773.

Sept décades de cet ouvrage furent publiées aux frais du docteur Trew pendant sa vie, et les trois autres pour le docteur Vogel, après son décès. Le tout est exécuté d'une manière si brillante, qu'il forme encore aujourd'hui un des plus beaux ornemens de la bibliothèque botanique.

Le seul ouvrage de quelqu'importance, publié en Angleterre, dans lequel Ehret fut occupé toute l'année (throughout), autant que mes recherches peuvent me le faire découvrir, fut l'histoire naturelle de la Jamaïque, de Brown, imprimée en 1756, pour laquelle il fit toutes les figures, formant quarante tableaux (tables). Comme elles furent principalement faites d'après des échantillons préparés et secs, elles ne peuvent être mises au nombre de ses ouvrages capitaux.

Ehret dessina et grava lui-même une suite de figures de végétaux exotiques, au nombre de

quinze, dont deux ou trois se trouvent sur chaque plante, qui contient en outre un papillon d'origine exotique. Ces figures furent publiées à Londres en 1748 — 1759. La dernière de ces figures représente le jasmin du Cap (*gardenia florida*), qui fleurit pour la première fois en Angleterre dans le jardin de M. Warner à Woodford, en 1758. Une description de cette plante élégante, le caractère générique du *laurus sassafras*, et la description d'un nouveau *lithospermum*, tous ces morceaux écrits par Ehret, furent imprimés dans les *Nova acta academiae curiosorum*; tom. II, Norimb. 1761.

Voici la liste des morceaux de Ehret, publiés dans les Transactions philosophiques (1):

Description de l'*ophrys scapo nudo foliis radicalibus ovato-oblongis, dimidii scapi longitudine*, décrite par Gronovius, dans sa *Flora virginica*, avec figure; vol. LIII, p. 81 : c'est l'*ophrys lilifolia* de Linnée. Elle fut envoyée de Philadelphie par Bartram,

---

(1) J'ajoute ces deux lignes à l'original anglais, parce qu'elles me paroissent nécessaires.

(*Note de A. M. H. B.*)

et fleurit en Angleterre, pour la première fois, dans le jardin de Collinson, en 1758.

Description de la nouvelle plante *péruvienne*, introduite dernièrement dans les jardins anglais, avec figures; vol. LIII, p. 131. C'est la *nolana prostrata Linnaei*, qui fleurit pour la première fois à Chelséa en Angleterre, en 1761, et qui est aujourd'hui très-commune.

Description de l'*andrachne*, avec son caractère botanique et une figure; vol. LVII, p. 114; de l'*arbutus andrachne*, qui fleurit pour la première fois en Angleterre en 1766, dans le jardin du docteur Fothergill.

Son talent et sa connoissance de la nature lui firent une réputation parmi les personnes lettrées, et lui procurèrent la distinction d'être nommé membre de la société royale. Indépendamment du profit que lui procurèrent les nombreuses expositions de ses tableaux, il s'occupa assidûment pendant un grand nombre d'années d'enseigner son art; et si son talent ne reçut pas une récompense égale à son mérite, cependant à la fin ses travaux furent assez lucratifs pour lui procurer une indépendance modérée, quoiqu'il n'ait pas cessé de manier le pinceau jusqu'à la fin de sa vie. Il

mourut en septembre 1770, dans la soixantième année de son âge (1).

Ehret épousa la sœur de Philippe Miller, de Chelséa, et il en eut un fils.

Il étoit bien versé dans la botanique anglaise, et se plaisoit à peindre les plantes indigènes. Il étoit surtout très-content, lorsqu'il étoit employé par des savans, parce que son désir étoit toujours de suivre, la nature et de représenter dans ses ouvrages le vrai caractère, sans s'écarter, dans la plus petite chose, pour l'amour de l'embellissement. S'étant de bonne heure pénétré des principes du systême de Linnée, il s'appliquoit avec soin à exprimer la différence des parties sur lesquelles cè systême est fondé; et en même temps que sa supériorité à dessiner et à peindre excitoit l'admiration et répandoit le goût de l'étude des plantes, la vérité de son pinceau instruisoit dans les principes de la science ceux qui voyoient ses ouvrages.

---

(1) Trew, dans la troisième décade de ses *plantæ selectæ*, donna le nom de Ehret à un nouveau genre. Les *ehretiæ* sont des arbres de la classe de la pentandrie, dont Sloane a donné le premier la description et la figure. Jacquin y a ajouté de nouvelles espèces.

HILL.

Vers l'an 1751, le docteur Hill commença à publier des écrits sur la botanique. Son histoire des plantes (*history of plants*), imprimée en cette année, quoique compilée et traduite principalement d'après Linnée, n'étoit pas adaptée à la botanique indigène, ni assez propres à apprendre à l'étudiant la dernière partie d'aucun système, savoir les distinctions spécifiques, puisque Linnée n'avoit pas encore complété l'exemple (1), en modelant le caractère dans la totalité, le *Species plantarum* n'ayant été publié qu'en 1753.

Je ne me propose pas d'entrer ici dans aucun détail sur ses nombreux écrits, puisqu'ils sont bien connus, et que la plupart d'entr'eux sont postérieurs à l'époque qui sert de limite à mon plan. Quoiqu'il puisse être difficile de concilier les louanges que cet auteur accorde à Linnée, avec les critiques contenues dans son Herbier anglais (*British herbal*), cependant ses ouvrages ont servi au moins à propager la science

---

(1) Le texte porte : Completed the exemplification, by modelling the caracter throughout the whole.

en général, s'ils n'ont pas servi à propager les changemens et modifications que Linnée y a particulièrement introduits (1).

---

(1) Je renvoie à la seconde édition qui parut, en 1782, de la *Biographia dramatica*, les lecteurs qui voudroient mieux connoître Jean Hill. Son *Hortus Kewensis* fait partie des livres du savant botaniste Ventenat, né en 1757, et décédé à Paris, le 13 août 1808. *Voyez* le bon catalogue des livres de M. Ventenat, fait par MM. Tilliard, libraires. MM. Barbier et Désessarts viennent de publier, en 1808, chez Duminil-Lesueur, libraire, la *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, entièrement refondue, corrigée et augmentée*. M. Cuvier a lu à l'institut, en janvier 1808, l'éloge de M. Ventenat. On trouvera en tête du catalogue susénoncé, une notice sur sa vie et ses écrits. On doit à M. Désessarts beaucoup d'ouvrages utiles, notamment le Dictionnaire de la police, et les Siècles littéraires de la France.

CHAPITRE L.

Notice sur Guillaume Watson. — Il montre de bonne heure du goût pour l'histoire naturelle ; est admis dans la société royale de Londres ; se distingue comme botaniste. — Ses mémoires sur la botanique, insérés dans les Transactions philosophiques. — Il publie les découvertes de Peyssonnel sur les zoophites. — Il est nommé un des curateurs du muséum britannique, par Sloane lui-même. — Il est l'un de ceux qui font reprendre l'étude de l'électricité. — Il fait plusieurs découvertes éminentes dans cette partie de la physique. — Mémoires sur ce sujet, imprimés dans les Transactions philosophiques.

WATSON.

On doit mettre feu sir Guillaume Watson au nombre de ces savans botanistes anglais qui ont reconnu de bonne heure la supériorité

du système de Linnée. A une époque où la botanique se soutenoit foiblement dans ce royaume, après le décès des Sherard et la retraite de Sloane, les talens et le zèle de Watson le mirent en état, autant que l'influence d'un individu peut s'étendre, de propager cette science, non-seulement parmi ses propres concitoyens, mais encore parmi les savans étrangers qui visitèrent ce royaume. Aussi, en même temps que ses talens et ses ouvrages lui méritent une place dans ces esquisses, je trouve un nouveau motif de payer un tribut à sa mémoire, dans le souvenir reconnoissant de l'amitié qu'il m'a témoignée, et de la correspondance dont il m'a honoré.

Watson naquit, en 1715, dans la rue Saint-Jean, près Smithfield. Son père, négociant estimé, demeuroit dans cette rue, et mourut en le laissant très-jeune. Lorsqu'il eut atteint l'âge convenable, il fut envoyé à l'école du marchand Taylor, et de là on le plaça comme apprenti, en 1730, chez M. Richardson, apothicaire.

Dès sa jeunesse, il eut un goût décidé pour l'étude de l'histoire naturelle, et particulièrement de celle des plantes. Cette passion le porta à faire de fréquentes excursions dans la matinée

à plusieurs milles de Londres, de sorte qu'il connut bien de bonne heure les lieux nataux (loci natales) des plantes indigènes des environs de cette capitale, et que, pendant son apprentissage, il gagna le prix honorable donné annuellement par la compagnie des apothicaires, à ceux des jeunes gens qui montroient de la supériorité dans la connoissance des plantes, lors des excursions faites par le démonstrateur du jardin de Chelséa. Ce prix, qui avoit été institué pour initier les apprentis de la compagnie dans une science si nécessaire à leur profession, consistoit, ainsi qu'on l'a déjà observé dans le cours du présent ouvrage, en un exemplaire très-bien relié de la *Synopsis* de Ray. Watson continua, quelquefois pendant sa vie, de se trouver dans ces réunions, et voyoit avec grand plaisir ses anciens confrères.

En 1738 il se maria et fit des affaires pour lui-même. Son habileté, son activité, son zèle dans sa profession l'eurent bientôt fait distinguer, de même que son goût pour l'histoire naturelle, et sa connoissance générale des sujets philosophiques, le firent remarquer parmi les membres de la société royale, dont il fut élu membre de bonne heure, en 1741; les deux

premiers mémoires qu'il a donnés à ce corps savant, étant imprimés dans le quatrième volume des Transactions philosophiques.

Bientôt après son admission dans cette société, Watson se distingua comme botaniste. Son premier morceau sur ce sujet, fut une description de l'*Enumeratio stirpium Helvetiae* du célèbre Haller, extraite du latin, et éclaircie par un examen général de la méthode de l'auteur, et par diverses observations. Ce morceau fut imprimé dans les Transactions philosophiques; vol. XLII, p. 369 — 380.

Dans le même volume (1), et dans le suivant (2), il excita l'attention des curieux dans ce genre, par quelques remarques critiques, qu'il publia sur un mémoire du révérend Pickering, contenant les semences des mousserons, que ce dernier, ayant vues depuis peu de temps, regardoit comme une découverte nouvelle, tandis que Watson prouvoit qu'elles avoient été démontrées, plusieurs années avant cette époque, par M. Micheli, dans ses *Nova plantarum genera*, imprimés à Florence, en 1729.

---

(1) Page 599.
(2) Vol. 43, n°. 473, p. 51.

Mais ce qui attira l'attention des botanistes étrangers, particulièrement, fut sa description d'une espèce rare et élégante de *fungus*, appelée, d'après sa forme, *geaster* (1); elle est écrite en latin et accompagnée d'une gravure. Ce *fungus* a été appelé depuis *lycoperdon fornicatum*.

On a inséré dans le même volume quelques observations très-instructives sur la *cicuta* ou ciguë commune, occasionnées par la mort de deux soldats hollandais, en garnison à Walthan-Abbey, dans l'Essex : ce malheur vint de ce qu'ils avoient mangé de cette herbe (2), au lieu d'herbes vertes (greens).

La mort de deux prisonniers français, arrivée en 1746, et occasionnée parce qu'ils avoient mangé des racines d'une ciguë appelée *hemlock dropwort*, donna lieu à un mémoire de Watson, où cet auteur montra éminemment son habileté dans la connoissance des plantes. Cet écrit est rempli d'observations curieuses et critiques sur cette plante et sur le sium erucæ folio, de Gaspard Bauhin

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 43, p. 234, t. 2, p. 11.

(2) *Ibid.* n°. 473, p. 18.

(*cicuta virosa Linnaei*), avec lequel on l'a souvent confondu, comme on a aussi souvent confondu ces deux plantes avec le panais d'eau (water parsnep). Le mémoire de Watson est accompagné de gravures de plantes, d'après les excellens dessins de M. Ehret (1).

Dans le quarante-cinquième volume des Transactions philosophiques, on a imprimé une traduction faite par Watson, d'une lettre écrite à Sloane par le docteur Garcin, de Neufchâtel, contenant une histoire complète du cyprès des anciens, la *henna* ou *alcanna* des Arabes, appelée par Linnée *lawsonia inermis*, arbrisseau fameux par l'usage qu'on en fait dans la médecine et dans la teinture dans l'Orient, et qui est si grand, qu'à Constantinople, l'impôt mis sur cette drogue, monte annuellement à 18,000 ducats (2).

En 1748, Watson eut une occasion d'avoir des attentions pour M. Kalm, pendant son séjour en Angleterre, qui dura depuis février jusqu'à août, mois où ce dernier s'embarqua pour l'Amérique. Watson le fit entrer dans

---

(1) Transactions philosophiques, vol. 44, p. 227 — 245.

(2) *Ibid.* vol. 45, p. 564 — 578.

les jardins curieux, et l'accompagna dans plusieurs excursions botaniques aux environs de Londres. Cet élève distingué de Linnée, qui étoit un théologien suédois, devint, à son retour, professeur d'économie à Abo, où il mourut, le 16 novembre 1779, âgé de soixante-trois ans (1).

Le docteur Watson fit les mêmes politesses au docteur Pallas, savant célèbre de Pétersbourg, pendant son séjour en Angleterre, qui dura depuis juillet 1761, jusqu'à avril 1762.

En 1749, Watson, accompagné du docteur Mitchell, examina les restes du jardin appartenant anciennement aux Tradescant, sur lesquels voyez le quatorzième chapitre de cet ouvrage. Ils trouvèrent l'*arbutus* et le *cupressus americana*, avec d'autres exotiques, qui étoient encore dans un état de vigueur, après avoir supporté les hivers de ce climat pendant cent vingt ans. Cet examen leur donna aussi

---

(1) *Voyez*, sur Pierre Kalm, la notice sur les élèves de Linnée, traduite par A. M. H. Boulard, qui se trouve dans le tome 5 du Magasin encyclopédique d'octobre 1808, p. 253.

une preuve (dont on n'a pas eu souvent d'exemple) de la grandeur et de la grosseur que peut avoir le nerprûn commun. Ils en trouvèrent un d'environ vingt pieds de haut, et de près d'un pied de diamètre (1).

En 1751, on mit sous les yeux du public quelques particularités très-curieuses et très-intéressantes, relatives au sexe des plantes, qui tendoient à confirmer la vérité de cette doctrine d'une manière remarquable. Elles furent occasionnées par une lettre de M. Mylins, de Berlin, où il apprenoit à M. Watson ce qui étoit arrivé à un *palma major foliis flabelliformibus*. Quoique cet arbre eût porté des fruits pendant trente ans, il ne les amena jamais à un état de perfection, jusqu'à ce que les fleurs d'un arbre mâle, apporté de Leipsick, ville éloignée de vingt milles d'Allemagne, eussent été suspendues sur ses branches. Après cette opération, l'arbre donna, la première année, plus de cent, et, la seconde, où l'on répéta l'expérience, plus de deux mille fruits mûrs, d'après lesquels on a propagé onze jeunes palmiers (2).

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 46, p. 160.
(2) *Ibid.* vol. 47, p. 169.

Dans le même volume, il y a quelques remarques sur le cas de deux femmes, dans le Brabant, qui avoient été presqu'empoisonnées, en mangeant des feuilles de ce qui étoit appelé la jusquiame blanche ; mais Watson a prouvé que ce doit avoir été l'*hyosciamus niger*, puisque le blanc ne croît pas spontanément dans ce pays. La même lettre confirme l'effet vénéneux de l'if sur les chevaux (1).

Watson paya, en 1751, à la mémoire du docteur Henry Compton, évêque de Londres (2),

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 47, p. 199.

(2) M. Beilby Porteus, évêque actuel de Londres, a publié un ouvrage intitulé : *Heureux effets* du christianisme sur la prospérité des états. Il a été traduit par M. Denis, interprète des langues anglaise et allemande près les tribunaux, et se trouve à Paris, chez M. Galignani, libraire.

Laget, ministre protestant, a donné un sermon sur les bienfaits de la religion envers la société.

On trouve chez M. Garnery, libraire, un ouvrage de Ryan, rempli de recherches historiques, et traduit par Boulard, intitulé : *Bienfaits de la religion chrétienne*, en deux volumes. *Voyez* aussi, 1°. le quatrième volume des œuvres choisies et posthumes de M. de Laharpe, publiées chez M. Migneret; 2°. les

ami et protecteur de Ray, le même tribut qu'il avoit payé à celle de Tradescant; il donne une liste de trente-trois arbres exotiques, qui restoient alors dans le jardin de Fulham. Ce catalogue sert à prouver, non-seulement l'ancienne beauté du jardin, ainsi que le zèle et le goût qui distinguèrent ce prélat dans la culture d'un si grand nombre d'objets rares, mais encore la facilité avec laquelle les arbres de latitudes très-différentes peuvent être naturalisés en Angleterre (1).

Dans le même volume, page 301, nous trouvons une description du canellier, occa-

---

ouvrages de Paley, traduits par Levarde, et dont il y a des extraits dans la bibliothèque britannique; 3°. ceux de M. de la Luzerne, ancien évêque de Langres; 4°. les principes sur l'éloquence de la chaire, par M. le cardinal Maury; 5°. le premier mandement de M. de Boulogne, évêque de Troyes, publié en 1809; 6°. tous les ouvrages du savant abbé Bergier, et notamment son traité historique et dogmatique de la vraie religion; 7°. le discours sur le luxe, par Saint-Happy, qui est du savant M. Prosper Lottin, ancien libraire, né à Paris, en 1733, et frère de feu M. Augustin-Martin Lottin.

(1) Transactions philosophiques; vol. 47, p. 241 — 247.

sionnée par un morceau considérable, égal en grandeur à une canne, envoyé par M. Robins au docteur Letherland, et qui fut soumis à l'inspection de la société royale. Nous apprenons, par cette description, que les canelliers qu'on avoit voulu envoyer à la Jamaïque, croissoient dans le jardin de Hampton-Court, sous le règne du roi Guillaume.

En 1752, Watson mit sous les yeux de la société royale deux plantes rares anglaises, la *lathraea squamaria* et la *dentaria bulbifera*; Ray et Dillenius n'ont point parlé de la dernière. Ces plantes furent découvertes par M. Blanckston, près Harefield (1).

Il décrit aussi, dans ce volume, cette production singulière végétale, dont j'ai déjà parlé à l'article de Thomas Knowlton, comme découverte d'abord par lui, et appelée boule de marais (*moor balls*), la conferva ægagropila de Linnée (2).

Vers ce temps, Watson fut, je crois, le premier qui fit connoître aux lecteurs anglais la révolution qui venoit d'avoir lieu parmi les

(1) Transactions philosophiques; vol. 47, p. 428.
(2) *Ibid.* p. 498.

savans en botanique et en zoologie, relativement au déplacement d'un corps considérable de productions marines, qui avoit été jusqu'alors rangé parmi les végétaux, et qu'on venoit de prouver être d'origine animale. Je veux parler des êtres qu'on connoît, dans le système actuel de la nature, sous le nom de zoophytes. Il est facile de voir que ce sont les coraux, les cornalines, les *escharae*, les madrepores, les éponges, etc. Quoique Gesner, Imperatus et Rumphius aient eu quelques idées obscures, relativement à la structure douteuse de cette classe, cependant c'est à M. Peyssonnel, médecin à la Guadeloupe, qu'on doit la découverte complète, que ces substances ont été fabriquées par les polypes. Ce savant conçut d'abord cette idée à Marseille, en 1723, et il en acquit la confirmation, en 1725, sur la côte de Barbarie. Pendant qu'il étoit à la Guadeloupe, il écrivit un volume in-4°., de quatre cents pages, pour prouver cette vérité, et il le fit passer en manuscrit à la société royale de Londres. Ce traité, dans lequel l'auteur paroît prouver, d'une manière incontestable, que ces corps doivent leur origine à des animaux, fut traduit, analysé et abrégé, en 1752, par Watson, et publié dans les

Transactions philosophiques (1), à une époque où les savans n'avoient pas encore une opinion bien fixe à cet égard. Les recherches de M. Trembley sur les polypes d'eau douce, avoient disposé à admettre les vérités exposées par M. Peyssonnel; et Watson lui-même, accompagné de Trembley, eut occasion de vérifier, sur la côte de Sussex, le système de Peyssonnel, en considérant les polypes des coralines, lorsqu'il fit une visite au duc de Richmond, dans une de ces courses annuelles (2), que, pendant un grand nombre

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 47, p. 445 — 469.

(2) Ceux qui vénèrent la mémoire de Ray, apprendront avec plaisir que, dans une de ses excursions, le respect que ce grand homme inspiroit à Watson, détermina ce dernier à aller voir l'endroit où Ray avoit vécu à Black-Notley, dans l'Essex. Ce fut en l'année 1760. Ce lieu étoit pour Watson une terre classique. J'appris alors de lui, qu'il avoit trouvé le monument de Ray éloigné de l'église où il avoit été placé anciennement; qu'il étoit alors dans le cimetière; qu'on avoit de la peine à le voir à cause des ronces; qu'aussi Watson avoit-il été obligé de les écarter, tant qu'il étoit resté dans ce lieu destiné aux sépultures; qu'il avoit trouvé la maison dans un état indiquant qu'on n'y avoit fait d'autre

d'années, il manqua rarement de faire dans la saison de l'été.

On imprima, en 1753, une description du second volume de la *Flora Sibirica* de Gmelin, présentant quelques extraits relatifs à la guérison de la maladie vénérienne en Sibérie, par la décoction d'une espèce de cirsium et d'iris; et sur la distillation d'une liqueur spiritueuse, tirée du spondylium ou panais de vache (cow-parsnep).

---

changement que celui nécessité par l'écoulement d'un demi-siècle, si ce n'est qu'on avoit fermé quelques fenêtres pour sauver la taxe; que le verger avoit toute l'apparence d'être presque dans l'état où il étoit du temps de Ray; que les habitans du village savoient peu de chose sur lui, et que les habitans de la maison avoient seulement entendu dire qu'il étoit un grand voyageur.

Le traducteur ajoutera ici qu'on lit dans la vie du célèbre dom Mabillon, par dom Ruinart, que ces deux pieux et savans bénédictins allèrent ensemble voir l'abbaye de Clairvaux. Cette vie contient des détails intéressans et touchans sur le plaisir qu'ils éprouvèrent en voyant des lieux jadis habités par l'éloquent Saint Bernard, qui refusa les plus hautes dignités, et qui fut l'un des plus grands hommes de son siècle. *Voyez* sa vie, qui forme le onzième volume de l'histoire littéraire de France.

Dans le même volume des Transactions philosophiques, on trouve quelques observations tendant à déterminer ce qu'étoit le byssus des anciens, occasionnées par une substance que le professeur Bose, de Wittemberg, avoit envoyée. Elle se trouva n'être autre chose que le *byssus* commun *velutina* dans un état blanchi, tandis que le *byssus* des anciens fut jugé par M. Watson avoir été probablement un coton, ce qui a été confirmé dans une dissertation critique et très-travaillée, écrite par le docteur Reinhold Forster, et publiée en 1776.

Remarques additionnelles à celles du docteur Martyn, sur le sexe du houx (*holly-tree*), qui justifient le déplacement qu'on en a fait de la classe de la tétrandrie, pour le mettre dans celle de la polygamie (1).

Le quarante-huitième volume des Transactions philosophiques contient, page 811, quelques observations pour déterminer les espèces de l'agaric, dernièrement appliqué après les amputations. Il s'étoit élevé quelques doutes sur l'espèce de l'agaric styptique, qui excitoient alors avec raison l'attention des chirur-

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 48, p. 615.

giens, tant en France qu'en Angleterre. Watson, ayant dans la suite écrit à Bernard de Jussieu, à Paris, en reçut l'assurance que les chirurgiens se servoient de l'*agaricus pedis equini facie* de Tournefort, qui est le *boletus ignarius* Linnæi (1).

En 1754, Watson fit une notice de la première édition du *Species plantarum* de Linnée, qui fut publiée dans le Gentleman's magazine de cette année, page 555. Ce compte rendu par Watson, mérite beaucoup d'être lu, non-seulement à cause des réflexions utiles, critiques et curieuses qu'il contient, mais encore parce qu'il a donné lieu à une très-belle lettre de Linnée, écrite en latin, où cet illustre naturaliste suédois saisit l'occasion de parler, dans les termes les plus honorables, de la candeur et de l'habileté de l'auteur, et se justifie de ce que, dans cet ouvrage, il a donné un nom différent à la *meadia*, plante que Catesby avoit nommée ainsi, en l'honneur du docteur Mead. La lettre de Linnée a été imprimée, l'année suivante, dans le même ouvrage (2).

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 49, p. 23.
(2) Gentleman's magazine; vol. 25, p. 317.

En 1758, Watson fut encore dans le cas de confirmer et de démontrer les funestes effets de l'*œnanthe crocata* (hemlock (1) dropwort), prouvés à Havant, dans l'Hampshire, par la mort d'une personne, qui avoit pris quatre cuillerées du jus de la racine de cette plante, au lieu de prendre du jus de la racine de panais d'eau. On observa que, dans cet exemple, ainsi que dans celui des Français prisonniers, tous ceux qui éprouvèrent ce malheur, avoient la gencive fermée (were affected with the locked jaw.) (2).

On conçoit aisément que ces talens le firent bien recevoir de Sloane, qui s'étoit retiré à Chelséa, en 1740. Dans le fait, Watson eut une telle part dans l'estime et l'amitié de ce vétéran de la science, que Sloane lui-même,

---

(1) Hemlock signifie ciguë.

(2) Transactions philosophiques; vol. 50, p. 856-859. Je profite de cette occasion pour remarquer que, dans le cas d'une jeune femme empoisonnée par les mêmes moyens, imprimé dans le cinquième volume du *London medical journal*, p. 192 — 193, une recherche subséquente m'a convaincu que l'incapacité où elle fut d'avaler, et qui n'annonça que trop sa mort, provint de la même affection de la gencive.

qui mourut le 11 janvier 1753, le nomma un des curateurs ou gardiens du muséum britannique.

Après que Watson se fut établi dans l'hôtel Montaigu (1), il s'occupa avec soin et avec constance, non-seulement de l'arrangement intérieur des sujets, mais encore de garnir le jardin de plantes, au point que, dans la première année où ce jardin fut formé, en 1756, il ne contenoit pas moins de six cents espèces, toutes dans un état florissant.

Ayant donné des preuves nombreuses du talent et de l'habileté de Watson, comme naturaliste, je considérerai maintenant sa capacité dans quelques autres sciences. Rien ne contribua plus à cet égard à étendre sa réputation, que ses découvertes en électricité. Il eut de bonne heure beaucoup de goût pour les phénomènes de ce prodigieux agent de la nature. On sait que l'attention pour cette partie de la physique avoit été excitée quelque temps auparavant parmi les philosophes d'Europe, et particulièrement en Angleterre, par M. Etienne Gray, de Charter-House, M. Granville Whe-

---

(1) L'hôtel Montaigu est, je crois, l'hôtel où est placé le muséum britannique.

(*Note du traducteur.*)

ler, écuyer, le docteur Desaguliers, et plusieurs autres.

Vers 1744, Watson s'occupa de cette branche de connoissances, et y fit plusieurs découvertes importantes. A cette époque, ce n'étoit pas être peu avancé dans l'étude de l'électricité, que d'être en état de mettre le feu à l'esprit-de-vin. Il fut le premier, en Angleterre, qui réussit dans cette expérience, et il le fit, tant par la force directe de l'électricité, que par sa force répulsive. Dans la suite, il mit le feu par les mêmes moyens à l'air inflammable, à la poudre à canon, et aux huiles inflammables. Il fit aussi plusieurs autres expériences, qui servirent à augmenter le champ de l'électricité; mais la plus importante de ses découvertes fut de prouver que la matière ou force électrique n'étoit pas créée par le globe ou le tube, mais seulement rassemblée par eux. Franklin et Wilson (1) eurent

(1) L'abbé Nollet se distingua dans le même temps par ses ouvrages sur la physique. Heureux les écrivains qui, comme lui et comme Pluche, Guettard, Réaumur, Agnesi, Muratori, Tiraboschi, Duhamel du Monceau, Mallebranche, Rollin, Bourdaloue et Massillon, n'ont laissé que des ouvrages utiles et

le même bonheur, vers le même temps. Il est facile de voir l'extrême utilité de cette découverte, en continuant toutes les expériences subséquentes. Elle conduisit bientôt à ce qu'il appela la circulation de la matière électrique.

Indépendamment de ces précieuses découvertes, l'historien de l'électricité nous apprend que Watson observa, le premier, la différente couleur de l'étincelle, suivant qu'elle est tirée de différens corps; que l'électricité ne souffre pas de réfraction en passant à travers un verre; que la force de l'électricité n'étoit pas affectée par la présence ou l'absence du feu, puisque les étincelles étoient également fortes, étant tirées d'un mélange glacé ou d'un fer rouge; que la

---

tendant à inspirer l'amour des sciences, des arts, de la paix, de l'humanité et de la religion! On trouvera aussi beaucoup à profiter dans les Essais de morale de Nicole, dans Baillet et Goujet, dans les écrits de M. Adry, dans le Spectateur d'Addisson, dans le Rôdeur de Johnson, dans l'histoire d'Angleterre du docteur Henry, qui est écrite sur le plan le plus vaste; et enfin dans les ouvrages de Laharpe, de Châteaubriant, de Bonald, de Sainte-Croix, de Larcher, de Sylvestre de Sacy, de Rigoley de Juvigny et de Gaillard. Les histoires de ce dernier écrivain respirent l'amour de l'humanité.

flamme et la fumée étoient les conducteurs de l'électricité, et que le coup étoit, comme les points du contact des corps non électriques, sur le côté extérieur du verre. Cette recherche le conduisit à habiller (*coat*) les fioles, afin d'augmenter leur force d'accumulation, et le mit éminemment en état d'être le premier acteur dans ces fameuses expériences qui furent faites sur la Tamise, et sur la colline de Shooter, dans les années 1747 et 1748, dans l'une desquelles le circuit électrique fut étendu à quatre milles, afin de prouver la rapidité de la communication de l'électricité : leur résultat convainquit en effet ceux qui y assistèrent, qu'elle se faisoit en un instant (1).

---

(1) Ces expériences, et plusieurs autres, furent faites avec tant d'éclat et de succès, qu'elles ont mérité l'approbation et les applaudissemens de presque tous les philosophes qui se sont occupés dans la suite de cette branche de la physique. Entr'autres, le célèbre Volta a rendu justice à la beauté et à la grandeur de ces expériences, dans un mémoire publié il y a peu d'années. Il montre dans cet écrit, comment on peut construire de simples conducteurs électriques qui soient capables non-seulement de donner la commotion comme la bouteille de Leyde, mais encore de tuer de gros animaux, et d'égaler les effets de la

On doit aussi se rappeler que Watson conduisit avec tant de sagacité et d'adresse, 1°. quelques autres expériences relatives à l'impraticabilité de transmettre les odeurs et

---

foudre. Il exprime cependant qu'il désespère de voir faire une pareille expérience; mais il ajoute ce qui suit : « Un Watson auroit pu être tenté de faire l'ex-
» périence; c'est ce savant qui, dans un autre but
» (celui de prouver l'extrême rapidité avec laquelle
» les effets de l'électricité se communiquoient d'une
» extrémité d'un conducteur à l'autre, quelle que
» fût sa longueur), étendit des fils de fer isolés dans
» un espace long de plus de deux milles, et à qui
» Muschenbroeck, en apprenant cette expérience,
» prit occasion d'adresser lui-même l'éloge suivant :
» *Magnificentissimis tuis experimentis superasti co-*
» *natus omnium* ». Voyez un morceau qui est dans les Opere scelte di Milano, publiés à Côme, le 20 août 1778.

Qu'il soit permis au traducteur d'ajouter à cette note qu'il est à souhaiter que les savans évitent de faire des recherches qui seroient nuisibles à l'humanité, en donnant aux hommes de nouveaux moyens de se nuire les uns aux autres. Les poètes devroient même éviter souvent de peindre la fureur, la vengeance et les sentimens haineux, à moins qu'ils n'en inspirent l'horreur. Plusieurs écrivains ont reproché à Homère les suites funestes qu'ont souvent eues ses peintures de la vengeance et de la colère.

les effets des purgatifs à travers le verre ; 2°. celles relatives à la représentation de ce qui étoit appelé *la gloire autour de la tête* ou la *béatification*, que plusieurs philosophes du continent s'étoient vantés d'avoir données, qu'il obtint, à la fin, de M. Bose, une reconnoissance de ce qu'il appeloit un *embellissement* dans la manière de faire les expériences, ce qui ne lui fut accordé qu'avec peine, procédé totalement incompatible avec le véritable esprit du philosophe.

Les premiers mémoires de Watson sur l'électricité furent insérés dans trois lettres, adressées à Martin Folkes, écuyer, président de la société royale, datées de mars, avril et octobre 1745, et furent publiés dans les Transactions philosophiques (1), sous le titre d'Expériences et Observations tendant à éclaircir la nature et les propriétés de l'électricité. Elles furent suivies, dans le commencement de l'année suivante (1746), par *Nouvelles expériences* (farther experiments (2)), et celles-ci furent sui-

(1) Vol. 43, p. 481 — 501 ; et vol. 44, p. 704 — 749.

(2) Transactions philosophiques ; vol. 44, p. 704 — 749.

vies d'un autre mémoire, intitulé : Suite des Expériences, etc. (*A sequel to the Experiments, etc.*)

Ces traités furent réunis, et publiés séparément, in-8o. ; ils eurent trois ou quatre éditions. Ils étoient si intéressans, qu'ils lui donnèrent, comme cela étoit juste, le premier rang dans cette branche de philosophie, et servirent, non-seulement à lui procurer la plus grande considération dans sa patrie, mais encore à étendre sa renommée dans toute l'Europe ; sa maison devint le rendez-vous des hommes les plus ingénieux et les plus illustres parmi ceux qui se livroient à la physique expérimentale en Angleterre.

Plusieurs nobles suivirent ses expériences ; et lorsque le roi actuel, George III, étoit encore prince de Galles, il l'honora de sa présence. Dans le fait, il suffira, pour prouver combien il eut de mérite de bonne heure, comme connoissant bien l'électricité, de rappeler le témoignage public d'estime que la société royale lui donna en 1745, en lui offrant, pour les découvertes qu'il avoit faites dans cette branche de la physique, la médaille fondée par sir Godefroy Copley.

Après cette marque de distinction, Watson

continua de suivre ses études et ses expériences électriques, et à écrire sur ce sujet pendant un grand nombre d'années. Entre l'année 1745, date de son premier mémoire, et l'an 1764, date du dernier, nous trouvons insérés dans les Transactions philosophiques, tous les mémoires de sa composition, dont on verra la liste à la fin de ce chapitre (1).

Après avoir écrit le dernier des mémoires dont les titres forment ce catalogue, la société royale le nomma, en 1772, membre du comité chargé d'examiner les magasins à poudre de Purfleet; et conjointement avec l'honorable M. Cavendish, le docteur Franklin et M. Robertson, il se détermina pour les conducteurs à pointes, comme ceux-ci étant préférables aux conducteurs émoussés; enfin il fut nommé de nouveau commissaire, en 1778, après les expériences de M. Wilson dans le Panthéon.

---

(1) Observations sur partie du mémoire de M. le Mounier le jeune, présenté dernièrement à la société royale, en ce qui est relatif à la communication de la vertu électrique aux corps non électriques; janvier 1746 — 7, vol. XLIV, p. 388 — 395.

Recueil d'expériences électriques; vol. XLV, p. 49 — 92. Ces expériences furent les premières faites par

Watson, pour déterminer la rapidité de la communication de l'électricité, et la distance à laquelle on pouvoit faire sentir sa force. Elles furent faites sur la Tamise, en juillet et août 1747.

Recherches ultérieures sur la nature et les propriétés de l'électricité; janvier 1748, *ibid.* p. 93 — 120.

Expériences faites pour déterminer la rapidité absolue de l'électricité; octobre 1748, *ibid.* p. 491 — 46. Elles furent faites à la colline de Shooter.

Lettre de M. Guillaume Watson, membre de la société royale, à cette société, où il déclare qu'ainsi que beaucoup d'autres, il n'a pas été en état de faire passer les odeurs à travers le verre par le moyen de l'électricité; il y donne aussi des détails sur le professeur Bose, à Wittemberg, sur son expérience de la béatification, ou de ce qui fait paroître une gloire autour de la tête d'un homme, par le moyen de l'électricité; premier mars 1750, vol. XLVI, p. 348 — 356.

Compte rendu du traité de B. Franklin, intitulé: Expériences et observations sur l'électricité, faites à Philadelphie en Amérique; 6 juin 1751, vol. XLVII, p. 202 — 210.

Exposé des expériences du professeur Winkler, relatives aux odeurs qui passent à travers les globes et les tubes électriques, etc., avec la description de quelques expériences faites ici avec des globes et des tubes transmis de Leipsick, par M. Winkler; 20 juin 1751, *ibid.* p. 231 — 240.

Description des phénomènes de l'électricité dans le

vide, avec quelques observations; février 1752, *ibid.* p. 362 — 375.

Lettres concernant les expériences électriques en Angleterre, sur les nuées contenant la foudre; 21 décembre 1752, *ibid.* p. 567 — 570.

Réponse à la question du docteur Lining, relative à la mort du professeur Richman; 4 juillet 1754, vol. 48, p. 765 — 772.

Compte rendu du traité de l'abbé Nollet, sur l'électricité, extrait et traduit du français; 17 mai 1753, *ibid.* p. 201 — 216.

Compte rendu de l'ouvrage du docteur Bohadsch, intitulé : *Dissertatio philosophico-medica de utilitate electrisationis in curandis morbis*, imprimé à Prague, en 1751, extrait et traduit du latin; 23 janvier 1752, vol. 47, p. 345 — 351.

Compte rendu de l'ouvrage du docteur Bianchini, intitulé : Recueil d'expériences faites à Venise, sur la médecine électrique; 12 mars 1752, *ibid.* p. 399 — 406.

Notice sur le traité écrit en français, intitulé : Lettres sur l'électricité, par l'abbé Nollet; 17 décembre 1761, vol. 52, p. 336 — 343.

Idées sur les moyens de prévoir les dommages que la foudre occasionne aux vaisseaux et aux mâts, présentées dans une lettre adressée à George, lord Anson, premier lord de l'amirauté; décembre 1762, *ibid.* p. 629 — 635.

Observations sur les effets de la foudre, avec la

description d'un appareil proposé pour empêcher le tort qu'elle fait aux bâtimens, et les malheurs qu'elle peut occasionner dans les moulins à poudre; pour servir de réponse à certaines questions proposées par M. Calandrini, de Genève; 28 juin 1764, vol. LIV, p. 201 — 227, avec une description du dommage fait au clocher de Saint-Bride par la foudre, le 18 juin 1764.

CHAPITRE LI.

Suite de l'article de Watson. — Il connoissoit très-bien la police de la ville de Londres. — Écrits miscellanés faits par lui. — Traités qu'il a faits sur des sujets de médecine, et qui sont imprimés dans les Transactions philosophiques. — Mémoires zoologiques. — Il est créé docteur en médecine par les universités de Halle et de Wittemberg. — Ses expériences sur l'inoculation. — Ses écrits insérés dans les Observations médicales de Londres. — Il est créé un des vice-présidens de la société royale. — Il est élu membre du collége des médecins. — Il est honoré du titre de chevalier. — Sa mort. — Son caractère.

WATSON.

COMME Watson avoit constamment vécu dans Londres, il avoit été un observateur curieux du prodigieux accroissement et de

l'amélioration de cette vaste cité. Il connoissoit, dans un degré peu ordinaire, son histoire et sa police en général ; il avoit particulièrement fait attention aux circonstances qui intéressent plus immédiatement le philosophe et le médecin. Cette connoissance le mit souvent en état de suggérer des idées utiles ; il y en a principalement une qui mérite d'être rappelée, parce qu'elle est relative à un objet d'une grande importance pour le public.

Dans l'hiver très-froid de 1756, il écrivit quelques observations sur les moyens d'empêcher l'eau de geler dans les tuyaux de plomb, accident occasionné par le procédé peu judicieux et insuffisant de répandre du fumier dans les rues sur les tuyaux. Ces remarques furent imprimées dans le *Gentleman's magazine* de janvier 1757, p. 6. Il y indique un moyen de parvenir à ce but, et qu'il avoit lui-même employé dans l'hiver fort rude de 1739 — 40. Indépendamment de cet écrit, on trouve d'autres exemples de l'attention qu'il mettoit à tout ce qui pouvoit intéresser le bien public. Dès l'an 1742, il avoit mis sous les yeux de la société royale, quelques observations sur l'invention de M. Sutton, pour extraire l'air impur et infect de la calle et des autres parties

du vaisseau, avec des remarques critiques sur l'usage des voiles à vent (windsails). Il y suggère quelques moyens de perfectionner cette utile invention (1).

En 1753, il publia le procédé de M. Appley, pour rendre fraîche l'eau de la mer (2).

En 1768, il rendit compte des expériences de M. Charles Miller, pour semer du froment et diviser la racine. Par ce moyen, on produisoit en une année, avec un seul grain, vingt-un mille cent neuf épis, et trois quarters de blé net (3), pesant quarante-sept livres sept onces; et le nombre de grains calculés dans le nombre qui se trouve dans une once, peut être de cinq cent soixante-seize mille huit cent

(1) Transactions philosophiques; vol. 42, p. 62—70.

(2) *Idem.* vol. 43, p. 69.

(3) On trouvera l'extrait de ce mémoire (*), p. 134 du tome 2 de la partie physique, de l'abrégé des Transactions philosophiques, publié à Paris, en 1790. Cet abrégé contient l'extrait de ces mémoires de la société royale de Londres, jusques et compris l'an 1784. *Voyez* aussi pour ces Transactions, 1°. les tables publiées par Bremond; 2°. et la collection académique, *partie étrangère.*

(*) Dans cet extrait, on a mis *trois mesures et trois quarts de blé net.*

quarante (1). Il est à craindre que cette méthode ne puisse guère être réduite à une pratique avantageuse sur un plan vaste et agricultural.

Dans la même année, Watson donna un mémoire sur l'huile extraite de l'*arachis hypogaea* de Linnée ; cette plante, comme beaucoup d'autres de la même classe, a la propriété singulière de pousser son vaisseau séminal dans la terre, où elle mûrit le fruit ; elle a été nommée, à cause de cela, par Ray, *arachis hypogaios*. L'huile de ce légume est si douce, a si bon goût, et il est d'ailleurs si facile de se la procurer, qu'elle pourroit remplacer celle d'olives, ou même celle d'amande. Elle est cultivée dans la Caroline septentrionale, et on peut même la faire venir avec avantage dans les îles à sucre (2).

Comme, dès l'origine de la société royale, l'usage s'établit de demander à chaque membre, bien versé dans une matière, d'examiner, et de mettre sous les yeux du corps, à ses assemblées annuelles, des extraits de ceux des

---

(1) Vol. 48, p. 69.

(2) Transactions philosophiques; vol. 59, p. 379 — 383.

nombreux ouvrages envoyés à la société, qui étoient relatifs aux découvertes dans la philosophie, ainsi que dans les arts, et qui promettoient d'être d'une utilité générale, pour que les Transactions philosophiques pussent en donner une idée, et en perpétuer le souvenir, Watson eut souvent cette fonction à remplir. Nous trouvons plusieurs mémoires de ce genre qui portent son nom. Indépendamment de ceux dont j'ai déjà parlé, et qui ont rapport à l'histoire naturelle strictement, ainsi qu'à l'électricité, on trouve, 1°. une notice sur un livre intitulé : *De quam plurimis phosphoris nunc primum detectis Commentarius.* Auctore Jac. Barthol. Beccario, in-4°., Bolon. 1744, febr. 1744, vol. 44, p. 81 — 91.

2°. Un compte rendu d'un traité en latin, dédié à la société royale, intitulé : *Commentatio de praerogativâ thermarum Carolinarum in dissolvendo calculo vesicae prae aquâ calcis vivae.* Auctore G. C. Springsfeld, vol. 49, p. 895 — 906.

Parmi ces productions, qui ont un rapport plus immédiat à la médecine, la première fut publiée dans les Transactions philosophiques, n°. 159, sous ce titre : *Cas où on rendit en toussant une partie des poumons.* On trouve

dans le titre suivant, un mémoire qui a pour titre : *Observations* relatives aux hydatides vidées *per vaginem* (1).

En 1744, il donna une analyse d'une pierre, qui, aussitôt qu'elle fut ôtée de l'estomac d'un cheval de trait, pesa trois livres deux onces, avoir du poids, et avoit dix-sept pouces sur seize.

A l'examen, il parut que ce n'étoit pas tant une concrétion du genre appelée *aegagropila*, qu'une espèce de bézoard (2). Watson eut ensuite occasion de mettre sous les yeux de la société un *calculus*, tiré du ventre d'une jument, qui pesoit quinze livres douze onces. Cependant celui-ci se trouve encore surpassé par un autre, qui fut tiré d'un cheval de charrue, appartenant à sir Henry Hicks, à Deptford, qui pesoit dix-neuf livres, indépendamment d'une partie de la croûte qui avoit été brisée (3).

En 1749, il donna à la société royale une notice sur le *vomito prieto* de Carthagène,

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 43, p. 623 et 711.

(2) *Ibid.* p. 268.

(3) Transactions philosophiques; vol. 48, p. 800.

appelé sur le lieu *la chappetonade*. Ce mémoire étoit extrait du Voyage de dom Ulloa à l'Amérique méridionale, qui venoit alors d'être imprimé à Madrid (1). Cette maladie a été décrite par Sauvage, sous le nom de *vomitus rabiosus*.

Le même volume contient un mémoire intitulé : « Cas de *fœtus in utero*, affectés différemment par la petite vérole ». Dans un de ces cas, une fille étoit née ayant sur elle des marques évidentes de la petite vérole, et elle ne put gagner la maladie lorsqu'elle fut inoculée, à l'âge de quatre ans, avec son frère, qui l'eut, et s'en tira très-heureusement. La fille devint pâle et perdit l'appétit, mais son indisposition cessa, après deux ou trois jours. L'autre est le cas d'une dame qui avoit une petite vérole très-forte, lorsqu'à sept mois, elle accoucha d'un enfant, ce qui étoit le même degré de grossesse où la mère de l'enfant susmentionné avoit eu la maladie. Cependant l'enfant de cette dernière dame eut la maladie d'une manière naturelle, à l'âge de quatre ou cinq ans (2).

Tous ceux qui ont connu l'étendue des

---

(1) Transactions philosophiques ; vol. 48, p. 134.
(2) *Ibid.* p. 235.

connoissances de Watson dans la pratique de la médecine, en histoire naturelle, et en philosophie expérimentale, ne furent pas surpris de le voir monter au rang le plus élevé de sa profession. Cet évènement eut lieu en 1757, avant l'époque où il fut nommé membre de l'académie royale de Madrid, et où il fut créé docteur de médecine, par l'université de Halle, avec diplome, portant la date du 6 septembre. Le même honneur lui fut conféré, vers le même temps, par l'université de Wittemberg. Peu de temps après cette époque, il perdit les priviléges (*was disfranchised*) de la compagnie des apothicaires, et devint licencié du collége des médecins, en 1759.

Ce changement dans sa position, quoiqu'il ait paru dangereux à quelques personnes, ne diminua pas ses revenus, qui augmentèrent au contraire. Il avoit, avant ce temps, quitté la rue d'Aldergate, pour celle de Lincoln's-Inn-Fields, où il passa le reste de ses jours. Il se trouva alors plus libre de s'occuper des sciences qu'il étudioit, et il eut plus de loisir pour se livrer à un commerce littéraire fort étendu, qu'il entretenoit dans sa patrie et dans les pays étrangers. Il eut pendant un grand nombre d'années une correspondance intime

avec le docteur Huxham. Nous trouvons, parmi ses correspondans au dehors, les noms de MM. Peyssonnel, Clairaut, Bose, Nollet, Allemand, Jussieu, et de beaucoup d'autres, ainsi qu'on peut le voir par les lettres qu'il communiqua à la société royale.

En octobre 1762, Watson fut nommé l'un des médecins de l'hôpital des Enfans-Trouvés, place qu'il conserva le reste de sa vie.

Nous trouvons aussi deux articles zoologiques, donnés par Watson à la société royale; le premier est relatif à l'insecte appelé la mouche végétale, que beaucoup de personnes avoient eu la crédulité de regarder comme un insecte volant, avec un végétal croissant sur son dos, tandis que ce n'étoit qu'un fungus ou champignon du genre *clavaria*, venant sur la nymphe morte d'une cigale, comme sur toute autre substance animale en putridité (1). Le premier auteur qui paroît avoir appuyé cette erreur, est le père Torrubia, dans son *Apparato para la Historia Naturali Espanola*, imprimé à Madrid, in-folio, 1754. Il décrit une plante pleine de piquans, végétant sur

(1) Transactions philosophiques; vol. 53, p. 271, tab. 23.

une guêpe morte, et il en donne la figure. On trouve les figures de ces deux productions dans la troisième partie des glanures (*gleaning*) d'Edwards, tab. 335, 336.

Le second morceau est une description accompagnée d'une grande gravure de l'armadillo américain, appelé par Linnée *dasypus novemcinctus*, ou l'armadillo à neuf bandes (1).

En 1758, on imprima une lettre du docteur Huxham, contenant une description de quelques effets extraordinaires, qui provenoient de convulsions dans une jeune dame, et qui finissoient par une privation de la parole, et un aveuglement momentané. Ces symptômes durèrent quatre mois, et finirent par cesser subitement, lorsqu'elle se fut échauffée elle-même, en dansant quatre heures (2).

Watson donna aussi, 1°. quelques observations relatives au *lyncurium* des anciens, tendantes à prouver que c'est la tourmaline des modernes (3);

2°. En 1762, une lettre qu'il adressa au

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 54, p. 57, t. 7.

(2) *Ibid.* vol. 50, p. 743.

(3) *Ibid.* vol. 51, p. 394.

docteur Huxham, contenant quelques remarques sur l'*influenza* de cette année, et sur la dyssenterie qui lui succéda (1);

3°. Des observations sur les effets de l'électricité, appliqués à un *tetanos* (2), ou à une

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 52, p. 646.

(2) *Voyez*, sur le mot *tetanos*, l'excellent Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec, donné par M. Morin, et dont la seconde édition a paru, en 1809, chez M. Warée oncle, à Paris. On trouve aussi chez M. Warée le Glossaire de la langue romane, par Roquefort.

On ne sauroit trop encourager les libraires qui publient des ouvrages utiles, comme ont fait MM. Warée, Maradan, Migneret, Nicole, Garnery, Agasse, et madame Nyon. M. Maradan vient de publier un ouvrage savant de M. Jondot, sur l'histoire.

Dans ce moment où je me rappelle des services rendus aux lettres, je crois être utile en indiquant à ceux qui veulent apprendre l'allemand, un savant et excellent maître de cette langue, qui est M. Weiss, demeurant à Paris, rue Caümartin, n°. 2.

Les amateurs des lettres verront aussi avec plaisir, combien le goût si utile et si agréable de la poésie latine reprend en France. MM. Dubois, Viel et Revers, ont publié des traductions, en vers latins, de l'Homme des champs, du Télémaque, et du poëme de la Religion.

M. Billecoq, l'un de nos meilleurs avocats, qui

roideur des muscles, qui dura quatre mois. Pendant les trois premières semaines, la roideur se borna à la gencive, mais ensuite elle s'étendit à la totalité de l'épine. L'électrisation fut continuée pendant dix semaines avec un succès semblable, et la fille qui avoit cette maladie fut totalement rétablie (1).

En 1764, Watson présenta à la société un récit de qu'on avoit vu en ouvrant le corps d'une personne asthmatique. C'étoit un jeune homme de vingt-huit ans, qui mourut après avoir été affligé d'un asthme seulement pendant deux mois. Les poumons furent trouvés dans un état extraordinaire d'emphysématie, et la veine pulmonaire étoit considérablement variqueuse. Un mal de poitrine, remplacé par une toux et une difficulté de respirer, avoit,

---

joint la culture des lettres à une profonde connoissance des lois, vient, dans ses vacances, de publier des vers latins très-agréables.

M. Jean-François Cellier, né à la Tournelle, près Autun, a publié une bonne traduction en vers latins du poëme de M. de Fontanes, intitulé : *Le jour des Morts dans un cimetière de campagne*, 1808.

(1) Transactions philosophiques; vol. 53, p. 10 — 26.

dans le cas de ce jeune homme, succédé immédiatement à un long et continuel vomissement; Watson étoit tenté d'attribuer à cette cause l'origine de cette maladie (1).

On trouve à la page 443 du 57e volume des Transactions philosophiques, partie d'une lettre au docteur Huxham, donnant quelques détails sur le dernier temps froid, datée de Londres, du 14 février 1767. Il paroît par cette lettre, que le thermomètre se tint, quand il fut le plus bas, le 19 à huit heures du matin, à un degré cinq secondes et demie, tandis que le même jour, il baissa à Norwich jusqu'à sept degrés.

En 1768, Watson publia, in-8°., *An account of a series of experiments, etc.*, ou Exposé d'une suite d'expériences faites dans la vue de déterminer d'une manière certaine le meilleur moyen d'inoculer la petite vérole. Le but de ces expériences étoit d'examiner s'il y avoit quelques vertus spécifiques dans les remédes préparatoires; si la maladie étoit plus favorable lorsqu'elle étoit prise d'une pustule

---

(1) Transactions philosophiques; vol. 54, p. 239 — 245.

naturelle, ou s'il valoit mieux la prendre d'une pustule artificielle ; si la lymphe crue et la matière dans un état de coction, produisoient des états différens. Le résultat fut celui qu'une ample expérience postérieure a confirmé, savoir : qu'après qu'on s'est abstenu, comme il convient, de nourriture animale et de liqueurs échauffantes, peu importe de quelle matière varioleuse on se sert, et qu'on ne doit pas avoir égard aux spécifiques préparatoires.

Il n'est pas nécessaire de donner une description détaillée des mémoires de Watson, publiés sur des sujets de médecine, et imprimés dans d'autres collections, parce qu'en général ils sont bien connus des médecins praticiens. Cependant je vais en citer ici brièvement les titres, pour que la liste des ouvrages de ce savant soit complète :

1°. Description des bons effets de la magnésie dans de grands vomissemens (1) ;

2°. Observations sur l'hydrocephalus internus (2) ;

---

(1) London, Medical observations ; vol. 3, p. 335 — 340.

(2) *Ibid.* vol. 4, p. 78 — 88.

3°. Description des rougeoles putrides, qui furent observées à Londres, dans les années 1763 et 1768 (1);

4°. Appendice du mémoire sur l'*hydrocephalus internus* (2).

Cette maladie, sur laquelle le docteur Whytt, le docteur Watson et d'autres ont écrit dernièrement d'une manière si instructive, mérite qu'on la décrive bien exactement, et qu'on inculque fortement les moyens de la reconnoître, parce qu'à la campagne au moins, on se trompe assez souvent sur son compte, et qu'on l'y traite comme une fièvre putride et comateuse.

Le docteur Watson, vivant dans une liaison intime avec les plus illustres et les plus savans membres de la société royale, étoit aussi lui-même un des hommes les plus actifs de ce corps, et il montra toujours beaucoup de zèle pour concourir de son mieux à ce que le but de son institution fût rempli. Pendant un grand nombre d'années, il fut souvent membre du conseil; et, durant la présidence de sir John Pringle, il fut élu un des vice-présidens, place

(1) London, Medical observations; p. 132 — 155.

(2) *Ibid.* p. 321 — 329.

qu'il continua de remplir jusqu'à la fin de ses jours. Il fut l'un des hommes les plus constamment assidus, tant aux assemblées publiques de la société, qu'aux réunions privées de ses membres, particulièrement à celle qui anciennement avoit lieu régulièrement, tous les jeudis, à la Mître, dans la rue de la Flotte (*Fleet-Street*), et qui a lieu à la taverne de la Couronne et de l'Ancre, dans le Strand.

En 1784, Watson fut choisi membre du collége royal des médecins, et fait un de ses élus. Dans l'année suivante, il communiqua au collége une description d'une maladie occasionnée par la transplantation d'une dent. Cette description fut insérée dans les *Medical transactions*, et c'est, je crois, le dernier mémoire qu'il ait écrit (1).

En 1786, il fut honoré du titre de chevalier, étant l'un des membres du corps député par le collége, pour féliciter Sa Majesté de ce qu'elle avoit échappé aux coups d'un assassin.

En général, Watson jouit d'un bon état de santé. Cet état fut seulement troublé quelquefois par des accès de goutte; mais il est rare que ceux-ci l'aient obligé de garder long-

(1) London, Medical observations; p. 325 — 338.

temps la maison. En 1786, ses amis s'aperçurent sensiblement que sa santé déclinoit, et que sa force étoit beaucoup diminuée, ainsi qu'une grande partie de cette vivacité qui avoit si fortement marqué son caractère. Il mourut le 10 mai 1787.

Guillaume Watson avoit une activité naturelle, tant d'esprit que de corps, qui ne lui permettoit pas de se livrer le moins du monde à l'indolence. Il étoit extrêmement économe de son temps, qui étoit réglé de la manière la plus exacte; pendant toute sa vie, il se leva régulièrement de bon matin, ordinairement dans l'été à six heures, et souvent plutôt. Ainsi il s'assuroit, chaque jour, deux ou trois heures, où il pouvoit étudier sans être interrompu. Dans sa jeunesse, ces premières heures, comme je l'ai déjà observé, étoient souvent données à l'herborisation; mais, dans son âge mûr, elles furent consacrées à l'étude. Il avoit lu beaucoup et avec attention; et son ardent et infatigable désir de connoître et suivre les progrès de toutes les sciences dont il s'occupoit, le mirent en état d'amasser un vaste trésor de connoissances. Ce qu'il avoit ainsi acquis, il le distribuoit noblement. Sa manière de répandre l'instruction étoit claire, persuasive,

énergique ; elle justifioit l'éloge qu'un savant étranger lui a accordé dans une lettre adressée à son correspondant (1).

Cependant il ne s'occupoit pas uniquement des sujets relatifs à sa propre profession, et de ceux qu'embrasse en général la philosophie. Il étoit soigneux observateur des hommes et des mœurs de son temps (2).

Son caractère communicatif et libéral, et sa franchise, encourageoient ceux qui faisoient des recherches dans toutes sortes de genres ; et ceux qui le consultoient, le consultoient rarement sans être plus instruits. Il étoit abondant

---

(1) Watsonius *botanicus et physicus clarus est*, *et perspicax homo*, *itidemque humanissimus.* M. Meckel, de Berlin, in epistolis ad Hallerum datis.

(2) C'est à Watson que nous devons la conservation d'une anecdote qui tend encore à faire mieux connoître son caractère, la sincérité et l'intégrité de l'excellent M. Addisson. Elle est insérée dans les *Addenda* de sa vie, dans le troisième volume de la Biographia Britannica. Le docteur Kippis reconnoît aussi que c'est à Watson qu'il est le plus redevable des matériaux de la vie de Henry Baker, écuyer. On trouvera à Paris, chez Perlet, libraire, la seconde édition des vies de Milton et Addisson, composées par Samuel Johnson, et traduites par A. M. H. Boulard.

et précis dans sa correspondance épistolaire ; et ceux qui avoient le privilége et le plaisir d'en entretenir une avec lui, trouvoient dans sa ponctualité un genre de mérite qui en augmentoit beaucoup le prix.

Quelques-uns des premiers mémoires qu'il a insérés dans les Transactions philosophiques, prouvent qu'il fit de bonne heure des progrès dans la science de la botanique, et spécialement qu'il connoissoit bien les espèces anglaises ; dans son âge mûr, il étoit aussi habile dans la connoissance des plantes exotiques. Ce qui prouve qu'il fut bientôt regardé sur le continent, comme d'une grande habileté dans ce genre, c'est qu'il fut en Angleterre un des premiers à qui M. Clifford fit présent d'un exemplaire de l'*Hortus Cliffortianus*, ouvrage qui, quand il parut, ne put être possédé que par ceux à qui leurs études et leurs grands progrès dans la botanique donnoient droit de le recevoir de la munificence de M. Clifford lui-même. Dans le fait, tous les savans étrangers, se livrant aux mêmes études, lui apportoient des lettres de recommandation, et, à leur retour dans leur patrie, ils ne manquoient pas dans leur correspondance, ainsi que dans leurs écrits, de

rendre un honorable témoignage de ses talens et de son habileté.

Watson avoit appris à connoître les plantes par le systême et la nomenclature de Ray, où les noms triviaux étoient inconnus; et il avoit une mémoire si heureuse, qu'il étoit en état de répéter, avec une promptitude prodigieuse, les longs noms qui avoient été en usage depuis les temps des Bauhin, des Gérard et des Parkinson, tâche dont les botanistes ont été délivrés par l'introduction des épithètes linnéennes triviales. Il vécut assez pour voir que le systême de son respectable et honoré compatriote étoit remplacé par celui de l'illustre naturaliste suédois; ce dernier systême commença vers ce temps à s'établir en Angleterre, et il l'apprit lui-même. Il avoit une connoissance si éminemment étendue des plantes, et de leur histoire, d'après les différens auteurs, qu'on en appeloit souvent à son opinion, comme étant décisive sur ce sujet, et que plusieurs de ses amis intimes le nommoient ordinairement le dictionnaire vivant de la botanique. Si Watson avoit été, par état, dans le cas de se vouer à l'étude absolue de la botanique, ou si les devoirs plus importans de sa profession lui avoient laissé plus de temps pour se

livrer à son goût favori, une réunion de talens naturels et de connoissances acquises, telle que celle qu'on trouvoit en lui, lui auroit donné un rang extrêmement distingué parmi les naturalistes de son temps.

Il me reste à rendre justice à Watson, comme médecin et comme membre de la société. Mais, comme ces parties de son caractère ont déjà été tracées et représentées avec beaucoup de vérité et de justesse par le docteur Garthshore, mon très-respectable ami, je terminerai cet article, par quelques extraits de l'éloge que ce dernier en a fait devant une société de médecins, dont Watson avoit été président :

« Si l'on considère Watson comme prési-
» dent, son humanité, son assiduité, et sa
» présence, étoient extrêmement remarqua-
» bles ; et son exactitude à observer les devoirs
» de la politesse sociale, doit toujours être
» remarquée avec plaisir par tous ceux qui
» ont joui du bonheur de le connoître. Le
» souris de la bonté embellissoit toujours
» son visage ; il resta invariablement l'ami
» général, toujours prêt et toujours obligeant,
» du genre humain ; il étoit respectueux pour
» les gens âgés, et pour ses supérieurs ; il en-
» courageoit ceux qui étoient plus jeunes ;

» enfin, il cherchoit à plaire à tous ceux qui » l'approchoient. La même affabilité et la » même amabilité qui embellissoient son caractère dans la vie publique, étoient conservées » par lui dans le sein de sa famille, et le » rendoient cher à tous ceux qui étoient placés » plus immédiatement auprès de lui. Il sortoit » rarement de son caractère, étoit toujours » bon et doux pour ses amis et ses parens; » enfin, ce seroit faire tort à sa mémoire, que » de ne point rapporter ici une anecdote, qui » montre également et son humanité, et le » vif intérêt qu'il prenoit aux maux de ses » malades. — Peu d'années avant sa mort, il » fut réveillé un matin, de très-bonne heure, » par son domestique, qui vint lui apprendre » qu'on avoit enfoncé la porte de sa maison, » et que son argenterie, qui étoit d'une va» leur considérable, avoit été volée ». *Est-ce là tout?* dit-il froidement; *je craignois que vous ne m'apportassiez des nouvelles alarmantes de M***., sur la dangereuse situation duquel j'ai été très-inquiet toute la nuit* (1).

---

(1) En 1759, Miller rendit un hommage au docteur Watson, en donnant le nom de ce médecin à

un nouveau genre de la classe de la triandrie, dont il a représenté deux espèces dans les plantes adaptées à son dictionnaire du jardinier; *voyez* planches 276 et 297, fig. 2. Il se trouva que le docteur Trew avoit auparavant donné le nom de *meriana* à la première de ces espèces; et Linnée se trouva lui-même obligé, par les règles de son système, à réduire ces deux espèces à son genre *antholisa*, déjà établi dans les *Species plantarum*. Il a ainsi supprimé le nom de *watsonia*, donné à un genre; et celui donné par Trew, comme nom trivial, a été conservé par le naturaliste suédois à la plante de la planche 276. Pour rendre justice à Watson, il eût été à souhaiter que Linnée nommât au moins les espèces secondaires, représentées dans la deuxième figure de la 297e planche de Miller; *Antholisa watsonia*, au lieu de *A. merianella*.

CHAPITRE LII.

Linnée visite l'Angleterre. — Froide réception que Sloane lui fait. — Dillenius sent son mérite, mais n'est pas disposé à adopter le systême sexuel. — La botanique étoit alors dans un état languissant en Angleterre. — Les écrits de Linnée se répandent dans la Grande-Bretagne, vers l'an 1740. — Flora Anglica, de Grufberg. — Plantes de la Jamaïque, de Brown. — Traités de Stillingfleet. — Introduction de Lee. — Flora Britannica, de Hill. — Flora Anglica, d'Hudson. — Docteur Solander. — Systême de Linnée, adopté dans les leçons publiques, à Cambridge et à Edimbourg, et définitivement reçu et établi en Angleterre.

LINNÉE.

COMME je suis maintenant parvenu au-delà de l'époque où le nom de Linnée commença à être célèbre dans toute l'Europe, il sera nécessaire de recourir aux circonstances du voyage

qu'il fit en Angleterre, pour répandre plus de jour sur l'histoire de l'introduction et de l'établissement complet de son système dans ce royaume. On prétend ici, que si l'accueil qu'on lui fit dans la Grande-Bretagne, eût été plus encourageant, il auroit été disposé à y établir sa résidence. Il avoit été quelque temps en Hollande, ayant pour patron M. Clifford; qui lui avoit donné un logement dans sa maison. Il avoit pris son degré de docteur en médecine, et avoit obtenu l'estime de Boërhave, qui lui avoit donné des lettres de recommandation pour les savans anglais.

La réputation de Sloane, son muséum, et l'estime que Linnée (1) avoit pour Dillenius, le désir d'examiner le Pinax de Sherard, furent les motifs les plus puissans qui déterminèrent le naturaliste suédois à visiter l'Angleterre. Ce voyage se fit dans le printemps de 1736. Je ne puis fixer, d'une manière certaine, que la saison de l'année, parce que nous savons qu'il exprima sa joie de trouver dans les

---

(1) Je me propose de publier incessamment la traduction de la vie de Linnée, donnée par Stoëver.

(*Note du traducteur.*)

champs, avec les productions d'Angleterre, celles qui ne croissent pas spontanément en Suède. Particulièrement le plaisir qu'il éprouva, en voyant des haies d'hyacinthe en pleine fleur, ne peut guère être conçu que par ceux qui ont une partie de cette vive passion qu'il ressentoit pour la botanique.

Vers ce temps, le systême sexuel n'étoit qu'esquissé. Cependant il en avoit paru assez dans la *Florula Lapponica*, imprimée dans les *Acta Upsaliensa*, pour les années 1732 et 1733, et dans la première esquisse du systême, pour montrer sa nouveauté. Je ne sache pas que les *Fundamenta Botanica*, la *Bibliotheca*, et la *Musa Cliffortiana*, quoique ces ouvrages portent la date de 1736, aient pénétré en Angleterre, avant leur auteur. Cependant, malgré la vive recommandation de Boërhave, Sloane, regardé alors dans cette île, comme le Mécène de la botanique, fit un accueil peu favorable à l'auteur et à son systême. Nous ne devons pas être surpris qu'un vétéran de la science, à l'âge de soixante-seize ans, ne se soit pas senti disposé à apprendre un nouveau systême, d'un jeune homme qu'il ne pouvoit regarder que comme un aventurier, quant à la fortune, à la renommée et à la science.

D'ailleurs, Sloane n'avoit jamais assez fait attention au perfectionnement de la botanique, par rapport à la construction des caractères génériques ; et probablement cette circonstance l'éloignoit encore plus d'embrasser le système de Linnée, qui présentoit un arrangement différant si considérablement de l'assemblage indéfini de l'Histoire de la Jamaïque.

Il ne faut pas cependant croire que Sloane soit resté insensible aux grands talens et au génie de Linnée. Au contraire, lorsque, dans la suite, celui-ci lui envoya sa *Flora Lapponica*, Sloane lui écrivit une lettre, datée du 20 décembre 1737, où il exprime le grand plaisir qu'il avoit éprouvé en parcourant cet ouvrage, et où il exhorte son auteur à éclaircir, d'après le même plan, les parties restantes de l'histoire naturelle de son pays.

Dillenius sentit parfaitement le mérite de Linnée, et lui fit la réception la plus polie. Mais on ne pouvoit raisonnablement s'attendre à ce qu'un homme versé depuis si long-temps dans les systêmes de Tournefort, ainsi que de Ray, et ayant même perfectionné le dernier (ce qui lui avoit mérité et fait obtenir les applaudissemens, non-seulement de l'Angleterre, mais encore de toute l'Europe), abandonnât

ce systême, pour embrasser les nouveautés de Linnée, qui n'étoient pas encore confirmées.

Néanmoins, le voyage de Linnée en Angleterre fut extrêmement satisfaisant pour ce grand homme. Il vit avec étonnement les collections de Sloane, et avec transport, les herbiers de Petiver, Plukenet, Buddle, et de beaucoup d'autres qui y étoient conservés, et dont les noms des auteurs lui étoient familiers. A Oxford, il ne vit pas avec moins de satisfaction le Pinax de Sherard, qu'il avoit désiré si ardemment de voir publier, et dont Dillenius avoit complété à peu près un quart. Mais quand le premier qui a formé le projet d'une entreprise de cette nature et de cette étendue, est mort, il faut, pour l'exécuter, des protections et des dépenses qui ne s'obtiennent pas aisément.

Vers cette époque où Linnée vint en Angleterre, la botanique indigène étoit, au total, dans un état languissant. Elle n'eut pas longtemps ce degré d'encouragement, qu'elle avoit dû aux Sherard et à Sloane. Le consul étoit mort, et la vieillesse de Jacques Sherard, ainsi que de Sloane, commençoit à les détourner des embarras, et presque de toutes les affaires de la vie. Après la publication de la Synopsis de Ray

par Dillenius, en 1724, il ne parut, pendant un grand nombre d'années, aucun ouvrage important sur la botanique anglaise, si l'on en excepte l'*Historia Muscorum*, publiée en 1741. Cependant il y avoit en Angleterre plusieurs hommes distingués par leur connoissance de la botanique indigène, et qui avoient du zèle pour propager cette science; il me suffira de citer, à cet égard, les noms de Watson, Collinson, Miller et Blackstone. Toutefois, l'arrivée de Linnée en Angleterre, et la promulgation de sa méthode qui en fut une suite, excitèrent cette curiosité que la nouveauté attire toujours; et quoique son systême ne fût, pour le moment, que peu goûté par les naturalistes anglais en général, cependant il y en avoit quelques-uns, en petit nombre à la vérité, dans l'esprit desquels ses doctrines s'insinuoient en silence, et qui les approuvoient.

En 1737, l'année d'après son départ de l'Angleterre, il publia le *Genera Plantarum*, ouvrage qui développa complètement le systême sexuel, en tant qu'il est relatif aux caractères classiques et génériques; et dans la même année, il en donna des exemples pour les espèces, par la *Flora Lapponica*, et l'*Hortus Cliffortianus*. Vers le même temps,

jaloux, à ce qu'il paroît, par-dessus tout, d'obtenir l'approbation de Dillenius, il lui dédia la *Critica Botanica*, dans laquelle il explique ses motifs pour le changement des noms, et pour l'établissement de nouvelles distinctions, deux objets qu'il savoit bien qu'on regarderoit comme des innovations dangereuses.

Ces volumes pénétrèrent bientôt dans les bibliothèques des curieux d'Angleterre, quoique l'Hortus Cliffortianus ne se soit d'abord répandu que par la munificence de M. Clifford. La simplicité des caractères classiques comme base, l'uniformité des notes génériques, bornées entièrement aux parties de la fructification, et cette précision qui marquoit les distinctions spécifiques, avantages manquant à tous les systèmes précédens, commandèrent bientôt l'assentiment de toutes les personnes sans préjugés, et firent obtenir, dans l'intervalle de peu d'années, à la méthode de Linnée, une supériorité décidée auprès des botanistes anglais.

Lorsque Linnée eut été nommé professeur, en 1741, il commença à publier des thèses qui, réunies, formèrent dans la suite les *Amaenitates Academicae*; et en moins de dix ans, on en publia deux volumes. Ces Traités éten-

dirent et augmentèrent également la réputation de Linnée, par la variété des connoissances utiles et agréables qu'on y trouve en grand nombre. Ils convainquirent ses adversaires que sa science ne se bornoit pas à une pure nomenclature, et à un arrangement systématique, comme on le lui avoit objecté et reproché.

CONCLUSION.

En Angleterre, le docteur Martyn, dans son Virgile publié en 1740, Dillenius, dans son *Historia Muscorum*, donnée en 1741, et Blackstone, dans son *Specimen Botanicum*, qui parut en 1746, avoient renvoyé aux écrits de Linnée; et son nom avoit été cité, par occasion, dans les Transactions philosophiques, ainsi que dans des Recueils périodiques; mais il ne parut dans ce royaume, ni traduction d'aucune partie de ses écrits, ni aucun ouvrage entrepris sur son plan, jusqu'à ce qu'en 1754, un élève suédois, de l'école d'Upsal, rangea, sous des noms génériques et triviaux seulement, toutes les plantes de la Synopsis de Ray, suivant le systême de son maître. Ce petit traité fut transmis immédiatement à la société royale,

et excita beaucoup l'attention des personnes faisant profession d'étudier et d'aimer la botanique anglaise, qui eurent le bonheur de le parcourir.

En 1756, le docteur Brown classa, suivant la même méthode, toutes les plantes de la Jamaïque, montant à douze cents espèces. Les dessins en ayant été faits par Ehret, eurent l'avantage d'offrir des représentations séparées de la fleur et du fruit.

En 1757, M. Stillingfleet publia une traduction de divers traités dans les *Amaenitates*; et il contribua beaucoup à étendre la réputation de Linnée en Angleterre, par ses propres additions précieuses, sa préface instructive, les notes savantes et judicieuses qu'il sema dans tout le livre; enfin, par son propre calendrier de Flore, qui confirmoit et éclaircissoit celui du naturaliste suédois. On peut voir dans le Gentleman's magazine de 1776, quelques mémoires sur ce savant et excellent homme, qui furent ensuite insérés dans deux ouvrages anglais, dont l'un est intitulé : *Anecdotes de M. Bowyer* (1), et l'autre *Biographia Dramatica*, seconde édition, 1782.

---

(1) *Voyez*, dans ces anecdotes, la page 300.

L'année suivante, M. Lee, par sa traduction des Élémens du systême sexuel, contribua beaucoup à faciliter sa connoissance, et à étendre ses progrès, ainsi que sa popularité, parmi ceux qui n'étoient point en état de recourir aux *Fundamenta* ou à la *Philosophia Botanica* de l'auteur.

A cette époque, il est essentiel de compter au nombre des circonstances qui ont accéléré les progrès du nouveau systême, l'arrivée du feu docteur Solander, si justement regretté, qui vint en Angleterre, le premier juillet 1760. Sa réputation et sa liaison connue avec son grand maître, dont il étoit l'élève favori, contribuèrent, par elles-mêmes, à exciter une curiosité qui conduit à s'instruire, tandis que sa parfaite connoissance de tout l'ensemble de la doctrine le mettoit en état d'en expliquer les parties les plus délicates, et de dissiper toutes ces obscurités, dont, au premier coup-d'œil, on croyoit qu'il étoit enveloppé. J'ajouterai à cela, que l'urbanité de ses mœurs, et la complaisance avec laquelle il étoit toujours prêt à donner tous les éclaircissemens qu'il étoit en état de procurer, jointes à la clarté et à l'énergie avec lesquelles il s'en acquittoit, non-seulement convainquirent de l'excellence du

système de Linnée ceux qui inclinoient à l'adopter, mais même concilièrent les esprits, et dissipèrent les préjugés de beaucoup de personnes qui lui avoient été opposées.

Toutes ces circonstances préliminaires avoient disposé les savans à voir la botanique anglaise rangée suivant les règles de l'école linnéenne. Le docteur Hill saisit la première occasion de l'essayer en 1760, dans sa *Flora Britannica*; mais cela fut exécuté d'une manière si indigne de son talent, que son ouvrage ne satisfit pas le public. Ainsi l'honorable tâche de bien établir le systême de Linnée en Angleterre, devint le partage de M. William Hudson, membre de la société royale, qui, indépendamment de sa grande connoissance des plantes anglaises, acquise par l'observation de la nature, trouvoit, dans sa résidence au Muséum Britannique, toutes les ressources auxiliaires qui pouvoient favoriser son dessein; particulièrement la facilité de voir les herbiers de presque tous ceux qui avoient aidé Ray et Dillenius, et qui sont nommés dans la *Synopsis*, lui donna occasion de comparer les échantillons individuels de cet ouvrage avec le sien propre, et le mit ainsi en état de dissiper un grand nombre de doutes et d'incer-

titudes, qui auroient sans cela répandu de l'obscurité sur son application des synonymes.

Le système sexuel fut reçu, à peu près vers le même temps, dans les universités de la Grande-Bretagne, ayant été enseigné publiquement par M. le professeur Martyn, à Cambridge, et par le docteur Hope, à Edimbourg. Je regarde son adoption par ces savans professeurs, comme l'ère de l'établissement du système linnéen dans la Grande-Bretagne. Ce système, si l'on peut me pardonner cette expression, a donné à son auteur une domination littéraire sur le règne végétal, dont il n'existe peut-être aucun autre exemple dans les annales littéraires, par rapport à la rapidité de son extension, et à la force de son influence.

Note qui auroit dû être insérée après le vingt-troisième chapitre, qui est dans le premier volume.

Voici ce qu'on lit, dans le rapport fait à la convention par M. Grégoire, aujourd'hui sénateur, sur les moyens d'améliorer l'agriculture en France, page 29, dans les notes.

« Autrefois à Blois, étoit le jardin de Gaston (duc

» d'Orléans), dirigé par Morison, qui en a donné » la description, sous le titre d'*Hortus Blesensis.* La » première édition ne contient guère que mille cinq » cents plantes, et la seconde deux mille. En 1776, » il y restoit encore deux énormes platanes, un chêne » vert, un quercus cerris et un érable de Montpellier, » dont la grosseur attestoit le succès de ce genre de » culture ».

M. Grégoire a appris postérieurement, qu'en 1793, il y restoit deux vieux platanes, un arbre de bois de Sainte-Lucie, un érable et un alisier.

Il croit que, quand ce jardin a été vendu par l'administration de Loir et Cher, elle a stipulé qu'on conserveroit quatre arbres qui existoient encore.

Autre note, relative au docteur Hope, dont il est parlé à la fin du cinquante-deuxième et dernier chapitre de ce second volume.

Le traducteur a trouvé la présente note écrite en tête d'un dictionnaire portatif des herborisans, imprimé chez M. Didot aîné, en 1772. Ceux qui trouvent de pareilles notes, devroient ne pas les laisser perdre pour le public : elle seroit bonne à insérer dans l'article *rhubarbe* de ce dictionnaire.

« On a été long-temps dans l'ignorance de la plante » qui fournit la rhubarbe. On croyoit que c'étoit le » *rheum undulatum.* On s'est assuré depuis que c'est » le *rheum palmatum* qui croît dans la Tartarie. Cette » plante a été importée en 1765 en Angleterre. Le » docteur Jean Hope en reçut des graines du docteur

» Mousei, et il les a semées dans le jardin botanique
» d'Edimbourg, où la plante a prospéré. Le citoyen
» Coste a rendu récemment le même service à la
» France. Il y a rapporté une quantité considérable de
» graines de la plante qui fournit la rhubarbe (rheum
» palmatum), et il a eu une récompense pour cette
» utile importation ». *Magasin encyclopédique*, 1792
et 1793, *n*°. 32.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.